L[illegible]NNE MOREAU-NÉLATON

JONGKIND

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

PARIS
1918

FIRMA C. VERSCHOOR & ZN
BOEKBINDERIJ 'S GRAVENHAGE

Eigendom van
J. S. van Selden

JONGKIND

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

. LAURENS, ÉDITEUR
Majoration temporaire
20 %
sur les prix de catalogue
écision du Syndicat des Éditeurs

TIRAGE

A 600 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

EXEMPLAIRE

N° 368

Dr. J. S. van Selden

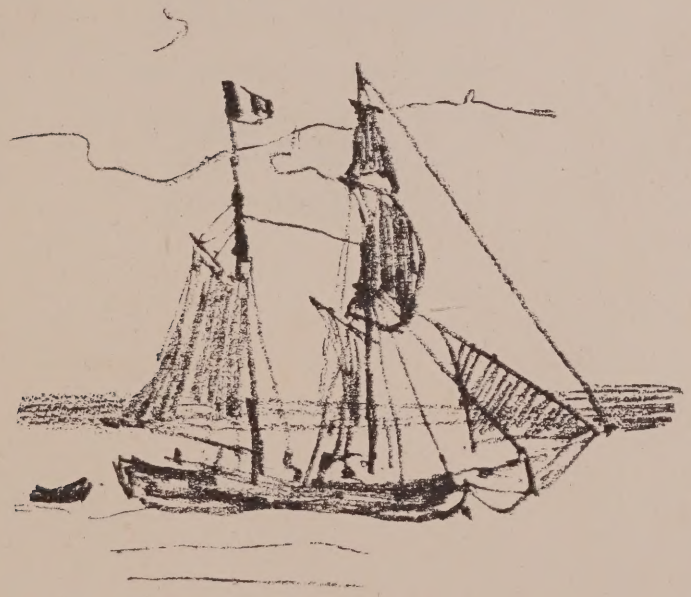
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Henry Laurens 1918.

ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON

JONGKIND

RACONTÉ PAR LUI-MÊME



PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon
1918

A MON CHER ET VIEIL AMI

PAUL GOMEZ

EN SOUVENIR DE NOS ÉTUDES

ET DE NOS ADMIRATIONS ARTISTIQUES

AFFECTUEUSEMENT MÊLÉES

PENDANT TRENTE-CINQ ANS

I

ORIGINE, VOCATION, DÉBUTS.

(1819-1845)

Le don de tracer harmonieusement des lignes et de mélanger des couleurs avec goût sur une palette, que l'étude développe, mais sans lequel celle-ci serait vaine, est le fondement indispensable de toute vocation picturale. La nature le départit de la façon la plus mystérieuse. Ses élus sont choisis parfois dans les milieux les moins propres, en apparence, à l'éclosion de l'art. Elle fait naître un Corot d'un boutiquier âpre au gain, sujet des plus inaccessibles à l'idéal; elle tire un Millet de la rustique chaumière d'un paysan dont les rêves ne dépassent point l'horizon de son champ. D'ailleurs, la Providence, qui nous a gratifiés de tant de grands peintres pendant le cours du XIX^e^ siècle, ne s'est pas contentée pour nous de l'admirable phalange fournie par notre sol. Elle eut la fantaisie de mettre à contribution, en notre faveur, la terre étrangère. La Hollande nous a donné Jongkind. Venu au monde chez elle, ce peintre d'élite appartint par le cœur et le talent à la France,

où il a vécu les trois quarts de son existence ; il y est mort, et sa dépouille repose sous le ciel de notre pays. L'origine du personnage, comme celle de maint autre artiste de génie, ne présageait nullement une destinée marquante. Son père, modeste fonctionnaire rural, était percepteur dans une bourgade de 500 habitants.

Johan-Barthold JONGKIND est né le 3 juin 1819 à Latrop, hameau faisant partie de la commune de Denekamp, dans la province d'Over-Yssel, connu également sous la dénomination de Latdorp. Ses parents appartenant à la religion réformée, on le baptisait le même jour au temple voisin d'Ootmarsum. Il était le huitième enfant d'un ménage qui devait en compter dix. Voici, en effet, d'après une pièce relative au conseil de famille créé pour les mineurs après la mort de leur père, le dénombrement de la famille issue de *Gerrit-Adrianus* JONGKIND et de *Wilhelmina-Jacoba* VAN DER BURGHT, son épouse (1).

1° *Johannes*, né à Bergen-op-Zoom le 28 août 1806.

2° *Magdalena-Geertruy*, née à Bergen-op-Zoom le 3 septembre 1807.

3° *Jacobus*, né à Steenbergen le 23 décembre 1808.

4° *Laurens-Christian*, né à Bergen-op-Zoom le 26 octobre 1811.

5° *Johanna-Elisabeth*, née à Bergen-op-Zoom le 16 mars 1813.

6° et 7° *Willemina-Jacoba* et *Gerrit-Adrianus* nés à Nimègue le 2 décembre 1816.

(1) Gerrit-Adrianus Jongkind était né à Bergen-op-Zoom le 2 février 1776. Wilhelmina van der Burght avait vu le jour au village de De Hoeven, canton de Zevenbergen, dans le Brabant septentrional, le 16 mai 1783. Leur mariage avait été célébré à De Hoeven le 10 novembre 1805, devant les échevins Willem Gerlagh, Cornelis Lyten et H. Kuyper, après publication de bans faite en la ville de Breda le 27 octobre précédent.

8° *Johan-Barthold*, né à Latdorp, province d'Over-Yssel, le 3 juin 1819.

9° *Willem-Jacobus-Marinus*, né à Vlaardingen le 7 novembre 1821.

10° *Johanna-Elisabeth*, née à Vlaardingen le 30 août 1826.

Le père de cette lignée, qui, comme fonctionnaire, a changé plusieurs fois de résidence, termine sa carrière à Gouda le 8 juillet 1836, après avoir passé ses dernières années à Vlaardingen. C'est à Vlaardingen, petite cité sur la Meuse, à l'ouest de Rotterdam, que s'est écoulée l'enfance et l'adolescence du futur peintre. Ses parents, qui avaient déjà perdu deux de leurs filles avant sa naissance (1), en ont vu mourir une troisième, après celle-ci, à Vlaardingen (2). La seule survivante, Magdalena Geertruy, s'est mariée en ce même lieu le 2 février 1831. Elle a épousé un certain Smelzer, pasteur au village de Klaaswaal, canton de Dordrecht. Quant aux fils, ils sont tous vivants à la mort de leur père, à l'exception de Laurens-Christian, décédé à Vlaardingen le 1er juillet 1829. Johannes, l'aîné, qui s'est marié le 23 février 1830, est alors commis des contributions de 2e classe et réside, de ce fait, à Maaslandluis ou Maasluis, village voisin de Vlaardingen et, comme celui-ci, arrosé par la Meuse. Le second, Jacobus, fait fonction de percepteur intérimaire à Gouda. Les trois autres sont mineurs. Le plus jeune, qu'on appelle Willem-Jacobus-Marinus, deviendra épicier et marchand de couleurs à Utrecht. J'ignore quelle profession embrassera Gerrit-Adrianus. Quant à Johan-Barthold, ses parents ont décidé d'en faire un notaire. En sortant de l'école, il est entré, comme clerc, chez un tabellion; mais le papier timbré ne

(1) La première Johanna-Élisabeth, née en 1813, succombe à Nimègue le 3 décembre 1816. Willemina-Jacoba, née le 2 décembre 1816, meurt le 9 du même mois.

(2) La deuxième Johanna-Elisabeth, née le 30 août 1826, s'éteint le 23 décembre suivant.

répond pas du tout à ses aspirations. Son rêve est de peindre des tableaux, à l'exemple des glorieux artistes que son pays a produits autrefois.

Je ne sais si, avant de quitter la terre, son père lui a accordé la permission de s'abandonner à cette vocation. Toujours est-il qu'un an seulement après avoir perdu son guide naturel, dans le courant de sa dix-huitième année, il est déjà lancé dans la peinture, à la pratique de laquelle il s'initie en ville. Depuis son veuvage, sa mère habite Maasluis; il l'a quittée pour s'installer à La Haye. Il s'est fait admettre à l'école municipale de dessin dite Tekken-Academie. Il la fréquente avec assiduité. D'obligeants amis l'ont présenté à Schelfhout, paysagiste en renom, qui veut bien s'intéresser à lui, suivre ses travaux et le guider de ses conseils. Tandis que la plupart de ses confrères s'inspirent des anciens maîtres et regardent peu la nature, Schelfhout est un produit du plein air plutôt que des musées. Ses paysages ont été vus « aux champs ». Ce sont les spectacles naturels qu'il recommande pour modèles à ses élèves. Jongkind est donc à bonne école. Le jeune homme est un grand blond aux yeux d'un bleu très clair; son long corps, un peu gauche, porte un regard tendu vers le ciel, où il se complaît, et dont il semble refléter perpétuellement la lumière, soit brillante, soit voilée. Sa démarche est lente et grave comme celle des gens de mer parmi lesquels il a grandi et auxquels il se mêle fraternellement, en promenant sa rêverie observatrice à travers les canaux qui charrient les navires et leur élégante mâture. Jean Jongkind est un gars à l'humeur débonnaire. Son nom n'est point menteur. Jongkind signifie jeune enfant. Eh bien, vous avez affaire, en lui, à un véritable enfant; son âme, naïve autant que tendre, s'est gardée de rompre ses attaches avec le foyer où il a laissé une mère remplie d'amour et de sollicitude pour lui. Pour remédier à la séparation, on s'écrit : les messages de la

maman une fois lus et relus, le fils les serre soigneusement; il en gardera certains toute sa vie.

Le plus ancien que j'aie sous les yeux porte la date du 12 novembre 1837. La solitude pèse quelque peu à la pauvre veuve, abandonnée par ses quatre fils, que leurs occupations ont entraînés chacun de son côté. Pourquoi n'a-t-elle pas suivi son Jean? Elle se le demande et se le reproche. « Que je regrette, écrit-elle, de ne pas avoir pris une chambre à La Haye, ce qui aurait mieux valu pour vous et pour moi : il est bien pénible de me voir séparée de tous mes enfants. » Le jeune peintre a d'abord été l'hôte d'un ménage ami, qui l'a hébergé quelque temps sous son toit. Et puis, il s'installe dans un domicile à lui. « Quand irez-vous occuper votre chambre?» lui demande la tendre maman. « Ce sera une chose nouvelle et étrange pour vous, ajoute-t-elle; mais j'espère que vous vous y accoutumerez. » S'il écoute son avis, son grand garçon fera désormais, chaque semaine, un paquet de son linge et le lui enverra à laver; elle le raccommodera et le lui retournera en bon état. C'est un souci d'économie qui lui suggère cette pratique. L'argent est rare dans son ménage. « Votre habit, dit-elle, est encore très bon ; ce qui ménagera un peu l'autre pour l'hiver. Car, vous le savez, Jean, on n'agit pas toujours comme on voudrait. Malgré mon désir de faire tout pour vous, je ne puis dépasser mes moyens. » La brave femme, en qui l'on devine un de ces tempéraments méticuleux qui ont valu aux Hollandaises une réputation de ménagères exemplaires, met en garde son grand enfant contre les inconvénients du désordre. « Apprenez, fait-elle, à mettre de l'ordre sur votre table et ne la salissez pas avec vos couleurs. » A cette réserve près, la carrière du jeune artiste ne lui cause point d'appréhensions. Ses débuts n'ont-ils pas reçu l'encouragement du maître? L'heureuse nouvelle lui en est parvenue, et elle répond avec joie : « Jean, je suis contente que Monsieur Schelfhout soit satis-

fait de votre travail et que votre petit tableau ait plu. C'est un bonheur pour moi, et je vous adresse mes félicitations. Ainsi donc, grâce à nos bons amis et avec l'aide de Dieu, vous atteignez le but auquel vous aspiriez... Je regrette de ne pas connaître Monsieur Schelfhout; priez notre ami Noot de lui offrir mes compliments et de lui dire tout mon contentement. »

Cinq ou six lieues seulement séparaient La Haye de Maasluis. L'élève de Schelfhout reparaissait facilement de temps à autre dans la maison maternelle. Il y rentrait accompagné de camarades voués comme lui à la peinture. C'était d'abord Rochussen, rencontré à la pension du sieur Steffens sur l'Amsterdamsche Verkade (quai du coche d'eau d'Amsterdam), qu'ils fréquentaient l'un et l'autre, et devenu un de ses intimes; Rochussen, dont la vie le séparera plus tard, mais qu'il n'oubliera jamais, et avec lequel il correspondra encore trois mois avant sa mort [1]. Citons encore Weissenbruch et Coster, dont les noms figurent côte à côte sur un petit carnet où leur ami et compagnon d'études a inscrit rétrospectivement, sur le tard, celui de ses anciennes connaissances. C'est la municipalité de Maasluis qui a invité Johan-Barthold Jongkind à prendre part le 6 mars 1838, en l'Hôtel de Ville de Vlaardingen, au tirage au sort pour la conscription militaire. Il a tiré le numéro 75. Soit que ce fût un bon numéro, soit qu'il ait fait valoir un cas d'exemption, il ne fut pas soldat que je sache. Il continua tranquillement à travailler la peinture. Il fit de si rapides progrès dans cet art qu'un amateur éclairé, artiste lui-même, nommé van Bronckhorst, témoin de sa réussite, l'encouragea par de fréquentes acquisitions, qui l'aidèrent à vivre et à produire. Malheureusement, des tableaux peints par lui à cette époque, nous ne connaissons aucun. Mais, une chose peut nous en

(1) La minute d'une lettre de Jongkind à Rochussen, du 28 octobre 1890, avait été conservée par lui. Elle est actuellement entre nos mains.

donner une idée. Ce sont les croquis et les esquisses qu'il jetait sur ses albums en vue des œuvres à réaliser. Deux de ces lointains confidents de sa pensée sont parvenus entre nos mains. Quelques feuillets en ont été distraits ; mais ceux qui demeurent suffisent à notre édification. Le Jongkind de l'avenir est déjà tout entier dans ces premiers essais.

Et d'abord, l'admirable aquarelliste qu'il deviendra est déjà né. L'un des plus précieux dons qu'il tient de Schelfhout, c'est l'initiation à l'aquarelle rapide d'après nature, donnant l'aspect complet d'un paysage par un lavis de couleur sommaire, superposé à un dessin nerveux et fortement charpenté. Telle est la pratique avec laquelle le disciple d'un maître bien avisé esquisse tantôt la berge d'un canal flanquée d'un monumental moulin à vent *(Fig. 5)*, tantôt une ruelle sableuse desservant quelques cabanes de pêcheurs *(Fig. 7)*, tantôt encore une barque de pêcheur attendant sur le rivage de la mer la montée du flot qui l'emportera au large *(Fig. 4)*. Ailleurs, l'artiste, confiant dans sa mémoire, négligea d'ajouter de la couleur à son crayonnage. Du noir sur du blanc lui a suffi, ici pour esquisser une route bordée d'arbres conduisant à un village dont les maisons et l'église peuplent l'horizon *(Fig. 1)*; là, pour étudier une modeste bicoque dont, avec une patience de primitif, il a compté les carreaux et les tuiles *(Fig. 2)*. L'album qui contient ces pièces est celui d'un homme qui peine souvent pour apprendre son métier et qu'aucun effort ne rebute. Mais la main qui y laissa ces traces d'une application parfois laborieuse et ingrate se montre déjà, sur d'autres pages, d'une virtuosité sans égale. Quelques touches d'aquarelle ou de sépia habilement jetées sur le papier résument un tableau et suffisent à l'imagination qui l'achève *(Fig. 3)*. Quel que soit le thème de l'œuvre, bateaux, moulins ou chaumières, crayon et pinceau se jouent de ces éléments et en varient l'agencement avec une aisance prodigieuse.

L'homme dont telle est la souplesse d'expression dans son langage artistique n'a pas encore atteint sa vingt-cinquième année. Une maîtrise précoce est inscrite sur ces éloquentes feuilles.

Leur auteur n'avait pas encore adopté l'habitude, qu'il prendra plus tard, de dater exactement tous ses croquis, en ajoutant le nom du lieu représenté dans chacun. Les environs de La Haye en ont fourni sans doute souvent la matière; mais, maintes fois aussi, Maasluis s'y révèle par la silhouette caractéristique de la tour qui couronne son église. Trente ans plus tard, le pinceau de l'artiste à son apogée s'inspirera un jour d'un de ces essais de jeunesse donnant une vue panoramique de la petite cité habitée par sa chère maman et devenue par suite son vrai foyer familial. Derrière cette toile *(Fig. 6)*, qui est un de ses chefs-d'œuvre, l'attachement de Jongkind à ses vieux souvenirs lui a fait écrire :

Vue de Maasluis (Hollande), dessinée d'après nature sur la balustrade du moulin de son ami Wildt par Jongkind en avril 1841, et peint *(sic)* à Paris en 1871.

Malgré l'intérêt éveillé dans son entourage par les débuts pleins de promesses du paysagiste encouragé par Bronckhorst et par quelques amis animés de sympathie pour sa personne autant que pour son art, Jongkind n'avait pas tardé à connaître des jours difficiles. Il se voyait réduit à placer ses tableaux au moyen de loteries. Je possède quatre listes de souscriptions afférentes à ces loteries. La première, en date du 23 avril 1843, se composait de 70 billets à un florin chacun. Les lots à gagner étaient deux tableaux représentant l'un une vue de Vlaardingen et l'autre une vue de Maasluis. En tête de deux autres listes, on lit : « Loterie d'un tableau peint par J.-B. Jongkind, ayant pour sujet un port, composée de 65 billets à un florin chaque ». Enfin, une quatrième et dernière loterie, également à un florin le billet, dont l'unique lot est un « Effet du soir » n'a

Fig. 1. — Village hollandais.

Fig. 2. — Maisons hollandaises.

Fig. 3. — Page d'album.

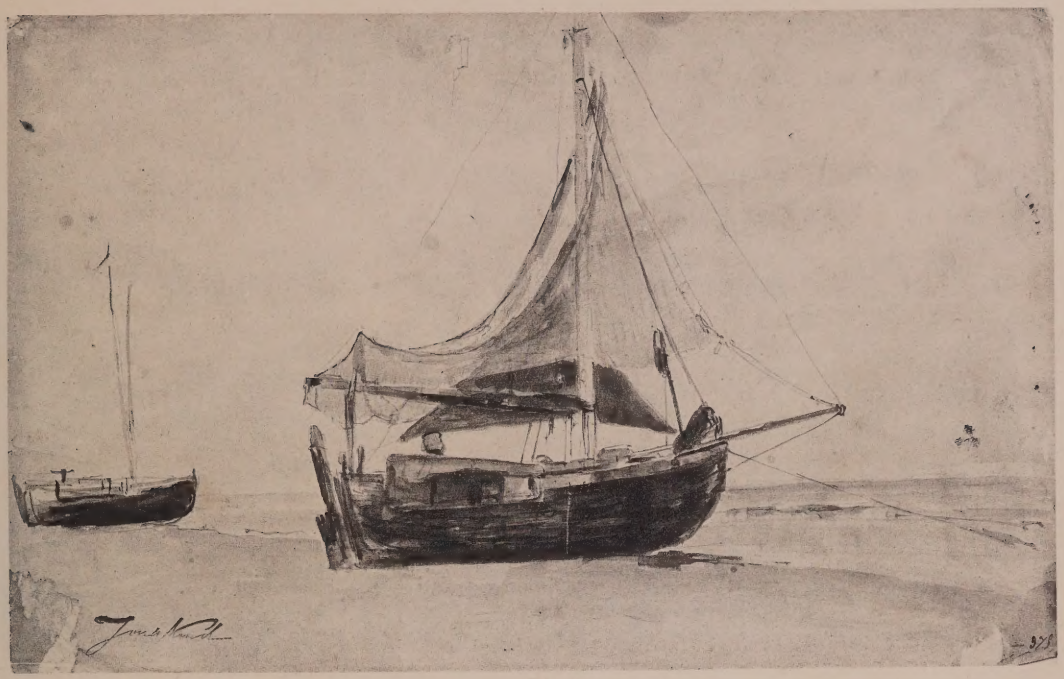


Fig. 4. — Barque de pêche.

Fig. 5. — Canal hollandais (1843).

Fig. 6. — Vue de Maasluis (1841-1871).

Fig. 7. — Village hollandais.

trouvé que 52 souscripteurs. L'infortuné élève de Schelfhout en était donc réduit à s'ingénier pour obtenir cent à cent-cinquante francs d'un tableau. Heureux quand, par un de ces stratagèmes, il parvenait à placer quelques-uns de ses produits. Mais trop souvent sa bourse demeurait plate. Par bonheur, son dénûment ne laissa pas insensible celui qui lui avait mis le pinceau entre les mains. Son maître disposait d'utiles relations en haut lieu. Il sut intéresser le roi à un sujet digne de ses faveurs. Grâce à cette intervention, Jongkind recevait un jour du trésorier de la maison du Roi une lettre qui disait :

La Haye, le 16 mars 1843.

Le soussigné, trésorier de la maison du Roi Guillaume-Frédéric, comte de Nassau, porte par la présente à la connaissance de M. J.-B. Jongkind, artiste peintre, que Sa Majesté lui a accordé, pour la poursuite de ses études de peinture, une allocation de deux cents florins...

Signé : David Ragaÿ.

Le jeune artiste si bien doué, mais incapable de capter par lui-même les sourires de la fortune, devenait ainsi un des pensionnaires de son souverain. La même année, il envoyait un de ses paysages au cercle *Arti et Amicitiæ*. L'œuvre représentait un moulin à vent dressant sa robuste masse au bord d'un canal dont l'eau reflétait la capricieuse arabesque des nuages courant à travers le firmament, tandis qu'une voile accostait à la rive. Une esquisse à l'aquarelle du sujet, gardée dans un album *(Fig. 5)*, est accompagnée d'une note en hollandais ainsi conçue : « *Na Arti et Amicitiæ. Verz. 18 augustus 1843* » ; ce qui signifie : « Pour *Arti et Amicitiæ*. Envoyé le 18 août 1843 ». Si le tableau était aussi bien réussi que son croquis, je gage qu'il fit honneur à l'exposant. Jongkind était lancé. Les années suivantes, il bénéficiait encore de la bienveillance du souverain. Sa pension lui était renouvelée. Sa notoriété grandissait. Elle était telle, en 1845, qu'il pouvait se mêler au monde officiel

pour l'inauguration de la statue de Guillaume-le-Taciturne. Il avait la joie de se voir présenté alors au célèbre peintre français Eugène Isabey, un des compagnons du fonctionnaire délégué par notre gouvernement à cette solennité. De la maison du Nordeinde où il était admis à lui présenter ses hommages, il l'entraînait sans doute jusqu'à son humble logis, et Isabey ne devait pas lui marchander les éloges ; car, dès lors, c'était un de ses dieux. Il brûlait de s'enrôler parmi ses élèves. Partir pour Paris et entrer dans son atelier devenait son idée fixe. Ce rêve se réalisait dès l'année suivante.

II

MONTMARTRE ET L'ATELIER D'ISABEY.

PREMIÈRES EXPOSITIONS A PARIS.

(1846-1855)

Donc, Jongkind débarque de Hollande à Paris en 1846. La peinture française rayonne alors d'un éclat inouï. Son école de paysage formée sous les futaies de Fontainebleau est unique au monde. Corot, le maître incontesté de cette génération, triomphe, et l'État lui décerne cette année-là-même le ruban rouge, consécration depuis longtemps attendue pour lui par les ateliers où son nom est acclamé. Jongkind subit assurément le prestige des créations de ce familier des bois et des étangs, qui se plaît à en peupler les sites d'une mythologie trop humaine pour ne point toucher les cœurs sensibles. Corot le subjuguera par sa pénétrante intelligence de la nature autant que par l'ingénuité de ses fictions poétiques. Toutefois, tel n'est pas le maître dont il vient chercher à Paris les leçons. Cet enfant d'une terre à peine sortie des eaux, qu'assaillent encore les embruns de la mer, dont les canaux sont les artères et les

bateaux l'élément vital, ce Hollandais qui peint des marines par instinct et qui ne veut peindre rien d'autre, c'est Isabey qu'il a élu pour guide dans son art, parce qu'Isabey excelle entre tous à camper sur les flots la quille d'un navire et à faire souffler dans ses voiles le vent du large.

Eugène Isabey avait son atelier à Montmartre, dans l'avenue Frochot. Jongkind se logeait tout auprès, sur la place Pigalle, au coin de la rue Pigalle. C'est là que sa chère maman lui adressait de Maasluis ses premières lettres (1). Il y demeurait pendant une partie au moins de l'année 1847 et ne déménageait que pour prendre un autre domicile dans le même quartier, impasse Cauchois n° 2. Les leçons d'Isabey ne suffisaient, d'ailleurs, pas à son ardent désir de perfectionnement et de progrès. L'étude de la figure humaine sous la direction d'un professeur en renom lui était recommandée par Isabey lui-même. Aussi se faisait-il admettre à l'atelier de Picot. Il y rencontrait plusieurs camarades de son pays tels que Königsveld, Israëls et Kuytenbrouwer. Ce dernier devenait un de ses meilleurs amis. La bonhomie du jeune artiste le rendait, du reste, sympathique à tout son entourage, et c'étaient des souvenirs de franche camaraderie qu'évoquaient les noms, inscrits plus tard sur ses carnets, de Pils, de Davenne, de Housez, de Pottin, de Couturier et d'Ernest Bonnardil, noms de candidats à la notoriété dont le premier seul a triomphé de l'obscurité et que la plume de leur illustre confrère dispute seule en général à l'oubli. Pendant les longues soirées d'hiver, quelques-uns des élèves de Picot se retrouvaient sur les bancs d'une autre école de dessin, dont le siège était rue Richer. Ils avaient là pour maître un certain Alexandre Dupuis, familièrement nommé par ses disciples le « père Dupuis ». C'était l'auteur d'une « Méthode pour

(1) Je dois l'intelligence de tous les documents en hollandais auxquels je me réfère à la parfaite obligeance de M. C. Destrée, auquel je suis heureux d'adresser mes plus vifs remerciements.

l'Enseignement général du Dessin basée sur le relief et la gradation », qui paraissait en 1847, c'est-à-dire précisément à l'époque où Jongkind comptait parmi les élèves de la rue Richer. Aux camarades acquis chez Picot et chez Dupuis, le nouvel habitant de Montmartre ne tardait pas à ajouter d'autres relations formées avenue Frochot, dans l'atelier d'Isabey ou dans son voisinage. C'était Théodore Chassériau, auquel il prêtait un jour sa tête comme modèle; c'était Eugène Cicéri, le cousin d'Isabey et son voisin, qui, doué d'une amusante verve de caricaturiste, crayonnait aussi son grand nez et sa moustache fauve, mais pour en faire une charge *(Fig. 25)*; c'étaient le peintre de chevaux Alfred de Dreux, son confrère Charles Hoguet, spécialisé dans la marine, les portraitistes Jules Etex et Joseph Jouy, sans compter l'amateur, alors mêlé aux professionnels de l'art, qui s'appelait le marquis Maison.

Dans une lettre adressée le 9 mars 1847 par la mère à son cher enfant, la brave femme le complimente de s'être fait de nombreux amis. Quelques jours plus tard, elle se réjouit de ses progrès dans son art, dont un témoignage éclatant fut offert récemment à ses yeux. C'est le 4 avril de la même année. Un voisin vient de lui apporter une gazette qui lui a fait verser des larmes de joie. Car voici ce qu'elle a lu dans le journal *Het handelsblad*, sous la rubrique « Correspondance de La Haye » :

> Messieurs Kuytenbrouwer et Jongkind, qui, ainsi qu'on le sait, continuent leurs études à Paris sous la direction de M. Isabey, le premier grâce à la bienveillance du roi, le second grâce à l'appui du prince d'Orange, ont tous les deux envoyé un tableau de Paris. Tous ceux qui eurent l'occasion de voir ces deux tableaux en font le plus grand éloge.

En 1847, le nom de Jongkind ne figure pas au livret du Salon de Paris. J'ignore s'il s'était abstenu volontairement d'y paraître, ou bien s'il était victime des rigueurs du jury. La

correspondance de sa mère, conservée par sa piété filiale, à laquelle j'ai le bonheur de pouvoir faire quelques emprunts, nous apprend que, le 8 août 1847, il lui a écrit du Havre et qu'il comptait s'embarquer de là pour Brest. Mais ce projet d'excursion en Bretagne ne s'est sans doute pas réalisé; car, le 12 du même mois, il est déjà rentré à Paris, où il travaille en compagnie de son ami Kuytenbrouwer. La pauvre maman de Maasluis souffre beaucoup de l'éloignement prolongé de son gars. Elle soupire sans cesse après son retour à son foyer. Le plaisir de l'y voir enfin lui est donné en 1848. Cette année-là, pour la première fois, il a participé au Salon de peinture. Le tableau qu'il y a envoyé représentait « *un port de mer* ». Lequel ? Le livret ne le dit pas, et je ne possède aucune indication à cet égard. Impossible, jusqu'à présent, d'identifier cette première œuvre présentée au public parisien par son hôte de deux années. Le plus ancien tableau de lui daté que je connaisse remonte à 1849. C'est une *vue de Notre-Dame de Paris, prise du pont de l'Archevêché (Fig. 10)*.

Ce tableau, l'un des plus parfaits que son auteur ait signés, est une variante d'un dessin au crayon noir et à l'estompe pris d'un peu plus loin, qui porte la date du 28 septembre 1848 *(Fig. 12)*. Ce dernier n'est pas moins savoureux que l'œuvre qu'il précéda. Un vieil album aujourd'hui en partie dépecé contenait de celle-ci une magistrale esquisse à la sanguine *(Fig. 11)*. Cet album, dont j'ai recueilli les débris, atteste d'une façon touchante le goût de l'homme qui l'avait pris pour confident pour les vieux monuments de notre Paris, qui le disputaient aux moulins de Montmartre et aux chalands de la Seine, visions évocatrices de celles qu'il avait laissées dans sa lointaine Hollande. Le Pont-Neuf, qui lui fournira, après le chevet de Notre-Dame, le sujet d'un tableau où les tours de la cathédrale apparaîtront dans le lointain *(Fig. 15)*, y voisinait

(Fig. 17) avec ces tours elles-mêmes *(Fig. 16)*, puis avec la fontaine des Innocents. Le marché populaire dont cette fontaine est le centre a été traité à part; il a inspiré au peintre une petite toile d'un ragoût des plus piquants, ayant pour fond le clocher de l'église Saint-Leu dressé au-dessus des toits de la vieille rue Saint-Denis *(Fig. 14)*. Ces motifs parisiens, parmi lesquels il faut encore citer l'ancien pont Saint-Charles, conduisant à l'Hôtel-Dieu, reproduit dans un magistral dessin daté de 1849 *(Fig. 13)*, alternent sur le chevalet avec d'autres paysages rapportés d'excursions en Normandie, où ce familier de la mer a été respirer l'air salin, habituel à ses poumons et qui parfois leur manque comme les bateaux à ses yeux.

Les marines et les vues de Paris se partagent la faveur des visiteurs que reçoit le 19 *bis* de la rue Neuve-Pigalle, où Jongkind a transporté ses pénates en l'année 1849. Un de ceux-ci, qui est journaliste et dont la prose est expédiée en Hollande, rend compte de ses impressions en des termes qui touchent profondément les parents de l'artiste. Voici, en effet, comment Achille Jubinal s'est exprimé dans quelques lignes parues, le 4 novembre 1849, dans le *Handelsblad :*

> Nous avons vu chez M. Jongkind, jeune peintre hollandais qui touche de son roi une pension annuelle, plusieurs marines que nos premiers peintres n'auraient pas rougi de signer. M. Jongkind, depuis deux ans à Paris, a fait de grands progrès. Les bords de la Seine, de vieux ports de mer, des canaux ont été représentés par lui avec un talent admirable. La Hollande sera certes un jour reconnaissante à son roi Guillaume II d'avoir envoyé ici cet artiste pour y continuer à ses frais ses études et, par la généreuse façon dont le monarque continue à assurer au jeune peintre sa pension annuelle, celui-ci rend à son pays un service dont tous les amateurs d'art lui seront reconnaissants.

D'Amsterdam, où il habite, Jacques Jongkind, l'un des frères de Jean, envoie à celui-ci cet élogieux article, dont la maman

félicite, à son tour, son cher enfant quelques jours plus tard. (12 décembre 1849.)

Pourquoi le bénéficiaire de ces justes compliments n'a-t-il pas figuré au Salon qui s'est ouvert le 15 juin précédent aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux? Son mérite s'était-il heurté à une prévention des juges ? Peut-être. Il se dédommage en 1850. Il est représenté à l'exposition qui se tient au Palais-Royal par une « *vue du port de Harfleur* ». Un tableau représentant le « port de Harfleur » est passé il y a quelques années en vente publique [1]; il ne porte pas de date, mais correspond à la manière du peintre à cette époque. C'est une interprétation libre d'une aquarelle qui fait partie de nos collections nationales *(Fig. 22)*. Jongkind devait avoir rapporté celle-ci d'un voyage en Normandie entrepris à la belle saison de cette année 1850. Ce voyage, où il avait eu pour compagnon, croyons-nous, son maître Isabey lui-même, l'avait conduit également à Étretat *(Fig. 23)*, à Fécamp, à Yport et à Saint-Valery-en-Caux. Isabey témoignait à son élève la plus franche cordialité. Il s'intéressait amicalement à ses travaux; à ses délassements aussi, et il s'efforçait de mettre en garde le « grand enfant » contre les écueils du pavé parisien. Car la vie à Montmartre n'était pas sans dangers pour ce bon diable à l'âme faible. « Joséphine » ou « Clara », dont le minois a tenté plusieurs fois son crayon *(Fig. 21)*, pouvaient prendre sur son cœur naïf un empire redoutable et même fatal. Son frère Jacques, qui devine les pièges tendus sous ses pas, souhaite pour lui un bon mariage. « Trouve-nous vite une jolie petite française, quelque peu fortunée, lui écrit-il un jour; et reviens-nous avec elle en Hollande, où nous serons bien heureux de vous accueillir tous les deux à bras ouverts [2]. »

(1) Vente de Mme S. (Soucart), 29 mai 1903, n° 48. Le catalogue contient une reproduction de l'œuvre.

(2) Lettre du 6 juin 1851.

Fig. 8. — Jongkind par lui-même (vers 1850).

Fig. 9 — Jongkind par lui-même (vers 1850).

Fig. 10. — Notre-Dame de Paris (1849).

Fig. 11. — Notre-Dame de Paris (1849).

Fig. 12. — Notre-Dame de Paris (1848).

Fig. 13. — Le pont Saint-Charles (1849).

Fig. 14. — Le marché des Innocents (1850).

Fig. 15. — Le Pont-Neuf vers 1850.

Ce qu'était alors le physique du personnage, lui-même a pris soin de nous en instruire. Ses traits d'abord, étudiés dans la glace par un crayon qui s'efforce de se montrer véridique *(Fig. 8)*. Un front découvert sous une chevelure drue; l'œil un peu terne: la paupière volumineuse et lourde; un nez fort long, qui rejoint une longue moustache ombrageant une lèvre charnue; le menton fuyant en partie caché par les pointes d'un énorme faux-col. Tel s'offre le visage. Un autre croquis donne l'ensemble du sire et son allure *(Fig. 20)*. C'est une aquarelle au bas de laquelle on lit : « *Montmartre, août 1850* ». Le carton à dessin sous le bras, un vaste chapeau de paille abritant son regard et sa veste ouverte sur le plastron de sa chemise, le peintre est parti pour une randonnée à travers les verdures amies de la Butte. Il explore les solitudes pittoresques au milieu desquelles les vieux moulins agitent leurs ailes pacifiques, où les moutons et les vaches paissent une herbe poudreuse, et où les citadins en vacances plantent des parties de quilles sous les arbres d'une allée retirée *(Fig. 18 et 19)*. Un autre Jongkind, esquissé sur un coin d'album, évoque d'autres promenades dans Paris, en casquette et en redingote, le nez au vent et le cigare aux lèvres *(Fig. 9)*. C'est celui qu'on aperçoit le soir dans les cafés de son quartier, et dont les accointances avec une bohème un peu louche causent quelques inquiétudes à sa famille.

Pendant l'été de 1851, Eugène Isabey soustrait encore une fois son élève, quelques semaines, à l'énervante atmosphère parisienne. On part pour le Havre: M^me^ Isabey est du voyage. Au Havre, Jongkind rencontre Tony Johannot, et aussi Becq de Fouquières, son propriétaire de la place Pigalle; car depuis quelques mois, il a encore changé de demeure et, du 19 *bis* de la rue Pigalle, il est remonté au n° 1 de la place Pigalle, son premier domicile en arrivant à Paris. Après quelque temps passé au Havre, les voyageurs s'embarquent sur un « vapeur »

en partance pour Morlaix (1). La traversée ne dure pas moins de vingt-quatre heures. A Morlaix, les habitants de l'avenue Frochot reconnaissent un de leurs voisins en la personne d'un certain Ernest Bonnardil, que Chassériau a pour élève. Un oncle du jeune homme l'accompagne. On fraternise. On frète ensemble une voiture pour Landerneau (2). Puis, de Landerneau, on pousse jusqu'à Brest, à Châteaulin et à Douarnenez. A Douarnenez, Jongkind a la joie d'apercevoir une galiote hollandaise chargée d'œufs de morue de Norwège pour la pêche aux sardines. Cette rencontre le frappe assez pour que, trente ans plus tard, il s'en souvienne encore et la consigne dans ses notes rétrospectives sur cette équipée de jeunesse. A Brest, il retrouve encore sa Hollande dans un « kofship », déversant sur le quai du port un plein chargement de fromages indigènes. De Douarnenez, il a regagné Brest en compagnie d'un certain Gilbert, qui est peintre de marines et qui jouit d'attaches officielles avec le *Borda*, où il enseigne le dessin. Le personnage est chez lui dans le navire-école de notre flotte. Il y introduit son compagnon et le fait admettre à la table du commandant. Après cette mémorable visite, une diligence ramène notre homme à Morlaix, où il se rembarque pour le Havre, dernière étape de l'excursion avant le retour à Paris (3).

Sur ces entrefaites, la ville entre en effervescence. On y élève des barricades; on s'y tire des coups de fusil. Dans les ateliers, on s'inquiète pour le Louvre et pour les dangers qu'il pourrait courir. Un groupe de jeunes artistes partent le défendre. Jongkind est entraîné par ses camarades ; on lui met un

(1) Un dessin de Jongkind représentant un quai du Morlaix et daté du 6 août 1851 fait partie de nos collections nationales (Musée du Louvre, collection Moreau, n° 163).

(2) Un tableau de Jongkind qui fait partie de la collection de M^me^ Esnault-Pelleterie représente une rue de Landerneau.

(3) Une lettre de Jacques Jongkind à son frère, écrite de Maasluis le 15 septembre 1851, remercie l'artiste d'un mot qu'il lui a envoyé de Rouen, en rentrant.

grand sabre entre les mains, et le voilà qui monte la garde, ainsi armé, à la porte du Musée. Mais, bientôt, l'émoi s'apaise. Les palettes se remettent tranquillement à l'ouvrage. On s'occupe du Salon, annoncé pour le 1er avril 1852. Jongkind y exposera deux souvenirs de Normandie : *Saint-Valery-en-Caux, soleil couchant* et *le Tréport, effet du matin*. Deux toiles, qui lui vaudront un succès éclatant et une médaille de 3e classe. En lui décernant cette récompense, le jury ne fera, d'ailleurs, que sanctionner l'opinion de ses confrères à son égard. Dans le *Journal pour rire* du 23 avril 1852, Nadar faisait passer une humoristique silhouette de sa personne *(Fig. 24)* sur l'écran d'une « lanterne magique » où défilaient les célébrités du jour crayonnées par sa main. Quelques mots expliquaient l'image, au bas de laquelle on lisait : « Ce personnage étrange est un jeune pensionnaire du gouvernement hollandais. M. Yonkind *(sic)* est venu rechercher à Paris le talent des anciens maîtres de son pays, que les nôtres leur avaient emprunté : il l'a retrouvé. Les marines de maître Yonkind ne pâlissent point à côté des Isabey, font réfléchir M. Gudin et ahurissent M. Morel-Fatio. »

Malgré sa réussite, le bénéficiaire de ces éloges n'est pas toujours heureux. Le désordre de son existence fait souvent clocher sa santé. Et puis, en dépit de la pension qu'il doit à la libéralité de son souverain, son gousset est souvent vide. Les camarades sont obligés de lui venir en aide et de soutenir sa détresse. C'est d'abord son confrère et ami Van Kuyk. C'est ensuite et surtout un certain Sano, qui fut, de son aveu, sa Providence dans ces jours sombres. L'écho de ses misères et du réconfort qu'il doit à l'amitié se fait entendre dans sa correspondance avec Eugène Smits, un autre de ses intimes (1). Smits

(1) Cette correspondance appartient à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie (fondation Doucet); quelques lettres, toutefois, qui en avaient été distraites avant son entrée dans cet établissement, sont passées entre mes mains en sortant de la collection Léon Gauchez, où elles avaient trouvé place.

était un peintre belge, qui partageait, à Paris, son existence artistique. Il était au courant de ses liaisons comme de ses travaux, s'associait à ses soucis comme à ses joies, et excellait à réconforter cette âme aussi faible que sensible, prompte au découragement comme à l'enthousiasme. Les circonstances l'éloignaient-elles de ce confident, Jongkind s'épanchait tout entier dans ses lettres. L'orthographe comme la syntaxe y subissent plus d'une offense. Sa pensée s'enveloppe d'un jargon qui la rend parfois difficile à pénétrer. Mais les défectuosités mêmes de ce style font revivre l'homme et sa façon d'interpréter notre langue, à laquelle son gosier rebelle ne put jamais s'assouplir. J'en respecterai donc les termes, les tournures et les fantaisies orthographiques, confiant dans la sagacité du lecteur pour en pénétrer le sens intégral, malgré certaines obscurités qui, parfois, en découlent.

Et d'abord, en voici quatre de l'année 1852. Le malheureux Jongkind souffre de l'abandon d'une maîtresse qui vogue vers l'Amérique, et que son amour suit encore sur les mers. Il se plaint parfois d'être malade ; c'est une plainte qui sortira trop souvent désormais de sa bouche. Cependant, le courage ne l'abandonne point, et il travaille. Mais laissons-lui la parole.

Paris, 4 août 1852.

Mon cher Smits !

... Depuis votre départ, j'ai été bien malade. Cependant, ce n'était rien que une irruption de sang, que je dois à une masse des émotions à laquelle j'étais soumis.

J'ai repris mon grand tableau (le pont) ; il viendra mieux, et j'ai presque terminer 2 autres des petits pour le commerce en attendant. Je n'ai pas encore aucune nouvelle de la Hollande et, avec tout cela, j'ai eu le grand chagrin de voir partir Mathilde sans un sou et sans un seul ami. L'avenir me apprendra peut-être beaucoup ; mais le présent est beaucoup triste.

Sano est très bon et vient me voir de temps en temps. Aussi, c'est

mon homme de confiance. J'ai toujours besoin à un ami ou quelqu'un pour lui dire mes pensées à tort et à travers.

... Quand vous y est à Bruxelles, je vous recommande mon ami Kuytenbrouwer, peintre des paysages, Saint Josse ten noode, 20, rue de l'Abondance, à Bruxelles. Il est passé depuis quelques jours à Paris, en retournant d'une voyage pour ses études à Bruxelles, même en me promettant de placer quelques tableaux de moi à Bruxelles.

Aujourd'hui, je suis déménagé et je peint rue Breda n° 21, à côté de *Ziem*, et je prends du courage pour faire des tableaux pour l'année prochaine.

Voilà, Smits, voilà tous [ce] que je sais vous écrire maintenant. Soyez heureux. Ecrivez-moi et croyez que je suis toujours avec reconnaissance à vous.

JONGKIND.
Place Pigale, n° 1.

P. S. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai espéré de placer un de mes tableaux ici, mais sans résultat. Je les envoye pour la Hollande. Mons^r^ Isabey a beaucoup [de] bonté pour moi. J'ai fait la connaissance de Mad^e^ O'Connell ; elle est charmante (1).

26 Août

Paris, 20 septembre 1852.

Mon cher Smits !

J'aurais déjà écrit ; mais j'ai toujours attendu jusqu'à j'avais quelque nouvelle d'heureux ; et voilà, avant-hier, j'ai reçu une lettre par le thésaurier du Roi que ma pension se continuera jusqu'à la fin de l'année. Ainsi, encore pour 4 mois sauvé. En attendant, j'ai terminé un tableau que je vendrai probablement à Van Kuyk, et Sano est fort content de mes progrès.

... Je travaille maintenant chez et avec Mons^r^ Bonnardil, à côté de Ziem. Cependant, je me fait faire un atelier avec une chambre, pour pouvoir travailler seul et chez moi. Je pense beaucoup à faire un grand tableau, aussi grand que le pont, à lequelle je travaille encore. J'ai l'espoir de faire un bon tableau, un combat navalle. J'ai fait des compositions.

Willems et Stevens sont venu me voir, et ils ont beaucoup me encou-

(1) M^me^ O'Connell, née Frédérique-Auguste Miethe, était une portraitiste estimée. Son mari, également peintre, appartenait au cercle d'amis de l'avenue Frochot.

ragé. ... Je veux travailler ferme. Je tâcherai à faire tout de suite de l'argent. Malgré que j'ai reçu des nouvelles de la Hollande, on m'a rien écrit sur mon tableau. J'ai envoyé seulement le soleil couchant. On m'a promis que l'autre tableau de l'exposition sera acheté ici. J'attends encore ma médaille en or.

Je recommence à être bien portant ; ma santé revient... Voilà, Smits, provisoirement, tous mes pensers. Je me recommande à vous. Ecrivez-moi bientôt quelques mots et croyez que je pense encore à vos bontés.

J. B. Jongkind.
Place Pigale, n° 1.

Paris, 20 septembre 1852.

Mon cher Smits !

... J'ai attendu [pour vous écrire] jusqu'à je vous pourrais écrire que j'ai reçu aujourd'hui ce matin ma médaille en or. Il possède une valeur de 240 ou 250 francs en argent, si je suis bien informer, et j'espers beaucoup à le conserver.

Je viens [de] voir Sano. Il m'a chargé de vous écrire mille de ses amitiés. Comme il a de connaissance avec une jolie dame, il sera obligé d'arrêté les frais. J'ai me dit aussi les billards et les belles dames de Paris sont très et trop cher.

On travaille beaucoup à l'atelier en construction pour moi. Ainsi, le 15 du mois prochain, je serai là installer. Dans ce moment-ci, le petit tableau pour Van Kuyk est terminé. J'ai fait une *Clair de lune*. A propos, Sano, il vous écrira un de ces jours pour sûr.

Maintenant, pour me donner la vraie élégance, j'ai voulu vous dire avec peu de mots beaucoup.

Heureusement, ma santé est bon. Si j'avais eu le temps, j'aurai[s] été heureux d'aller quelques jours à Rouen, tandis que je passerai l'été entièrement à Paris, en me donnant de temps en temps un peu l'air à Montmartre.

Je ne manquerai pas de vous informer d'autres choce heureuse qui pourront me survenir aussitôt que j'aurai un peu de l'argent pour mes tableaux.

Veuillez recevoir toujours celle-ci, que je pense comme toujours à vous.

J. B. Jongkind.
Place Pigale, n° 1.

Paris, lundi 14 décembre 1852.

Mon cher Smits,

Sano est mieux et j'ai eu déjà une visite de lui. Cependant, il manque encore de forces et, pour se rétablir entièrement, il faut qu'il va doucement, surtout après une forte maladie ; qu'il se garde avec son appétit. Me voilà au moins heureux de pouvoir vous écrire cette bonne nouvelle ; de plus, que je ne crains plus le danger.

... Pour ce que je sais, rien est changé dans le personnel de vos connaissances. De temps en temps, je suis allé au Divan, où j'ai vu Stevens, Willems et Van Kuyk. Sano ne sort pas encore le soir ; mais tous ces Messieurs sont bien portants. En attendant, je crois pouvoir vous écrire que je travaille beaucoup et, lorsque Sano est venu chez moi avant-hier, il était fort contant.

Beugniet, le marchand des tableaux, est venu me voir à l'instant et il m'emporte une *Clair de lune* déjà vendu ; entre nous, pour un prix très bas, mais qui me donnera l'assurance que je ne mourrai pas de faim. J'espers donc aussi de faire mes économies.

Il n'y a pas dans ce moment-ci un peintre des clairs de lune à Paris. Je tâcherai de me faire adopté sans abandonner mes combats navalles et mes [autres] tableaux que je veux faire un jour quand je serai plus heureux et quand j'aurai un peu de succès avec mes ouvrages.

L'atelier de Mons[r] Dupuis n'est pas mieux fréquenter que l'année dernière. Il y a cependant autant de monde, et même plus. Enfin, cet endroit est très instructif pour moi, mais mal sain ! Il fait là trop chaude.

Il y aura, vers le mois [de] mars prochain, une exposition comme l'année dernière, et je crois que tout le monde travaille beaucoup. Je vais de temps en temps dans l'avenue Frochot. Mons[r] Isabey est *supérieurement* bon pour moi et me donne de ses conseilles, surtout pour que je fasse des claire de lune. Je ne crois pas qu'il faut faire seulement des clair de lune ; enfin, c'est orriginalité pour moi, mais je n'oublierai pas le soleil.

... Depuis le départ de Mathilde, je n'ai pas encore songé à me faire une maîtresse, une jolie. Souvent que je pense à elle et, jusqu'à maintenant, je ne l'ai pas encore oublié ; et sa malheureuse position sur mer me donne souvent encore de inquiétude. Ainsi, pour me faire de nouvelle alliances et amitiés avec d'autres personnages de la belle sexes me donnerait d'autres tourments.

Mardi.

Ce matin, je suis allé voir Troyon. Il fait des beaux tableaux. Je suis allé lui rendre une visite. Il fait des tableaux dans lesquelle je voye une inspiration de la nature supérieure, qu'il veut reproduire fidèle. Vous savez, ses tableaux sont toujours des torraux (1) et des vaches dans les prairies où on aspire la bonne air. Aussi, j'ai fait une visite à Willems et Stevens. Ils sont charmant. Probablement Stevens me prendra un tableau.

... Jusqu'à maintenant, je ne suis pas encore dans mon atelier et je peint toujours rue Breda 21, à côté de Ziem. J'ai là l'avantage de demeurer dans la route et que quelques amateurs et marchands peuvent monter en passant chez moi. Aujourd'hui, j'envoye un Clair de lune rue Lafitte, chez Peyralongue, pour être exposé. Aussi je présenterai 2 tableau à l'embassade. En cas de besoin, Sano me avancera de l'argent quand j'aurai besoin à beaucoup de chose. Il me fera avoir une commande de 600 francs probablement.

Il n'y a pas un seul atelier à louer dans le cartier Breda et dans les environs ; tous est prise.

Tous est tranquille à Paris et, pourvu qu'on se bat jamais et que je peux faire des tableaux, c'est tous [ce] que je demande. Je n'ai rien vu de tous les fêtes et cérémonies qui sont passé avec le nouveau Empereur ! Que seulement j'ai attendu (2) des coups de canon.

Je serai heureux d'avoir de vos nouvelle et je vous prie d'être content avec ma conversation. Pour une autre fois, je serai plus éloquent. Je me recommande à vous comme toujours.

JONGKIND.
Rue Pigale, 60.

Ces lettres sont édifiantes à l'égard de l'évolution artistique qu'elles dénotent chez leur signataire. Nous l'y voyons encore occupé de ces vues de Paris qui ont eu le don de le passionner. Le « pont » dont il est question à deux reprises évoque à ma pensée « *la passerelle de l'Estacade* » dont il a fait un tableau superbe (*Fig.* 27) et dont le croquis initial, appartenant à M. le comte Doria, est daté du 22 mars 1852 (3). En 1851, il avait peint

(1) Lisez : taureaux.
(2) Lisez : entendu.
(3) Ce tableau a fait partie de la vente Doria, 4 mai 1899, sous le n° 162.

Fig. 16. — Notre-Dame de Paris.

Fig. 17. — Le Pont-Neuf.

Fig. 18. — Montmartre vers 1850.

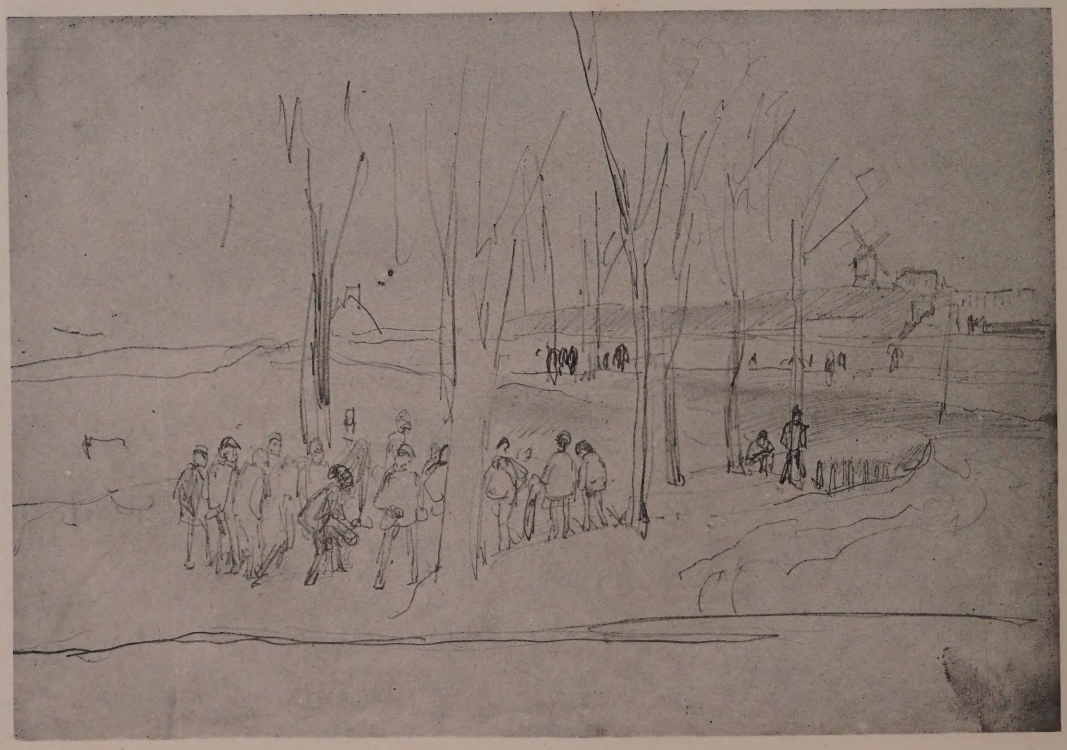


Fig. 19. — Montmartre vers 1850.

Fig. 20. — Jongkind par lui-même (août 1850).

Fig. 21. — Joséphine (vers 1850).

Fig. 22. — Harfleur (vers 1850).

Fig. 23. — Etretat (vers 1850).

déjà un *pont de la Tournelle* (1), œuvre également importante *(Fig. 26)*, vendue, paraît-il (le fait est noté sur un de ses carnets), pour la modique somme de 25 francs à des clients qu'il appelle « les frères Gervais, de la rue Taitbout ». Le Salon de 1853 verra de lui une *Vue de Paris, prise au bord de la Seine*, qu'aucune donnée ne permet d'identifier. Etait-ce une troisième toile différente des deux précédentes ? Peut-être. Leur auteur signait encore en 1851 une *Rive de Seine aux abords du pont Saint-Paul* (2). Un de ses albums contemporain de ces différents ouvrages contient, d'autre part, un croquis pour certain *Quai d'Orsay devant la caserne et la Légion d'Honneur*, avec une grue de déchargement au bord du fleuve *(Fig. 30)*, dont je ne connais pas la réalisation en peinture, mais qui n'est certainement pas restée à l'état de projet. Le même album est intéressant à consulter au sujet des tentatives de l'artiste dans la marine « historique ». Il nous initie à ses recherches de « combats navals », préparées par la lecture de l'*Histoire Maritime* d'Eugène Sue. Un passage de cette histoire, copié par la main de son lecteur, relate une action engagée par Ruyter dans les eaux anglaises le 30 juillet 1666, tandis qu'en regard le crayon s'est donné carrière, jetant dans une mêlée tumultueuse caravelles et vaisseaux de haut bord *(Fig. 31)*. Un tableau passé dans une vente publique récente (3) appartient à cet ordre d'évocations des choses d'autrefois. On y voit trois bâtiments de guerre aux carènes majestueuses balançant sur les eaux leur puissante assise plantée d'une gigantesque mâture et tendant au vent des toiles énormes. Cette flotte n'a pas encore engagé le combat; mais sa fière expectative défie l'ennemi et sent déjà la

(1) Collection Blumenthal. Provient de la vente Guasco, 11 juin 1900, n° 40.

(2) Vente Alexandre Blanc, 3 décembre 1906, n° 63. Reproduit dans le catalogue.

(3) Vente Montaignac, 3 décembre 1917, n° 46. Une date (1864) accompagnant la signature est une addition récente. Il existe une photographie de l'œuvre avant cet anachronisme.

poudre. Je n'ai pas rencontré jusqu'à présent d'autre exemplaire des essais du bon Jongkind dans ce genre « historique ». C'est que les « clairs de lune » l'y avaient arraché presque tout de suite sans retour. Ses habiles interprétations des effets lunaires le mettaient en passe de s'y spécialiser. C'était le conseil que lui donnaient les amis qui lui voulaient du bien.

En dehors de son cher Sano et de son maître Isabey, il en comptait de chaleureux en la personne des deux peintres belges de talent qu'étaient Florent Willems et le jeune Aflred Stevens. Stevens, comme Van Kuyk, s'employait à lui faire placer sa peinture ; il lui en achetait lui-même pour son compte. Un autre confrère éminemment dévoué à ses intérêts, c'était Troyon, l'excellent animalier dont il appréciait avec une ingénuité touchante l'habileté à faire respirer dans ses tableaux « la bonne air » des campagnes. Dans le courant de 1852, Troyon lui avait fait vendre une de ses œuvres exposée rue Laffitte, 27, chez Détrimont. Grâce à son opportune intervention, l'amateur bordelais Larrieu s'était rendu acquéreur de cette toile, représentant une *vue du port d'Anvers*, qu'il avait payée 400 francs. En outre, ses productions, si bien patronnées, s'étalaient dans les vitrines des marchands et commençaient à conquérir les faveurs du public. Ecrivant à son cher Smits, le 17 février 1853, il se déclarait satisfait momentanément de son sort : « Je peux vous garantir, disait-il, que tout va bien. On m'a fait deux petit command[es]. J'ai vendu le Clair de lune qui était chez le marchand et j'ai deux autres tableaux terminés. Aussi, j'ai loué un atelier dans la même maison où vous êtes venu me voir, pour 300 francs, pour le 8 du mois d'avril. » Il ajoutait : « J'ai envoyé mon tableau pour la Hollande dans le mois [de] janvier dernière, et j'ai reçu la nouvelle qu'il a beaucoup plu : rien [de] plus ; non plus en rapport avec mon grand tableau. Je suis tout [de] même heureux. Et si tout va bien, j'ai l'espérance de sortir l'été

prochain avec des bottes vernis, comme un vrai gentilman. »

Une ombre passe sur le bonheur de ce pauvre Jongkind : c'est la crainte d'avoir froissé son ami Sano en vendant à autrui un tableau que celui-ci avait voulu lui acheter. Il a accepté une offre supérieure à la sienne et le lui a avoué tout net; mais Sano a semblé piqué : il n'a pas reparu chez son camarade.

... Depuis deux jours, j'ai rencontré Sano. Je peux vous assurer qu'il va bien. Cependant, c'est comme [si] il y a quelque choce. Et voilà pourquoi. Il m'a offert 50 francs pour mon tableau qui était chez le marchand. Alors, j'ai répondu que je n'étais pas encore pressé et, heureusement, 2 jours après, j'ai vendu cette tableau au marchand pour 110 francs. J'ai raconté ma bonne aventure à Sano, mais il n'est plus revenu me voir.

La lettre se poursuit par la mention d'une rencontre avec un confrère nommé « Lapati », sur lequel je manque absolument de renseignements. Il est ensuite question d'un projet de voyage à Londres et de la fameuse « Mathilde », qui garde toujours une place dans le cœur de son amoureux.

... J'ai rencontré Lapati un soir au boulevard. Il m'a prié d'aller au café et, après, il m'a payer un cato (lisez : gâteau) à la vanille très bon, en bas de la rue Pigale, chez le boulanger. Son grand tableau est terminer.

Vous avez appris certainement les grand prix que on a donner à la vente des tableaux de la duchesse d'Orléans : une chose très encourageant.

Je suis invité d'aller voir Londre, cette ville géant, par un Anglais qui m'a promis de me montrer tous [ce] qu'il y a de curieuse et, en même temps, tous [ce] qu'il y a d'amusant. J'irai pour sûr quand j'aurai fait des progrès.

J'ai des nouvelles de Mathilde du 6 décembre, de Valparaiso (Chili). Jusqu'à cette jours, elle a été toujours malade, mais allait un peu mieux, et continuera son voyage jusqu'à San Francisco. Elle m'a prié beaucoup d'écrire pour avoir mes nouvelles. Tout cela me donne d'incertitude et du chagrin. Je suis consolé par une dame qui retourne pour Californie, [qui dit] qu'on peut être très heureux. Elle se charge de prendre mes lettres et, en cas [de] besoin, d'être utile là-bas à Mathilde...

La lettre qui suit celle-là est du 7 juin 1853. Jongkind a effectué le changement de résidence qu'il annonçait. Il a quitté le 60 de la rue Pigalle pour le 21 de la rue Bréda. Il aura pour voisin son ami Smits, qui s'installe, de son côté, dans l'avenue Frochot. Avant de déménager, il a fait son envoi au Salon. Il y est représenté par deux toiles : une *Vue de Paris au bord de la Seine* et un *Souvenir des environs du Havre au clair de lune.* Plusieurs tableaux datés de 1853 répondent à cette dernière désignation [1] *(Fig. 28 et 29)*. Mais rien ne permet de décider lequel fut exposé. En ce temps-là, le Salon était un champ de bataille où les réputations se disputaient avec feu et s'emportaient de haute lutte. Le combat se poursuivait dans tous les centres de réunions artistiques. Le héros du Salon de 1853, que de fervents adeptes défendaient avec passion contre les attaques de ses ennemis, c'était Courbet. Jongkind se fait l'écho de cet ardent débat et rapporte l'attitude de plusieurs artistes célèbres à l'égard du jeune novateur.

... J'ai appris que Mons^r Decamps a visité l'exposition et qu'il a dit qu'il trouve, entre tous les tableaux de l'exposition, qu'il y a dans les tableaux de Courbet le plus artiste. Seulement, le peintre (Mons^r Courbet) se méprend. — Il y a eu une rencontre entre Mons^r Courbet et Couture au Divan, où étaient Stevens, Willems et quelques hommes savants ou des hommes de lettres. Moi, je n'était pas présent; mais, [à] ce qu'on m'a dit, la conversation est monté si haut que le public est resté devant la porte et la rue était accomblé de monde. Je crois que le résultat est que Mons^r Courbet et Mons^r Couture se sont convenu qu'on parlera encore d'eux au bout d'une siècle.

La fin de cette épître est d'un homme assez content, somme toute, de ses affaires :

... Le claire de lune que vous avez vu chez moi est maintenant exposé chez le marchand, chez Beugniet. Il ne fait pas trop mal. Et puis, j'ai 2 ou 3 petit tableaux commander. J'espers ainsi me débarbouyé et, quand,

(1) Citons, notamment, les n^os 29 et 31 de la vente de Bériot du 18 mai 1911.

par économie, [il] me reste quelques sous, d'aller dans le mois d'août faire une petite voyage et peut-être, en passant, prendre quelques bains de mer. Dans une autre lettre, j'espers de vous écrire plus particulièrement de mes idées sur mon voyage. En attendant, je serai heureux d'avoir bientôt des nouvelles de vous, et que vous avez compris le style de celle-ci... Je vais terminer 2 claire de lune et on m'a demandé une soleil couchant.

Même note de satisfaction dans quelques lignes écrites quinze jours environ plus tard, le 20 juin 1853.

... J'espers que votre santé est bon et que vous éprouvez assez de plaisir pour peindre. [D'] après mon idée, il faut se mettre *coûte que coûte* toujours à l'ouvrage. Pardonnez-moi, mais, aujourd'hui, je vous parle par expérience. Heureusement, je peux vous dire que j'ai vendu 2 petite tableaux et, après avoir payer et me liquidé mon logis et un peu d'argent où je dîne, il me reste encore 120 francs en caisse, que je compte de placer aussi. Vous voyez, tout va bien. A propos, j'oublie de dire que j'ai encore 250 francs à toucher chez M. le banquier pour le tableau que vous avez vu, et lequelle tableau a beaucoup plu.

Je viens de quitter le Divan. Il y avait Willems, Stevens et d'autres. On a lu le journal et tout me ferais croire qu'on crains la guerre : une choce pas amusante. Mon plus grand désir est qu'on tiens la tranquillité, la paix. Ou, sans cela, j'ai peur pour l'avenir. Enfin, du courage ; voilà, mon cher ; c'est le seul choce pour lequel je suis, dans ce moment, un peu inquiète.

... J'étais encore hier très heureux, mon cher Smits. J'ai dîner chez M. Isabey. Il a donc beaucoup des bontés [pour moi], et il trouve que je fait beaucoup des progrès. Il m'a vendu un petit tableau pour 100 francs. J'ai rencontré une seule fois Lapati, et bien portant.

Pendant que je t'écrit celle-ci, je fume une pipe ravissant.

Soyez heureux ; pensé pas trop, mais désiné beaucoup. Bien attendu, des pensées tout [de] même. Je veux dire prenez pas tout trop sérieuse. Allez voir Kuytenbrouwer s'il y est pas à la campagne. Il parle bien...

Le 15 juillet 1853, le correspondant d'Eugène Smits lui écrit un mot relatif à son emménagement avenue Frochot, dont il s'est chargé et qu'il vient de faire opérer. Il lui parle aussi des fatigues que lui a causées son propre déménagement.

... Depuis quelques jours, je n'ai pas beaucoup travailler. J'étais indisposé. Il faut savoir que j'ai déménager le 8 de ce mois. J'ai pretté mains fort, ce qui m'a donné une courbatture et un mal de tête assez solide. Cé passer maintenant, et j'espers de arranger 2 tableaux commander.

Le 29 juillet, un nouveau message relate le départ de Sano pour la Suisse et celui de Van Kuyk pour la Belgique, puis énumère les récompenses obtenues au Salon par les amis et connaissances.

... L'exposition des peintures est terminé et des récompenses ont été donné. Willems a été décoré. Stevens, il a eu un médaille de 3e klasse ; et puis, Verlat et Hamman aussi. Du reste, j'espers que vous aviez lu et appris déjà tout ces nouvelles par les journaux.

La lettre se termine par une nouvelle mention du projet de voyage en Angleterre dont il a été déjà question.

... A propos! J'ai reçu une invitation très intime d'un ami d'aller à Londre, où je trouverai une chambre, un lit assez long pour mon court corps ; et puis, du porter et rosbif ; enfin, avec un domestique pour me faire la vie confortable.

« Avec tous ces avantages, ajoute le pauvre Jongkind, je ne crois pas de pouvoir [y] aller ». Les choses s'arrangèrent mieux qu'il ne le prévoyait. Car, écrivant un mot à Smits dans le courant d'août au sujet d'une question concernant son atelier de l'avenue Frochot, il ajoutait en post-scriptum: « Dans 2 ou 3 jours, je pars pour Londres, pour 8 ou 10 jours ». Cette excursion d'Outre-Manche, sur laquelle nous manquons de détails, était bientôt suivie d'un gros ennui dont la correspondance avec Smits ne fait pas mention, mais dont je trouve l'écho dans un billet adressé par Jacques Jongkind à son frère Jean le 8 septembre 1853, d'Utrecht où Guillaume, leur autre frère, était établi épicier. Le royal protecteur de l'artiste venait de mettre un terme à sa libéralité envers lui, en cessant de lui servir sa pension. Sa famille en ressentait une peine très vive ; sa vieille

mère installée désormais à Utrecht, auprès de son plus jeune fils, s'en affligeait tout particulièrement.

Privé d'un secours fort utile pour l'aider à vivre, Jongkind serait tombé dans un grand dénûment sans l'assistance dévouée de son cher Sano, qui, aussi prodigue de sa bourse que de son cœur, le soutenait puissamment dans cette passe difficile, tant par des achats opportuns de tableaux que par des encouragements à produire malgré tout. « Je m'amuse pas toujours », mandait de la rue Bréda à son confident habituel la victime de cette dure épreuve. « Mais, ajoutait sa plume résignée, je tâche de me faire plus et plus *philosophe*, s'il y a moyen. » (Lettre à Smits, du 21 mars 1854.) Trois autres lettres, adressées au même personnage dans le courant de 1854, montrent un homme besogneux s'ingéniant à placer ses ouvrages par l'intermédiaire de ses amis, tantôt à Paris et tantôt en Belgique, où il a la déception de se voir refuser un tableau présenté à une exposition. Mais les contre-temps et les difficultés de l'existence ne rebutent point son courage. Il s'est fait de bons camarades en la personne des sculpteurs Prouha et de Mesmay, associés dans son intimité aux littérateurs Jean Rousseau et Théodore Pelloquet. Il se console de ses déboires dans le commerce de ces compagnons, qui partagent sa vie à l'atelier, puis au café, et dont l'un ou l'autre l'accompagne parfois dans ses pérégrinations champêtres en banlieue.

Ce sont de gais lurons, qui l'assistent joyeusement contre les humeurs noires, mais avec lesquels il s'enlise dans une dangereuse bohème. Ecoutons-le plutôt.

Paris, 26 juillet 1854.

Mon cher Smits,

Je vous remerci pour votre lettre, et encore plus pour la bonté et la peine que vous avez vous donner pour se informer après mes tableaux. Enfin, comme c'est vous qui commence de me dire d'amener devant mes

tableaux quelques-uns qui ont le sac, j'ose me donc recommander à votre bienveillance. En attendant, je peut vous dire que O'Connell m'a dit : « Je vous ferai vendre vos tableaux » ; et Stevens m'a dit autant. Je ne sais pas à quelle bon résultat cela peut me conduire. Dans tous les cas, c'est bon que ces Messieurs me sont dévoué. Maintenant, quant au tableau refusé, je [le] comprend, comme ce tableau est plutôt exquisse et étude que autre choce. Cependant, cé dommage qu'il a été refuser. En exposant, j'aurais pu toujours espérer le vendre. Enfin, je me console et, quand le tableau me revient, comme il est bien encadré, je l'envoyerai rue du Croissant dans le mois d'octobre prochain.

... Il va sans dire que je ai fait vos salutations à Prouha, de Meymé (lisez : de Mesmay), *Péroquet* (1) et Rousseau. Je suis déjà monter 2 fois dans votre atelier pour voir Rousseau. Il me semble drôle votre absence. Enfin, le principal, ce que je désire, [c'est] que votre santé sera complet ; et puis, que vous soyez heureux près de votre famille et amis avec une bonne livre et une bonne promenade. Prouha m'a proposer d'aller avec lui pour 8 jours à la campagne, tout près de Paris, aussitôt qu'il aura le sac et quand j'aurai le sac aussi. Enfin, en attendant, je me propose de sortir de très bonne heure pour aller à S^{t}-Thoin (lisez : Saint-Ouen) ou Asnière, pour faire là quelques études [d'] après nature. De Mesmay m'a promis d'aller avec moi pour peindre aussi. Cela fait que je ne serai pas seul.

Voilà du beau temps. Je commence à penser de mettre mes bottes vernis et ma pantalon blancs très chicar. Il fait une chaleur remarquable, surtout dans mon atelier. J'ai envie que de dormir, la nuit et le jour. Je me dit [que], quand il y a des rematisme et du mal dans le corps, il faut que ça sorte maintenant...

Votre ami
JONGKIND.
rue Breda, 21.

P. S. La demande au ministère m'a été refusé. Le chef de bureau m'a adresser une lettre avec le regret, dans ce moment, de ne pas avoir pu m'accorder ma demande. Ainsi, cela sera bon jusqu'à une autre ordre.

Paris, 3 septembre 1854.

Mon cher Smits,

... Je vous remercie de vous avoir voulu se intéressé pour moi et mes tableaux à Bruxelles. Hier, Rousseau est revenu à Paris. Il est bien por-

(1) C'est Pelloquet que cette plaisanterie désigne.

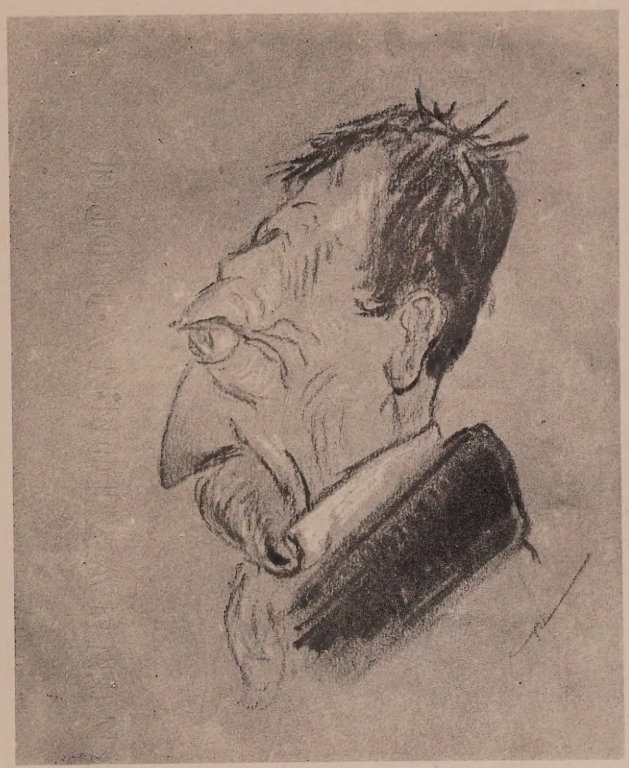


Fig. 24. — Jongkind, par Nadar (1852).

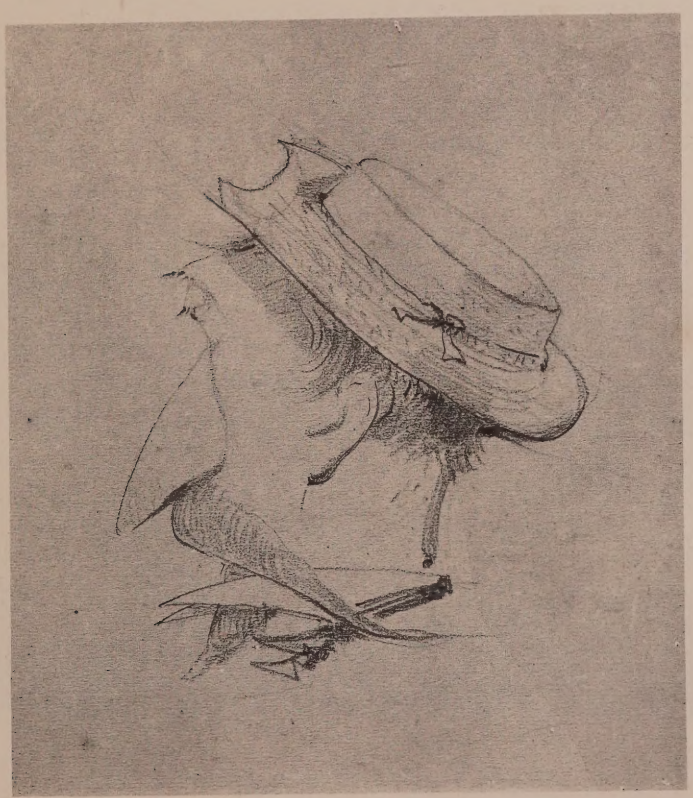


Fig. 25. — Jongkind, par E. Cicéri (vers 1850).

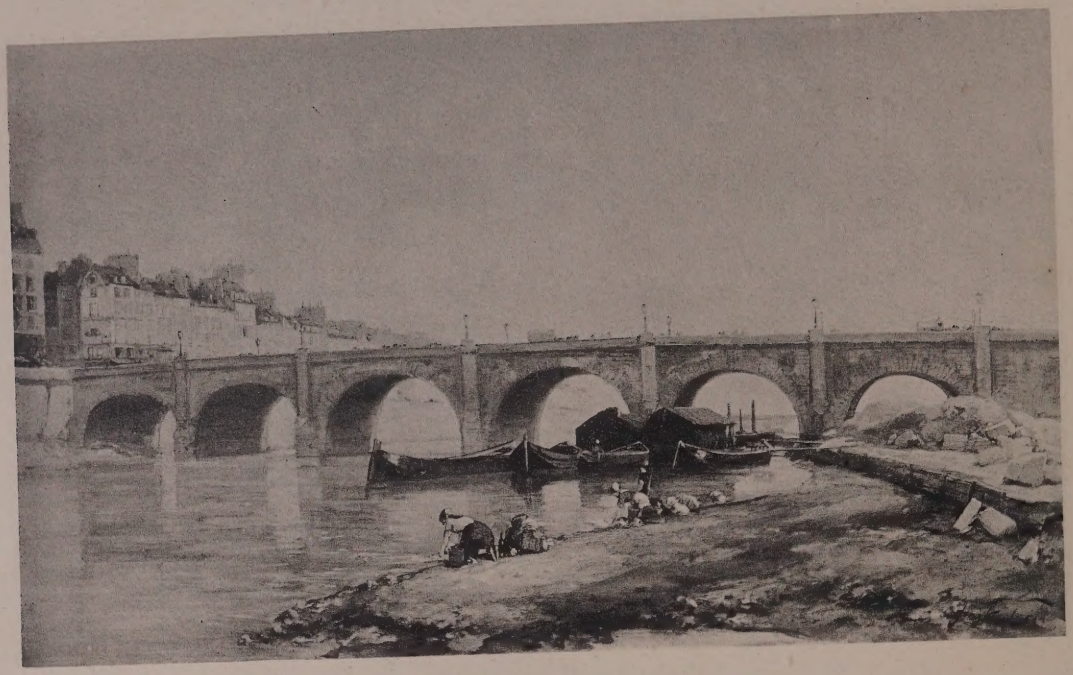


Fig. 26. — Le pont de la Tournelle (1851).

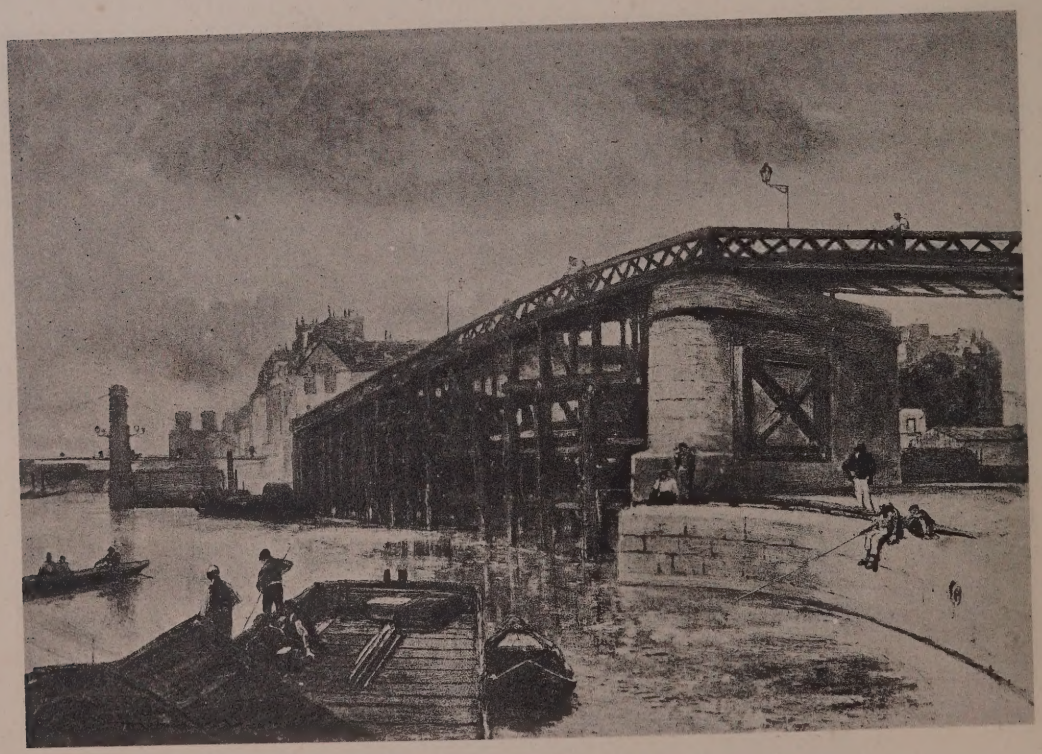


Fig. 27. — La passerelle de l'Estacade (1852).

Fig. 28. — Port au clair de lune (1853).

Fig. 29. — Port au clair de lune (1853).

Fig. 30. — Le quai d'Orsay et la Légion d'Honneur.

Fig. 31. — Combat naval.

tant et très content de reprendre ses affaires ici. Pelloquet a dîné avec nous, rue Fontaine, comme [d'] ordinaire. Madame Louploup était présent. On a versé du Bordeau. On a causé ; les dames ont raisonné, discuté, chanté, disputé, pleuré, et puis s'embrassé. Tout les mondes se sont retiré de bonne amitié. Voilà dans peu de mots tout ce que je peut vous dire. Par vos souvenirs, vous comprendrez bien les situations des choces...

... Rousseau m'a donné un douce espoir que je vendrai au moin mon petit tableau à Bruxelles. 8 jours passer, Sano est venu me voir en revenant de Bruxelles. J'ai dîner avec lui, et aujourd'hui il revient de Dieppe pour partir demain pour Bruxelles. Il m'invite de dîner avec lui.

15 jours passer, j'ai été avec Prouha à Pontoise, où nous sommes resté 8 à 10 jours. J'ai fait là une paysage du pays. Avec peu de choces je le terminerai pour faire de l'argent. Je prends toujours du courage dans l'espoir que ça ira toujours mieux. Malheureusement, je sent toujours une malaise. Sans d'être malade, je me sens abruti.

Malgré comme je me souviens [de] mes bons temps, je n'ai même pas le temps de pensé à mes amours. Je commence, je crois, à venir très vieux.

... J'aurais voulu que vous auriez été avec nous à la campagne. Nous avons passé 8 jours de bonheur. Nous étions mal logé, mais très pitoresque. Quand vous reviendrez à Paris, j'aurai encore bien quelques histoire à raconté de ces jours de campagne. Il y a dans ces pays — *ce que j'ai observé* — beaucoup d'*ânes*. J'ai vu dans une petite chemin une paysanne sur un âne. Pendant le petit traget, l'âne a continué de faire la musique ; que j'ai demandé à la paysanne ou c'était elle ou son âne qui faisaient cette bruit. Vraiment, en parlant d'autre choce, cet pays c'est une petit Paradis. Il y avait encore des cerises, des arbres pleines, etc. En lisant celle-ci, vous allez dire : « Jongkind perd la boule ». C'est vraie ; mais il m'a toujours beaucoup plu de vous raconter des blaque, des histoires, etc. etc. Mais surtout maintenant je vous prie de vouloir regarder celle-ci comme preuve que je ne vous oublie pas.

Tout à vous ; votre ami

JONGKIND.

Je vendrai *bien probable* mon paysage. J'ai trouvé un amateur.

Paris, 26 septembre 1854.

Mon ami Smits !

... Sano est venu me voir 2 fois, chaque fois sur une dimanche, à

peu près 15 jours passé, et il est maintenant en Allemagne. Son mariage est rompu. Il m'a écrit une lettre de Spa.

... Prouha et de Mesmay m'ont commander 2 tableaux (des pendants) pour un ami d'eux; des vue de Paris; *mais ces dificile à contenté tous les monde.* Enfin, je fais mon possible. Si les tableaux plaireront, on les prendra; on me les payera 200 francs chaque. Si non, je les vendrai d'ailleurs. Vous comprenez, *cé la protection* etc. Il faut être filosophe. C'est dommage que ça ne fait pas aller la marmite etc. Le principal, cé que je conserve le cœur content et la bonne santé surtout. Et puis ainsi, avec un peu de bonne sens, on peut encore bien du monde envoyer à promener.

Encore je veux vous dire : si je vend mes tableaux que j'ai aujourd'hui dans mon atelier, je serai encore sauvé, et cela me donnera du courage. Je vous engage aussi de conservé du courage, le cœur contant et de bonne appétit. Avec cela on vit longtemps...

Tout à vous. JONGKIND.
rue Bréda, 21.

Sur ces entrefaites, l'idée du mariage entre dans l'esprit du malheureux que la solitude a fini par lasser. Il s'en ouvre à sa famille. Sa mère ne repousse pas le projet; mais elle se méfie du choix fait par son pauvre gars. « La vie conjugale, lui écrit-elle, réserve souvent bien des mécomptes quand on ne s'est pas suffisamment étudié avant de s'unir. Je vous conseille d'approfondir mieux le caractère de cette dame [1]. » Qu'était-ce que « cette dame », à laquelle la brave Hollandaise envoyait ses compliments par le canal de son fils avec une maternelle bienveillance? Une personne sans doute qui aurait fait tache dans l'honnête famille où il était question de l'introduire. Car l'amitié de Smits pour son cher Jongkind se mettait en campagne pour lui trouver sur le champ une autre compagne. Il cherchait celle-ci en Belgique et intéressait à sa recherche un sien ami, auquel il expédiait à cet effet une lettre relatant la situation du sire et expliquant l'urgence d'un sauvetage. Ce message était le suivant.

(1) Lettre du 14 décembre 1854.

Lundi 1er janvier 55.

Mon cher Monsieur Costantini,

J'ai attendu depuis une dizaine de jours, pour vous parler d'un projet assez singulier, que je pusse vous faire en même temps mes compliments de nouvel an; ceux-ci faits, voici le projet dont il s'agit : je ne sais trop s'il est ridicule ou original. Vous allez en juger.

Parmi mes amis à Paris se trouve un Hollandais, venu à Paris il y a six ou sept ans avec une pension du roi de Hollande. Peintre, il avait déjà du talent lors de son départ de la Hollande; mais, quoique fort apprécié des artistes qui ont suivi son talent, il n'a pas encore *fait son chemin*. Le genre de son talent, mais, plus que cela, la qualité de ses relations, un peu aussi le manque d'ordre, sont la cause qu'à l'heure qu'il est, il tire encore souvent le diable par la queue et qu'il se fait difficilement environ 200 fr. par mois avec sa peinture. Il a aujourd'hui 34 à 35 ans; il est assez abîmé par sa vie de bohème; mais, je suis convaincu qu'il se remettrait facilement s'il pouvait avoir plus de tranquillité d'esprit et un genre de vie plus régulier.

Bref, je crois qu'un mariage avec une fille pas trop jeune, pas trop pauvre, ferait son affaire, et je crois qu'il rendrait sa femme très heureuse. Il en a par dessus la tête de la vie qu'il mène à Paris et qui a eu autrefois des charmes pour lui. Nous craignons qu'il n'épouse un beau jour l'une ou l'autre, une ancienne maîtresse ou une loutte du quartier; or, mon cher Monsieur Costantini, ceux qui n'ont étudié la loutte que dans la Dame aux Camélias en ont eu une assez mauvaise idée en général; et la plupart, sinon toutes, ont un passé très dur à porter pour un honnête homme. N'y aurait-il pas moyen de lui trouver une femme à Bruxelles? Vous qui connaissez toute la ville, vous pourrez peut-être me dire cela. Je crois, en général, les femmes belges meilleures ménagères que les Parisiennes. Il est entendu que mon peintre resterait à Paris, où il peut se faire un nom, tandis qu'en Hollande ou en Belgique, je crois que sa peinture ne serait pas bien appréciée. En dehors de mes tantes, je n'ai pas besoin, mon cher Monsieur Costantini, de vous recommander le secret de mon projet. Si vous pouviez trouver la femme, je suis sûr qu'on l'accepterait avec joie.

Je suis, mon cher Monsieur Costantini, à vous de tout cœur.

Eugène Smits.

Le correspondant de Smits refusait de s'occuper de cette « affaire délicate. » De son côté, Jongkind ne donnait pas suite à sa lubie conjugale. Son frère Guillaume, qui remplaçait auprès de lui, pour la correspondance, sa mère, dont la vue s'affaiblissait, et son frère Jacques que la mort avait pris dans les premières semaines de 1854, lui adressait d'Utrecht, le 9 février 1855, une cordiale invitation à s'asseoir avec sa femme à son foyer, s'il se décidait au mariage. « Rappelez-vous, lui écrivait-il, qu'un vieux proverbe hollandais dit: Les amis de nos amis sont nos amis. C'est encore plus vrai quand il s'agit d'un frère. » A cette avance qu'était-il répondu? Je l'ignore. Dans une autre lettre, qu'il lui adresse le 1er juin suivant, Guillaume Jongkind engage de nouveau son cher Jean à venir le voir; il le convie à amener, si bon lui semble, ses amis de Paris, qui trouveront chez lui le meilleur accueil; d'épouse, plus un mot.

L'Exposition Universelle de 1855 ouvrait ses portes au Palais des Champs-Elysées le 15 mai. Jongkind y avait fait admettre trois tableaux : 1° une *vue de Notre-Dame de Paris, prise du quai de la Tournelle;* 2° une *vue prise du quai d'Orsay*; 3° un *lever de lune aux environs de Paris.* Ces envois recevaient un accueil flatteur de la critique comme du public. Jules de la Rochenoire, « peintre d'histoire et rédacteur de plusieurs journaux », disait dans son *Salon de 1855 apprécié à sa juste valeur pour un franc :* « M. Jongkind est un homme de talent que j'estime; il s'est voué aux clairs de lune et aux vues de Paris, et il y réussit si bien que je l'engage à continuer. » Edmond About n'était pas moins élogieux à son égard. On lisait dans son *Voyage à travers l'Exposition des Beaux-Arts :* « M. Jongkind est un coloriste très fin. Sa couleur, un peu trop grise, n'appartient qu'à lui; ses paysages, vivement ébauchés, ont un grand caractère; ses tableaux se reconnaissent entre mille; c'est un mérite assez rare aujourd'hui. M. Jongkind s'est

frayé dans l'art un fort joli chemin, qui n'est pas une route royale, mais où il marche seul et sans être coudoyé. » Ces compliments présageaient, comme sanction, une récompense officielle. Le vaillant lutteur l'attendait avec confiance. Se la voir refusée fut pour lui un cruel mécompte. Du coup, sa tête se troubla. Attaché jusque-là avec une telle passion à la France qu'il s'était fait admettre, lui Hollandais, dans la section française de l'Exposition, il prit la France et Paris en grippe. Il fit son paquet et s'enfuit en Hollande. C'était au mois de novembre 1855. S'étant arrêté le 25 à Bruxelles, son âme déchirée exhalait de là une plainte douloureuse à l'adresse de Smits. « Ce que j'ai éprouvé, s'écriait-il, c'est incroyable. » Il soupirait encore : « Pour gagner en France sa réputation, son pain, son existence et être au point d'arriver, on dépend de trop d'aventures ! » Et puis, son amer chagrin lançait ce dernier cri : « On ne m'a même pas donné une mention honorable : rien ! » Ce déni de justice l'accablait. Il n'en pouvait plus. La France l'avait trahi. Il la maudissait.

III

RETOUR EN HOLLANDE. SÉJOUR A ROTTERDAM.

(1855-1860)

Pressé de regagner la terre natale, Jongkind n'avait fait que traverser la Belgique. Il s'arrêtait quelques jours à Amsterdam, où de bonnes âmes s'empressaient de lui commander des tableaux; puis, il gagnait Utrecht, où son frère Guillaume lui tendait les bras et où, probablement, il embrassait aussi sa mère. De là, le 4 décembre 1855, il envoyait un affectueux salut à un ami de Paris, qui s'appelait Alfred Lebrun. Lebrun appartenait à la tribu artistique de Montmartre, parmi laquelle il avait quelque temps tenu palette avant de s'enfermer dans un bureau pour y gagner sa vie. Le jour où il avait renoncé à devenir lui-même un peintre, il n'avait pas rompu avec l'art, pour lequel il continuait à brûler d'un feu ardent. C'était un modeste acheteur de peinture, mais Jongkind le comptait parmi ses « clients » les plus fervents. L'amateur et l'artiste s'étaient plus d'une fois rencontrés chez l'original commerçant en tableaux qui avait nom Martin et qui tenait alors boutique rue

Mogador, n° 20. Ce Martin, chez lequel les toiles de Jongkind échouaient pour un ou deux louis les jours de détresse, était un drôle de corps. Faubourien éveillé, il avait quitté de bonne heure un atelier de sellerie pour monter sur les planches, et son verbe sonore avait débité des tirades de drame sur une scène populaire. Un beau matin, la peinture l'avait conquis. On l'avait vu dans les ateliers, emportant sous son bras des toiles dédaignées par les amateurs vulgaires. Le magasin qu'il avait ouvert devint le rendez-vous des raffinés, habiles à devancer le goût du public dans l'appréciation des talents nouveaux. On y vit avec Lebrun son ami Alfred Sensier ; on y vit un autre bureaucrate passionné d'art nommé Charles Forget, qui s'était épris, lui aussi, de Jongkind. Le comte Armand Doria y formait son admirable collection, où Corot, Millet, Daumier et Rousseau voisinaient avec Jongkind, Lépine et Cals. Il disputait les pièces signées de ces noms encore méprisés de la foule aux Arosa, aux Hadengue-Sandras, aux Dollfus, ainsi qu'à son voisin de campagne, formé à son école, le meunier d'Orrouy Hazard. Martin eut aussi occasionnellement pour client un des hommes dont je porte le nom, et ce fut une aquarelle de Jongkind qu'emporta de chez lui, en 1856, Adolphe Moreau, mon grand-père. *(Fig. 23)* Mais revenons à Lebrun et transcrivons le billet que lui adressait d'Utrecht notre voyageur rentré au sein de sa famille.

Mon bon ami Lebrun !

Me voilà que je vous écrit deux mots. De plus, ayant l'abitude de vous voir journellement, je t'oublie pas. Mon voyage a été complet. Vous comprendrez seulement que tous ce que j'ai pu rencontré n'a pas beaucoup d'intérêt. Ainsi, je me borne de vous écrire que je me porte bien et, parmi les souvenirs qui m'arrivent, que je pense à vous.

D'abord, mon voyage a été jusqu'à Amsterdam, et c'est là que j'espers de faire quelques tableaux, qui m'ont été commandé, lesquelles je désire

beaucoup à commencé dans peu de temps, parce que, en voyageant en vlânant (lisez : flânant), le temps commence à être ennuyeuse. C'est ainsi que je vous écris d'Utrecht, mais j'espère d'y être demain à Amsterdam et, n'ayant pas encore une adresse fixe, vous m'écriverez deux mots s. v. p. poste-restant.

... Si vous voyez Martin, rue Mogador, et Hocbour, dit leur que je vous ai écrit, ainsi [qu'] à tous ceux que vous croyez qui me connaissent. Si je ne serai pas revenu dans peu de temps, je compte de vous écrire plus détaillé.

Votre ami JONGKIND.

Utrecht, 4 décembre 1855.

Passez un instant à la maison pour savoir s'il y a rien de nouveau.

La dernière phrase de cette lettre et son post-scriptum prouvent que, malgré son mouvement d'humeur contre Paris, notre homme y gardait un logement et n'avait pas renoncé à y reparaître dans un avenir assez rapproché. Il est probable qu'il avait laissé derrière lui pas mal de dettes criardes et de créanciers impatients. Martin était chargé d'éclaircir la situation et d'y faire face au moyen d'une liquidation des œuvres abandonnées par lui dans son atelier. Il organisait une vente à l'hôtel des commissaires priseurs par le ministère de Me Boussaton, qui avait lieu le mardi 11 mars 1856. Cette vente, comprenant tableaux, études et dessins, ne comptait pas moins de 100 numéros, sous lesquels parfois plusieurs pièces avaient été réunies. Or, l'ensemble ne produisait que 2.848 fr., 25 centimes. Les prix atteints par les peintures étaient les suivants :

1. *Reproduction du tableau de Ruysdael, du Louvre* : 37 francs (acquéreur : Savignat.)
2. *Embouchure de la Seine :* 50 francs (acquéreur : Willems.)
3. *Canal Saint-Martin, lever de lune:* 17 francs (acquéreur : Courtois.)
4. *Soleil couchant :* 11 francs (acquéreur : Thirault.)
5. *Vue prise sur la Seine :* 30 francs (acquéreur : Martin.)
6. *La pêche au saumon, effet de lune :* 20 francs (acquéreur : Otton.)

7. *Souvenir de la Seine :* 7 francs (acquéreur : Cottini.)
8. *Lever de lune, esquisse :* 15 francs (acquéreur : Martin.)
9. *Vue prise à Dordrecht :* 20 francs (acquéreur : Martin.)
10. *Vue du Pont-Neuf :* 27 francs (acquéreur : Thirault.)
11. *Vue prise à Maas-Pluys* (lisez : *Maasluis*) *:* 27 francs (acquéreur : Willems.)
12. *Intérieur de cour :* 105 francs (acquéreur : Willems.)
13. *Vue de Saint-Ouen, effet de lune :* 175 francs (acquéreur : Martin.)
14. *Souvenir de la Meuse* : 116 francs (acquéreur Willems.)
15. *Le pont de l'Estacade :* 100 francs (acquéreur : Martin.)
16. *Souvenir de l'Escaut :* 63 francs (acquéreur : Martin.)
17. *Vue de Paris* : 220 francs.
18. *Le soir, lever de lune aux environs de Paris* (Salon de 1855) : 30 francs (acquéreur : Dufresne.)
19. *Esquisse du précédent :* 70 francs (acquéreur : Martin.)
20. *Vue prise à Anvers :* 153 francs (acquéreur : Boulanger.)
21. *Vue prise au pont d'Arcole :* 51 francs (acquéreur : Fromont.)
22. *Étude de falaises à Etretat :* retiré.
23. *Quillebœuf :* 62 francs (acquéreur : Sano.)
24. *Étude de rochers :* 150 francs (acquéreur : Martin.)
25. *Maas-Pluys* (lisez : *Maasluis*) *:* retiré.
26. *Vue prise à Saint-Ouen :* 10 francs (acquéreur : Martin.)
27. *Étude de marine :* 12 francs (acquéreur : Willems.)
28. *Bords de rivière :* 35 francs (acquéreur : Martin.)
29. *Vue de Notre-Dame :* 84 francs (acquéreur : Sano.)
30. *Le canal Saint-Martin :* 107 francs (acquéreur : Bourges.)
31. *Rivière en Hollande :* 173 francs (acquéreur : Augé.)

(Rennes, 1855) ?

L'ensemble des aquarelles et des dessins, comprenant 117 pièces, ne dépassait pas une somme totale de 497 francs. Une aquarelle représentant *la Meuse à Rotterdam* était payée 28 francs par Willems : c'était celle qui faisait le plus cher. La plupart des autres se vendaient entre 2 et 5 francs. Piteux résultat. Et cependant, les amis du pauvre Jongkind avaient soutenu de leur mieux les enchères dirigées par Martin avec un dévouement passionné.

JONGKIND - - INV 680

"Le port d'Anvers", 1855 -

MUSÉES DE RENNES
20, Quai Émile Zola
Tél. (99) 48
MUSÉE DE RENNES
INTERDICTION DE REPRODUCTION SANS AUTORISATION DU
MUSÉES DE RENNES
CLICHÉ:

Sano fit davantage. Il régla toutes les dettes que la vente n'avait pas suffi à éteindre. Puis, il expédia au malheureux fugitif les subsides qui lui étaient nécessaires. C'est Jongkind lui-même qui nous l'apprend. « Sano, mon bon Sano m'a sauvé, écrit-il à Smits le 27 avril 1856, de Rotterdam où il a fini par se fixer. Depuis mon départ, il m'a soutenu avec des conseils et de l'argent. Il m'a sauvé mon honneur, [de sorte] que je n'ai pas quitté Paris comme criminel, mais comme dupe. » La véritable cause de l'exode du pauvre hère s'enveloppe d'un certain mystère. Ses déboires de l'Exposition Universelle y furent assurément pour quelque chose ; mais le déréglement de sa vie lui a occasionné d'autres ennuis non moins graves. La boisson l'a conduit à de lamentables esclandres. Isabey, scandalisé, l'a tancé vertement. Cette semonce sévère a certainement contribué à sa fuite. Il en garde encore rancune à son maître quand il ouvre son cœur à son confident.

Oui, c'est ainsi ! Mons^r^ Isabey m'a proprement arrangé. [Il m'a dit que] je crèverais dans l'hôpital. Il m'a répété cela plusieurs fois en présence des autres. C'était, [prétendait-il], pour mon bien ! Mais j'ai assez de ce genre de protexion. Voilà des Jésuites !...

A Rotterdam, le malheureux s'est remis au travail. Mais ses compatriotes lui battent froid. Ne lui reproche-t-on pas d'avoir renié son pays en exposant à l'Universelle parmi les Français ? « Il paraît, fait-il, (car on m'a fait sentir cela ici, et rudement), que j'avais hautement péché. On m'a fait sentir tout ce que l'Enfer seulement a pu inventer ». Aussi son désir est-il de « revenir le plus tôt possible » parmi ses camarades parisiens. « Je travaille maintenant, ajoute-t-il ; mais je n'ai pas des amis ici. Je pense toujours à Sano ; et puis, à vous, [à] Prouha, [à] Seigrac (lisez : Sieurac) et au grand ami de Mesmay ». Il va envoyer deux tableaux au « Salon de Rotterdam ». S'il les vend, il s'en trouvera « un peu mieux à son aise ». Autrement, il n'a

que Sano pour l'aider à vivre. Par l'intermédiaire de Smits, il lui réclame, à tout hasard, un billet de 100 francs. Loin de l'accueillir à bras ouverts, les Hollandais ne lui témoignent que méfiance. On le regarde de travers. « Je crois, dit un post-scriptum de son message, qu'on a voulu me faire passer pour un politik. La comédie! Mais, je compte, en me voyant desiner sur les ports, qu'on verra que je suis qu'un peintre. »

Bientôt, ce triste corps, que sa patrie a reçu avec si peu d'empressement, ne se supporte plus à Rotterdam. Il plante là le sieur Schot, chez qui il s'est logé sur le Slandswerf, et le voilà gagnant le foyer de sa sœur. Son beau-frère Smelzer lui ouvre de bon cœur son logis de Klaaswaal. Il y passe plusieurs semaines. C'est pendant le mois de mai 1856. Une petite aquarelle datée de ce lieu et de cette époque est passée de mes mains dans nos collections nationales (*Fig. 32*). Elle y voisine avec une autre, de même origine, qui fut peinte à Rotterdam le 26 juillet de la même année (*Fig. 33*). C'est que, dès le mois de juin, la grande ville l'avait vu revenir. Il y logeait au Kruyskade, chez le sieur Alers junior. De là, il avait adressé une première lettre à Smits le 12 juin, pour remercier son ami d'être « sorti de son coin de silence ». On y lisait la nostalgie de Paris et de ses relations d'autrefois.

... Laissez-moi vous dire que j'aurais voulu savoir un peu vos abitude pendant mon absence. Je voye bien que vous fréquentez bien toujours ensemble. Où dînez-vous? Va-t-on au *café Faucol* ? Joue t-on un parti [de] billard ? Vous-même dites : « Du repos après l'ouvrage ». Mais le repos, ce n'est pas dormir, mais se permettre des distractions honnette. Répondez-moi un peu s. v. p. sur tout cela.

Loin de Paris, ce Parisien de cœur ne cache pas sa mélancolie.

Moi, mon bon ami, j'ai beaucoup de contrariété et de peines... Je travaille, mais sans amis, sans conseilles. Je crois que cé le bon moyen à

travailler avec conviction de savoir ce qu'on veut et indépendant ; mais, vous savez bien, à Paris, en travaillant, on éprouve une choce qu'on retrouve nulle part : je veux dire se restauré ce qu'il faut pour faire toujours mieux. On se trouve pour cela aidé par la critique, par la misère même jusqu'au bonheur ainsi par degré, etc. *Je regrette* l'absence de tous mes amis...

Le « bon et grand Smits » est chargé par son correspondant d'affectueux souvenirs, non seulement pour ses amis, pour Sano, pour Prouha, pour Rousseau, Sieurac, Mesmay et Pelloquet, mais encore pour sa « vieille bavarde » de portière elle-même. Le bon Jongkind, dont l'amertume est guérie, après avoir envoyé ses compliments aux gens de l'avenue Frochot, c'est-à-dire à M. et M^me^ O'Connell ainsi qu'à Van Kuyk, annonce qu'il écrira incessamment à son maître Isabey.

Reprenant la plume le 8 juillet, l'hôte de M. Alers junior se livre à de mélancoliques commentaires sur son existence auprès de ce personnage, bureaucrate incapable de comprendre la peinture, qui regarde les tableaux en mettant le nez dessus. Il évoque avec regret le bon temps d'autrefois. Et puis, il se met à parler des Hollandaises et laisse entrevoir encore une fois quelques velléités pour le mariage. Voici le morceau.

Rotterdam, mardi 8 juillet 1856.

Mon bon Smits !

Je vous écrit deux mots ; car il me semble un soulagement de esprit et de cœur de pouvoir vous parler, et pour que je dis que je pense à vous, *au passé* et à mes bons amis. Jusqu'à présent, je suis seul et j'ose dire sans amis ici. Cependant, à la maison où je suis logé, c'est un jeune homme mariée fort honnête. Malheureusement, il est absorbé dans les cifres (lisez : chiffres), les classifications de tant de notes et calculs de son bureau qu'il ne sent rien de l'existance du peintre et de sa peinture aussi. Sa visite journelle me fait plaisir quand je lui voye ; mais, de l'autre côté, il tombe avec le nez sur mes travaux et me fait des observations ou des demandes pour moi bien décourageant. Or, en général, l'esprit hollandais n'est pas

pour encouragé les arts. On achète bien, on paye bien, et même chère; mais de façon malheureusement dont je n'ai pas encore des preuves.

Je me rappelle encore votre dernière lettre, 3 semaine passé. Je lui ai répondu; il m'a fait tant de plaisir; [d'] autant que c'est pour moi une assurance qu'on pence à moi, et j'en ai bien besoin. J'ai écrit une lettre à Mons[r] Isabey. Vous me direz quelques nouvelles, et que cette lettre est bien arrivé à son adresse. Est-ce que vous avez vu mes tableaux chez Sano? Je travaille toujours et, dans une huitaine de jours, je compte de lui envoyer un autre tableau. Comment va Prouha, Rousseau, de Mesmay, Seigrac (lisez: Sieurac) ? Vous leur direz bien mes compliments. Dites que j'ai du chagrin, des embête, mais que je veux me consoler pour un meilleur temps et pour que nous pouvons encore un jours causer ensemble *spirituellement.*

Vous m'avez me rappeler des petites femmes de la Hollande. Ils sont gentille, honnête. Il y en a quelques-unes qui ont la vertu faible, mais encourageant ! Ensuite, des paysannes hollandaises, ils ont des gros bras rouge, du bon sens et la tête en rapport. Il y a des petite femmes de la ville comme il faut et, de plus, il y a des types de beauté. Ma parole d'honneur, je les aime beaucoup. N'oublié pas que toute ce que je dis, cé que je parle comme jeune homme *non mariée.* Depuis longtemps, je me suis questionné de me mariée. Pour des nuits des ennuye, on n'est pas seul. Cependant, c'est un coup d'état que je n'ose pas encore entreprendre.

Dans une lettre suivante, je vous dirai, comme aujourd'hui, mon douze espoir pour revoir mes amis et, si je ne retourne pas, vous seriez obligé de venir me voir ici...

Votre ami

JONGKIND

Kruyskade, wyk 15 n° 235.
by den H[r] Alers junior.

On a vu que l'ami Sano était le dépositaire des tableaux de Jongkind. C'était à lui qu'il envoyait de Rotterdam la plupart de ses ouvrages une fois terminés, pour les placer dans son entourage. Le brave cœur lui en avançait au besoin le prix, en attendant d'avoir rencontré des amateurs. Dans son pays, le pauvre Jongkind ne trouvait absolument aucun débouché à

exploiter. Absorbé par son travail, il ne s'était pas fait de relations capables de lui venir en aide. « Je vous dirai, soupirait-il tristement, que je connais ici très peu de monde. C'est fort difficile de se faire [des] connaissances, et encore plus difficile pour vendre ses tableaux (1). » Paris continuait seul à le faire vivre. Par bonheur, sa clientèle parisienne lui restait fidèle. Ses marchands continuaient à penser à lui. Un jour, il avait l'agréable surprise de voir entrer dans son domicile Beugniet, dont la boutique de la rue Laffitte s'était montrée hospitalière à son talent. Beugniet ne se contentait pas de lui acheter une toile et de lui en commander une autre. Il le présentait à ses confrères Anastasi et Lambinet, venus avec lui d'Amsterdam où ils étaient alors installés. Avec un généreux élan de sympathie artistique, le dernier lui faisait, à son tour, une commande. C'était en juillet 1856. Cette visite comblait de joie le solitaire du Kruyskade. Beugniet parti, il lui écrivait :

... Votre passage à Rotterdam m'a rendu bien heureux. Il m'a un peu restauré, et je penserai souvent à cette bonne promenade, [à] notre dîner, et surtout lorsque nous avons pris du café. Seulement, je regrette que vous êtes parti si vite; mais j'espers au moins de revoir Anastasi et Lambinet (2).

Puis, encore :

... Pendant que je suis ici, je voudrais bien avoir tous les jours ou plus souvent une visite de vous ou de vos amis ; car croyez bien que je n'oublie pas la belle France ! Je n'entends rien de Anastasi et de Lambinet. [A] ce que j'ai appris, ils sont toujours à Amsterdam et, il paraît, avec l'intention d'y rester pour faire des tableaux. Aussitôt que ma finance le permet, je ferai une voyage pour leur rendre une visite (3).

Beugniet payait les tableaux de Jongkind 100 ou 150 francs. C'était plus cher que Martin, qui en trafiquait à des prix si bas que son concurrent s'en plaignait à l'intéressé. Jongkind lui

(1) Lettre à Smits, du 24 novembre 1856.
(2) Lettre à Beugniet, de Rotterdam, 19 juillet 1856.
(3) Lettre à Beugniet, de Rotterdam, 23 août 1856.

répondait : « J'écrirai à Martin pour lui apprendre son tort de vendre trop bon marché mes tableaux. » Mais il ajoutait : « Je le ferai de la façon la plus honnête; car Martin est un brave homme[1]. » Martin avait trouvé le chemin de son cœur. Un jour qu'il lui envoyait de Hollande un *Souvenir du vieux port de Rotterdam*, « Mon bon Martin, lui disait-il, vous êtes mon trésor, mon aide, mon espérance[2]. »

Les toiles que Sano recevait de Rotterdam ou que le peintre livrait à ses intermédiaires patentés étaient parfois de ces effets de lune où il excellait et dans lesquels on l'avait poussé, on le sait, à se spécialiser. C'étaient aussi des vues du port de Rotterdam ou de la campagne environnante, sans artifice d'éclairage nocturne. Il les peignait « d'après nature », mais il faut s'entendre sur ce que signifie cette expression dans sa bouche ou sous sa plume. Un tableau de Jongkind « d'après nature » n'est pas la copie directe du motif qu'il s'est proposé. C'est la reproduction du même sujet traité sur place à l'aquarelle. Son œuvre de premier jet, c'est une aquarelle. C'est avec son pinceau d'aquarelliste qu'il saisit directement l'impression de la nature. Parlant un jour à Smits de deux vues des environs de Rotterdam dont l'une est terminée et l'autre en voie d'exécution, « Je les ai faites d'après nature, écrit-il. Bien entendu, j'ai fait des aquarelles, [d'] après lesquelles j'ai fait mes tableaux[3]. » Pour éclairer cette pratique, il est intéressant de rapprocher d'une des toiles du peintre l'étude initiale de l'aquarelliste dont elle est sortie. L'œuvre que j'ai choisie pour cette comparaison a pour sujet un canal dont les eaux charrient du bois et au bord duquel se dressent deux moulins actionnant une scierie. La peinture *(Fig. 39)* est une de celles qui portent la date de 1857.

(1) Lettre à Beugniet, de Rotterdam, 28 août 1856.
(2) Lettre à Martin, de Rotterdam, 21 juillet 1857.
(3) Lettre à Smits, de Rotterdam, 24 novembre 1856.

Fig. 32. — Canal à Klaaswaal (1856).

Fig. 33. — Canal à Rotterdam (1856).

Fig. 34. — Port de Rotterdam (1856).

Fig. 35. — Patinage en Hollande (1858).

Fig. 36. — L'église d'Overschie (1856).

Fig. 37. — Canal aux environs de Rotterdam (1857).

Fig. 38. — Canal près d'Overschie (1857).

Fig. 39. — Canal près d'Overschie (1857).

L'aquarelle qui l'a inspirée *(Fig. 38)* fut dédiée un peu plus tard par l'auteur à son ami Mastenbrock. Dans le fond du tableau, on aperçoit un clocher, absent dans l'aquarelle, qui ressemble à celui d'Overschie.

Cette église d'Overschie, une des plus pittoresques de la région avoisinant Rotterdam, avec les eaux dans lesquelles elle reflète sa tour de brique chargée d'un large cadran d'horloge, Jongkind l'a peinte au mois de novembre 1856. Il en a tiré une de ses œuvres les plus parfaites *(Fig. 36)*. Martin la vendait au comte Doria. Il procurait à M. Henri Rouart une autre toile de la même époque représentant une rive de canal à l'entrée d'un village, animée de quelques maisons, de deux bateaux, d'un moulin et d'un pêcheur cheminant sur la berge *(Fig. 37)*. Jongkind affectionnait les motifs de ce genre. Mais l'un des sites qui captivaient le plus souvent son pinceau, c'était le port lui-même de Rotterdam, avec son encombrement de vaisseaux de haut bord et d'embarcations pour la pêche *(Fig. 34)*. Volontiers, il faisait surgir à l'horizon un campanile dont l'élégante silhouette s'était mariée depuis le XVI^e^ siècle à celle des mâts et des vergues, gracieuse relique que ses contemporains venaient de faire disparaître. Une fois qu'il en avait fait le sujet principal d'un tableau, il écrivait à Martin, en lui envoyant la toile :

> Je vous envoie aujourd'hui une marine. C'est en même temps un souvenir du vieux port de Rotterdam. La construction de cette maison ou monument est démolie depuis six à huit mois. Enfin, j'ai fait mon possible pour en faire un tableau et je serais bien heureux que vous le trouviez bien...

Le pittoresque des vieux monuments exerçait, on le sait, sur Jongkind un impérieux attrait. Après la Notre-Dame de Paris et le Pont-Neuf de 1850, l'ancien Campanile de Rotterdam a rencontré en lui un fervent amoureux, résolu à le sauver de l'oubli. Peu à peu, d'ailleurs, la nature hollandaise a reconquis

le cœur de cet enfant de la Hollande. Il en a subi l'attrait puissant; il en proclame l'originale beauté. Sa plume trouve des expressions touchantes malgré leur gaucherie pour traduire à cet égard ses sentiments (1).

... Je suis heureux, mon bon Smits, par la nouvelle que tous mes bons amis ont regarder mes tableaux avec bienveillance. Chaque tableau, c'est un souvenir de Rotterdam ou de tout près. Ainsi, le tableau que je viens d'expédié, c'est encore de Rotterdam, avec des navires, des arbres, des maisons, des moulins. Si vous venez en Hollande, j'espers que vous [vous] rappellerez la Hollande dans mes tableaux. Le pays est Beau par son intelligence nationale; je dis nationale, parce que des moulins, des ports, des allées, des arbres, tout a un caractère d'une nationalité Hollandais, que je crois qu'on ne retrouve nulle part.

L'hiver avec ses glaces fait prendre à la Hollande un aspect que son peintre ne pouvait négliger. Marchant sur les traces de Schelfhout, son premier maître, il s'intéressait aux ébats des patineurs et son pinceau promenait sur les canaux blanchis le gracieux balancement de leur course glissante *(Fig. 35)*. Ses patinages achevaient d'exprimer l'âme de son pays, déjà peinte d'une façon si intense dans ses autres paysages.

Qu'on ne croie point toutefois que la Hollande l'avait entièrement ressaisi. Il avait fini par se faire à Rotterdam quelques amis. Deux d'entre eux étaient des « peintres amateurs », avec lesquels il prenait plaisir à travailler, dans les campagnes avoisinantes, « d'après nature ». Mais ces « charmants bons garçons », comme il les appelle en parlant d'eux à Smits (2), ne remplaçaient pas dans son cœur ses autres amis et camarades de Paris. Retourner à Paris était son plus ardent désir. Plusieurs fois, il s'était rendu à l'Hôtel de Ville pour y solliciter un passeport. On faisait, je ne sais pourquoi, de grandes difficultés pour le lui accorder. Mais il intéressait à sa cause « quelqu'un

(1) Lettre à Smits, de Rotterdam, 2 février 1857.

(2) Lettre à Smits, de Rotterdam, 28 mai 1857.

d'influent » et, après maintes démarches, il voyait enfin la route s'ouvrir devant lui. Par l'intermédiaire de Smits, il donnait déjà rendez-vous à son « grand Prouha » pour manger une matelote à Saint-Ouen (1). « Qu'on tienne la grille chaude pour une côtelette et la bouteille tout près pour boire du vieux Médoc de Bercy ! » s'écriait-il après avoir annoncé à Martin qu'il allait bientôt revoir « la belle France (2) ». Le bon Jongkind, qui avait donné, une fois pour toutes, son cœur à la France, parlait de notre pays et de sa capitale avec un culte passionné.

... La Hollande est beau à peindre ; mais pour exploité ce qu'on fait comme étude, ce n'est que Paris, [ainsi que] pour se fortifié, pour apprendre à savoir faire *un bon tableau*. Pour l'art, il y a beaucoup de caprise ; mais, dans sa côté sérieuse, il n'y a que Paris où on trouve les juges les plus terminés pour encourager et pour dire ce qu'il faut et ce qu'il manque (3).

A Paris, Jongkind avait laissé de bons amis qui ne lui étaient pas infidèles. L'un d'eux, qui écrivait dans les journaux, déplorait son absence au Salon de 1857. Dans un article du *Figaro*, relatif aux « absents », après avoir consacré quelques lignes à Delacroix, à Ingres, à Decamps, à Isabey, à Ary Scheffer, à Diaz, à Troyon, à Rosa Bonheur et à plusieurs autres artistes notoires, Jean Rousseau donnait un souvenir ému à l'exilé de Rotterdam. Il écrivait (4) :

Jongkind. — L'une des absences qui laissaient le plus un vide ; car la qualité de M. Jongkind est une des plus rares : — c'est la sincérité. Il traite l'art en artiste ; nul souci des exigences bourgeoises. Sa toile est-elle à l'effet ? — elle est finie ; il pose le pinceau ; il ne perdra pas son temps à la lécher, à la peigner, à l'endimancher, pour lui procurer l'entrée des salons. — Au reste, cette peinture en négligé n'en plaît pas moins, tant elle est juste, et dans des nuances si délicates. — J'ai vu une vente de M. Jongkind

(1) Lettre à Smits, de Rotterdam, 15 juillet 1857.
(2) Lettre à Martin, de Rotterdam, 21 juillet 1857.
(3) Lettre à Beugniet, de Rotterdam, 14 octobre 1856.
(4) *Figaro*, dimanche 13 septembre 1857.

où les artistes disputaient ses toiles au public : dites-moi un éloge qui vaille ce simple fait ? — Comme spécialité, M. Jongkind n'a pas son égal dans les *Vues de Paris* et les *Effets de lune*.

Après Jean Rousseau, c'était Achille Jubinal, l'écrivain empressé, on s'en souvient, à saluer les débuts de Jongkind à Paris, qui regrettait son absence à l'exposition parisienne de 1857. Dans l'*Abeille impériale*, à laquelle il envoyait plusieurs lettres sur le Salon de cette année-là (1), Jubinal adressait un souvenir sympathique à l'ancien pensionnaire du roi de Hollande, rentré momentanément dans son pays natal, au préjudice de Paris privé du spectacle quotidien de ses « grands progrès ». Quelques rares Parisiens avaient gratifié Jongkind de leur visite. Après celle de Beugniet, accompagné de Lambinet et d'Anastasi, les notes rétrospectives du peintre consignées dans ses carnets mentionnent l'apparition successive, en sa retraite de Rotterdam, du docteur Piogey, puis de Nadar. Les mêmes carnets parlent du voyage de l'artiste à Paris en 1857. Ils donnent celui-ci comme ayant eu lieu du mois de juin au mois d'octobre. Mais, à trente ans de distance, la mémoire de Jongkind ne le servait plus très exactement. En réalité, il n'avait quitté Rotterdam qu'à la fin de juillet, puisque, le 21, il expédiait encore à Martin une lettre du Kruyskade. Un des événements de son séjour à Paris, ce fut un dîner auquel il avait été convié chez un certain Picard, ami de son camarade Mesmay, en compagnie de ce dernier et de Prouha, où il fit la connaissance de son fameux confrère Gustave Courbet. Ce dîner, dont le souvenir est gardé par ses tablettes, avait eu lieu le 2 août. Malheureusement, nous manquons de détails sur l'entrevue des deux peintres. Nous ne savons pas grand'chose, d'ailleurs, sur l'emploi des quelques semaines passées à Paris par son visiteur temporaire. Il est fort probable qu'une bonne partie de son

(1) L'*Abeille impériale*, 16 octobre 1857.

temps fut consacrée aux ateliers de l'avenue Frochot, aux boutiques des marchands de tableaux et surtout à celle de l'ami Martin, où il rencontrait, entre autres habitués du lieu, le petit père Cals, ce brave cœur dont les circonstances lui feront éprouver par la suite l'amical dévouement et la délicate assistance. Plût au ciel qu'il n'eût pas fréquenté d'autres lieux ! Il n'est que trop certain que les cafés de Montmartre le happèrent au passage et qu'il y succomba à un vice dont la Hollande ne l'avait point guéri. Il y perdit plus d'une fois la raison.

Il quittait de nouveau Paris en fugitif, sans dire adieu à ses amis, comme en témoigne sa correspondance avec Smits après son retour à Rotterdam. « J'espers beaucoup, lui écrivait-il (1), que vous me pardonnerez que j'ai quitté Paris sans d'avoir eu le temps de vous voir. On m'a conseillé de repartir pour la Hollande le plus tôt possible, [d'] autant plus comme je n'étais pas du tous bien portant. » Et encore (2) :

... J'étais malade et je ne vous dirai pas comment je me trouve à présent. Cé comme [si] je suis moralement tué. Je ne me sens pas fort visiquement (lisez : physiquement). Espérons le mieux. Ici, en Hollande, je suis plus tranquille, et c'est pour moi très heureux et grande consolation qu'on trouve bien mes tableaux que j'envoye en France ; et ainsi, je n'ai qu'à travailler.

Avec un touchant repentir de ses faiblesses, le malheureux, victime de si néfastes habitudes, ajoutait (3) :

Mon bon Smits, je sais bien que j'ai dû vous inspiré du chagrin ainsi [qu'] à Prouha ; et c'est donc encore une raison de plus d'avoir bien fait mon retour en Hollande. Dites à Rousseau s. v. p. bien mes compliments ainsi [qu'] à de Mesmay, Seigrac (lisez : Sieurac), et à mon bon Prouha. Je n'oublierai jamais ce bons temps de promenades et toutes les bontés qu'on a eu pour moi...

(1) Lettre à Smits, de Rotterdam, 17 novembre 1857.
(2) Lettre à Smits, de Rotterdam, 3 janvier 1858.
(3) Lettre à Smits, de Rotterdam, 3 janvier 1858.

Dès le retour du personnage à Rotterdam, il s'était remis bravement au travail. Annonçant à son correspondant l'envoi à Martin de deux toiles de sa façon, il disait : « Vous voyez que j'ai repris la peinture, malgré que je me porte pas encore bien [1] ». Le fait est que le nombre de ses œuvres datées de cette époque témoigne d'un grand acharnement au travail en dépit des traverses de son existence. Effets de lune, soleils couchants, moulins, bateaux ou patineurs, il exploite tour à tour tous les sujets familiers à son pinceau et goûtés de ses amateurs. Martin est son intermédiaire préféré. C'est lui qui se charge de répondre pour lui aux invitations pour les expositions de province ; lui qui lui transmet une médaille d'argent qui lui fut accordée en 1858 après sa participation à celle de Dijon ; lui encore qui s'occupe, en 1859, de son envoi au Salon parisien. Le livret porte :

JONGKIND (*Johan-Barthold*), né à Latrop (Hollande), élève de M. Eugène Isabey. Méd. 3e classe (Marine), 1852. *A Paris, chez M. Martin, rue Mogador, 20.*

1634. — Paysage hollandais ; effet de soleil couchant.

C'est Martin qui sera bientôt le confident de la détresse de l'infortuné Jongkind. Peu à peu, en effet, son cruel défaut s'est emparé de lui au point d'altérer gravement sa santé, de troubler sa vue et de lui rendre le travail difficile. Le pauvre diable se sent perdu. C'est au début de l'année 1860. Il aspire à quitter la Hollande, où il se débat dans des difficultés pécuniaires inextricables. Dans sa peine, il implore l'aide de « son bon Martin ». Il le supplie d'intéresser à son sort non seulement ses vieux amis, mais les artistes en renom capables de lui tendre une main secourable. C'est l'objet d'une lettre qu'il lui adresse de Rotterdam le 16 janvier 1860, dont voici les termes.

(1) Lettre à Smits, de Rotterdam, 17 novembre 1857.

Rotterdam, 16 janvier 1860.

Mon bon Martin,

J'ai reçu cents francs par votre lettre du 13 janvier. C'est une avance pour le tableau que je suis commencé et que je vous envoyerai aussitôt fait. Mais, j'ai beaucoup [de] peine pour travailler et, dans ce moment, ma vue laisse beaucoup à désiré, et tout l'état de ma santé. Maintenant, je crois que le dernière tableau, c'est toujours un bon tableau, bien compris dans son ensemble et comme sentiment de couleur pitoresque, malgré que je sais qu'il laisse à désiré par finesse de exécution ; c'est la suite que j'ai beaucoup [de] peine pour voir à peindre. En attendant, j'espers et je ne doute pas qu'il se présentera pour l'acheté toujours des amateurs.

Mon bon Martin, je vous ai écrit que j'ai besoin à votre protection et au secours de mes amis. Je comprends aussi que mes amis ne sont pas riche pour disposer des fonds. J'implore tout [de] même votre aide. Alors, je crois que je reviens en France pour vous revoir et pour revoir toutes mes nobles amis, et pour rétablir ma santé.

Je vous prierai de vous intéresser pour moi, en vous adressant à Mons[r] Diaz, [à] M[rs] Troyon, Dupré, Rousseau, [à] M[r] Dumas fils, [à] des nobles artistes Français distingués, et je ne douterai pas qu'on vous aiderait pour vous remettre la somme plus que double par une protection généreuse, et pour me rendre plus heureux.

Si je retourne, j'aurai besoin à un appartement, d'avoir de [la] tranquillité et que je n'attendrai (lisez : entendrai) pas les bruits, les tappaje et les ennuyes des autres. Aussi, je compte, si ma santé revienne, par ma conduite et travaille de pouvoir [me] montré digne [de] la protection que je demande.

Je vous souhaite bonne santé et du bonheur dans vos affaires et je suis votre reconnaissante ami

JONGKIND.

Weena plein. Wyk 14, n° 317 *20*, chez Mons[r] de Jager.

P. S. Ayez la bonté de me faire réponse, s'il vous plaît, dans peu de jours.

A cette lettre, Martin répondait par un nouvel envoi de 100 francs. Tout en le remerciant, son correspondant renouvelait sa demande d'intervention auprès de ses amis et de ses con-

frères. « Il faut qu'on vous aide, disait-il, et que vous puissiez *avec succès* venir à mon secours. Vous parlerez à mon ami Sano, à Mons^r^ Philippe Rousseau, à Willems, à Stevens, au père Isabey, et j'espers ainsi que vous aurez bientôt de l'argent et que je pourrai faire convenablement le voyage pour mon retour en France. » A l'appui de sa requête, il donnait le détail de ses dettes.

... En somme, j'ai à payer :

ici, mon chambre, etc.....	20 florins.
dans mon café..... ...	20 idem.
pour apothicar.....	15 idem.
pour mon bon Doctor.....	64 idem.

Mais il me dit que cela ne presse pas. Plus tard, en faisant un petit tableau, ce noble homme sera content...

Le message se terminait par un pressant appel à la diligence du « bon Martin ». « Je vous prie, écrivait l'impatient solliciteur, de me faire réponse aussitôt [que] possible, et que je peut revenir à Paris aussi aussitôt [que] possible. »

C'était le 7 février 1860. Martin renvoyait bientôt à Rotterdam deux nouveaux billets de 100 francs, dont on lui accusait réception (1). Mais, quoique nanti de ce viatique, Jongkind ne se mettait point en route. Il prétextait des difficultés pour l'obtention d'un passeport ; puis, invoquait le mauvais état de sa santé pour différer son voyage. A Paris, les amis qui s'intéressaient à lui, et à la bourse desquels Martin avait fait appel en sa faveur, s'inquiétaient de ce retard et craignaient une rechute du malheureux artiste dans ses fâcheux errements, favorisée par l'argent qu'il venait de recevoir. L'un d'eux émettait l'avis qu'il fallait aller le chercher et le ramener, coûte que coûte. C'était le comte Doria. Cet excellent cœur, qui hébergeait alors en son

(1) Lettre à Martin, de Rotterdam, 27 février 1860.

château d'Orrouy le brave « petit Cals », obtenait de celui-ci qu'il se chargeât de la mission et le dépêchait à Rotterdam.

Entre temps, sur son initiative, une souscription et une vente s'organisaient au profit de cette manière d'enfant prodigue, auquel il s'agissait de procurer une vie plus douce au sein de ses amis. Cals, qui avait déjà été pris pour intermédiaire dans cette affaire, s'en ouvrait à Martin dans une lettre écrite d'Orrouy, dont on va lire les termes.

... M. Doria est un des meilleurs hommes que je connaisse. Nous causons quelquefois jusqu'à 3 heures du matin. Avant-hier, il me parlait de Jongkind. Il a pensé qu'il serait peut-être possible de lui être utile, en se réunissant pour faire un effort en sa faveur. S'il a des dettes, on les paierait. Enfin, on tâcherait de le mettre dans une position matérielle meilleure et, en lui prouvant un véritable intérêt, on arriverait peut-être à influer un peu sur son moral. « Car enfin, ajoutait-il, il ne suffit pas de profiter du talent d'un artiste; il faut tâcher d'être utile à l'artiste lui-même. » Il m'a chargé de m'entretenir de cela à Paris avec vous et notre bon M. Hadengue. Il propose cent francs pour sa part et un tableau, si on fait une vente. Je vous en écris de suite, afin que vous soyez déjà préparé quand je vous verrai.

Quelques souscriptions s'étaient ajoutées à celle du comte Doria et formaient un total de 360 francs. Quant à la vente, Martin avait lancé un pressant appel dans les ateliers, et cet appel n'avait pas été infructueux. Quatre-vingt-dix artistes environ y avaient répondu, et les œuvres offertes par eux étaient mises aux enchères par le ministère du commissaire-priseur Boussaton le samedi 7 avril 1860. Les plus grands talents de l'époque figuraient dans cette vente; mais, on pouvait acheter alors un Harpignies pour 50 francs, un Isabey ou un Daubigny pour 98, un Corot pour 185, un Diaz pour 330, un Théodore Rousseau pour 460. Une aquarelle de Ziem ne faisait que 56 francs, un dessin de Decamps 41, et un de Troyon 54. Le total des enchères dépassait à peine 7.000 francs. Encore fallait-il en déduire le montant de la note fournie par l'encadreur Détri-

mont, qui atteignait environ 1.200 francs. Tout compte fait et tous frais payés, il restait tout juste 5.686 francs, 80 centimes, qui, ajoutés aux 360 francs de la souscription, formaient une somme de 6.046 francs, 80 centimes à remettre au bénéficiaire (1). Le compte établi par Martin était approuvé le 27 avril 1860 par le comte Armand Doria, M. Hadengue et Cals. Mais, les dévoués amis de Jongkind n'avaient pas attendu jusque-là pour lui faire sentir les effets de leur généreuse assistance. Aussitôt

(1) Voici la transcription du catalogue et de son supplément, avec les prix atteints par la plupart des œuvres mises aux enchères.

TABLEAUX

OFFERTS PAR DIVERS ARTISTES
A UN DE LEURS CONFRÈRES

Vente à l'hôtel Drouot le samedi 7 avril, à 2 heures.
Exposition le vendredi 6.

Commissaire-priseur :
M. Boussaton, rue des Petites-Ecuries, 43.

Expert :
M. F. Martin, rue Mogador, 20.

1. *Anastasi.* Paysage de Hollande. (50 fr.)
2. *Berchère.* Pyramides; dessin. (25 fr.)
3. *Brown* (*J.-L.*). Le pansage. (37 fr.)
4. *Bataille.* Paysage.
5. *Bentabole.* Environs de Boulogne. (20 fr.)
6. *Bonvin.* Un dessin. (51 fr.)
7. *Bida.* Un croquis. (83 fr.)
8. *Bonnaffé.* Vénus marine; statuette en pierre de Tonnerre. (10 fr.)
9. *Bellel.* Dessin au crayon noir. (22 fr.)
10. *Breton.* Intérieur de cour. (165 fr.)
11. *Ballue.* Paysage; pastel. (31 fr.)
12. *Bracquemond.* Promenade au bois. (33 fr.)
13. *Cals.* Petite fille lisant. (125 fr.)
14. *Comte* (*Ch.*). François Ier. (360 fr.)
15. *Chassevent.* Une figure.
16. *Colin.* Une plage. (60 fr.)
17. *Culverhouse.* Intérieur. (62 fr.)
18. *Corot.* Paysage. (185 fr.)
19. *Chaplin.* Un dessin. (13 fr.)
20. *Devedeux.* Cavaliers turcs. (138 fr.)
21. *Diaz* (*N.*). Paysage. (330 fr.)
22. *D'Orschwiller.* Singe au bain. (88 fr.)
23. *Durand-Brager.* Marine. (50 fr.)
24. *De Cock* (*X.*). Pâturage, Vosges. (159 fr.)
25. *Frère* (*Ed.*). Intérieur. (1.225 fr.)
26. *Hamman.* Les Fugitifs; fusain. (70 fr.)
27. *Harpignies.* Paysage. (50 fr.)
28. *Herbsthoffer.* Capitaine du guet. (32 fr.)
29. *Héreau* (*Jules*). Cour de ferme. (132 fr.)
30. *Isabey.* Paysage. (98 fr.)
31. *Jacque.* Troupeau de moutons; dessin. (80 fr.)
32. *Lambinet.* Paysage. (185 fr.)
33. *Lafitte* (*Th.*). Chiens courants. (171 fr.)
34. *Larochenoire.* Nature morte. (13 fr.)
35. *Lesecq.* Le retour du marché. (26 fr.)
36. *Laugée.* Intérieur. (71 fr.)
37. *Lavieille.* Paysage.
38. *Lapostolet.* Paysage; fusain.
39. *Moulignon.* Précoce; dessin. (26 fr.)
40. *Michelez.* Bords de la Juine. (60 fr.)
41. *Monginot.* Retour du marché. (75 fr.)
42. *Martinus.* Chiens bassets. (41 fr.)
43. *Magy.* Fenaison. (51 fr.)
44. *Millet* (*A.*). Ariane; statuette plâtre. (34 fr.)
45. *Nazon.* Lisière de bois. (27 fr.)
46. *Nadar.* Aquarelle.
47. *Oudinot.* L'étang de Champs-sur-Marne. (53 fr.)

après la vente, les habitués de la rue Mogador, où s'était tramée l'affaire, avaient dépêché vers lui le bon Cals, muni d'un billet de 500 francs, avec la charge de régler toutes les dettes du sire, puis de le ramener avec lui.

La seconde partie de cette mission ne s'accomplissait pas sans difficultés. Ravi au premier abord de l'apparition de Cals, Jongkind se jetait dans ses bras en pleurant et en déblatérant, dans le jargon qu'on lui connaît, contre ses compatriotes et les avanies dont il les accusait à son égard. Il protestait de son bonheur à l'idée de rentrer en France. Mais son confrère éprouvait toutes les peines du monde à l'arracher des estaminets, où

48. *Pils.* Une aquarelle. (200 fr.)
49. *Pottin.* La cuisine des zouaves. (41 fr.)
50. *Robin.* Marine. (25 (fr.)
51. *Renault.* Vue de Montmartre. (13 fr.)
52. *Rousseau (Th.).* Landes de bruyères. (460 fr.)
53. *Rousseau (Ph.).* Un temps de chien. (195 fr.)
54. *Rozier (J.).* Paysage. (57 fr.)
55. *Salmon.* Gardeuse de dindons. (90 fr.)
56. *Sain.* L'écolière; dessin. (21 fr.)
57. *Sieurac.* L'amour profane. (130 fr.)
58. *Thiollet.* La rentrée du troupeau. (40 fr.)
59. *Thollot.* Intérieur. (25 fr.)
60. *Tabar.* Bords de la Seine. (13 fr.)
61. *Veyrassat.* La charrette embourbée. (210 fr.)
62. *Villevieille.* Bords de la Seine; fusain. (28 fr.)
63. *De Varennes.* Paysage avec figure.
64. *Ziem.* Effet de lampe; aquarelle. (56 fr.)
65. *D'Ansart.* L'attente. (35 fr.)
66. *Kuwasseg.* Paysage, marine. (85 fr.)

Supplément du Catalogue

67. *Bellangé (H.).* Soldat à la tranchée; aquarelle. (140 fr.)
68. *Cicéri (E.).* Un dessin, offert par M. Beugniet. (15 fr.)
69. *Diaz (E.).* Paysage. (43 fr.)
70. *Daubigny.* Dessous de bois. (98 fr.)
71. *Decamps.* Un dessin. (41 fr.)
72. *D'Aussy (A.).* Vache au pâturage. (72 fr.)
73. *Dore (A.).* Le messager. (26 fr.)
74. *Dupré (V.).* Paysage offert par M. Marchand. (67 fr.)
75. *Eustache.* Un dessin.
76. *Ferdinand.* Le moulin de St-Ouen. (25 fr.)
77. *Flers.* Paysage; dessin. (21 fr.)
78. *Hersent (F.).* Un soldat du 71e de ligne, tenue de campagne. (60 fr.)
79. *Lacoste (E.).* L'Assomption de la Vierge; aquarelle. (12 fr.)
80. *Lalanne.* Paysage; fusain. (62 fr.)
81. *Lobjoie.* Murs extérieurs de Rome. (19 fr.)
82. *Ménard (R.).* Paysage, Normandie. (60 fr.)
83. *Palizzi.* Paysage avec animaux. (25 fr.)
84. *Paul (A.).* L'Assomption; dessin. (10 fr.)
85. *Rosa Bonheur.* Le marché aux chevaux; gravure. Offert par M. X. (78 fr.)
86. *Troyon.* Intérieur d'un sabotier; dessin. (33 fr.)
87. *Troyon.* Paysage avec animaux; dessin. (54 fr.)
88. *Ulysse.* Paysage avec figures. (58 fr.)
Lapostolet. Dessin. (14 fr.)
Benouville. Dessin. (31 fr.)
Barrias. Aquarelle. (20 fr.)
Marilhat. Croquis. (4 fr.)
Guibert. Aquarelle. (8 fr.)

il le forçait malgré lui à s'asseoir. Le gars différait sans cesse son départ. Ce n'était qu'après une lutte opiniâtre qu'il parvenait à l'embarquer sur le bateau. Là encore « il n'y avait pas moyen d'empêcher le grand diable de boire des petits verres, de sorte qu'en descendant du bateau pour entrer dans le chemin de fer d'Anvers, il était saoûl comme une grande bête [1] ». C'est Cals qui raconte en ces termes son expédition. Les difficultés continuaient jusqu'au bout de l'odyssée. En chemin de fer, mal dégrisé, le malheureux scandalisait par sa tenue et ses propos les dames qu'il avait pour voisines; il les importunait par la fumée de gros cigares, que Cals jetait l'un après l'autre par la portière sans vaincre son obstination. Pendant un arrêt à la frontière belge, nouvelle absorption de petits verres, que son compagnon n'arrêtait qu'en imposant brutalement sa volonté à la main qui les versait. A Anvers, Cals veut profiter d'un arrêt pour donner un coup d'œil aux tableaux du Musée. Jongkind lui a promis d'être sage en son absence; mais il l'a vu entrer dans un cabaret. Le gaillard n'a pas un sou sur lui ; mais il s'est fait tout de même verser à boire. D'où, querelle avec le vendeur d'alcool. Cals apaise la dispute, se hâte de payer sa dette et de le pousser dehors; puis, le conduit à la gare, en renonçant à voir les Rubens du Musée, qu'il ne connaîtra jamais. Mais sa tâche est remplie. Il débarque à Paris avec le personnage, qu'il remet entre les mains de Martin. Celui-ci l'installe, à portée de sa surveillance, dans un garni de la rue Saint-Nicolas-d'Antin. C'est lui qui tiendra les cordons de la bourse, garnie pour quelque temps par la libéralité des bons amis du pauvre Jongkind.

(1) J'emprunte cette citation et les détails qui l'accompagnent à l'intéressant volume d'Arsène Alexandre intitulé *A.-F. Cals ou le Bonheur de peindre*, p. 82 et suiv.

IV

LA RENTRÉE A PARIS.
Mme FESSER ET LA RUE DE CHEVREUSE.
LE NIVERNAIS ET LA NORMANDIE.
L'ŒUVRE DE HONFLEUR.

(1860-1865)

Le misérable Jongkind était parvenu à un tel degré de déchéance physique et morale qu'aux yeux d'une partie de ses confrères c'était un homme fini. Cette opinion se reflète dans une lettre, écrite par M. Claude Monet à son ami Eugène Boudin le 20 février 1860, qui a été publiée naguère dans une biographie de ce dernier [1]. Le paysagiste appelé à prendre une si grande place dans l'art français était encore alors à ses débuts et saluait en Boudin un aîné qui avait ses preuves. Il écrivait à cet aîné :

(1) Gustave Cahen. *Eugène Boudin, sa vie et son œuvre*, p. 17. C'est par erreur que la lettre en question est donnée par l'auteur comme du 20 février 1856. C'est 1860 qu'il faut lire. Son contenu le prouve absolument.

... Vous savez que le seul bon peintre de marines que nous ayons, Jongkind, est mort pour l'art. Il est complètement fou. Les artistes font une souscription pour pourvoir à ses besoins. Vous avez là une belle place à prendre.

Le jeune peintre avait condamné trop vite un malade dont l'état n'était point désespéré. La sollicitude dont Martin entourait Jongkind ne tardait pas à lui rendre son assiette. Il y a plus. La Providence allait se charger de ses mains pour fixer la destinée du pauvre hère et établir à ses côtés la tendresse d'une femme. Au fond, ce bohème était fait pour la vie d'intérieur. L'idée du mariage occupait souvent son esprit inquiet. Il en parlait parfois comme d'un refuge envié. Témoin les lignes suivantes que je cueille dans une confession faite à son cher Smits :

... Hier encore, quelqu'un m'a engagé de me mariée. J'aurais un *chez moi*. En Hollande, il y a des gens qui n'ont rien, et cependant ils sont tout de même mariée ! Ce n'est pas une position pour être fière ; mais, au moins, ils ont la consolation d'être à deux.

« La consolation d'être à deux » : voilà ce que, sans lui fournir une épouse devant la loi, un prochain avenir ménageait à ce solitaire fatigué de sa solitude. En même temps que Jongkind, un heureux hasard avait amené à Paris une personne faite pour devenir son bon génie. La dame était de son pays; elle avait son âge. Née à Namur de parents hollandais, elle s'était appelée Joséphine Borrhée. Ayant perdu son père de très bonne heure, et sa mère s'étant remariée, elle avait passé sa jeunesse auprès de son beau-père à Bois-le-Duc. Puis, à vingt ans, elle était partie pour Paris. Elle y avait donné des leçons de dessin dans un pensionnat de jeunes filles, rue Charlot. Bientôt, elle s'était mariée. Son mari, Parisien de naissance, s'appelait Alexandre Fesser. Il était cuisinier de son état. Après avoir exercé sa profession dans plusieurs grandes maisons du faubourg

Saint-Germain, il s'était placé en province. Il avait servi, à Nevers, le baron Humann, alors trésorier-général de la Nièvre; ensuite, sans quitter les parages du Nivernais, il était passé chez le comte de Montsaulnin, en son château du Chautay, près de la Guerche-sur-l'Aubois. A Nevers, Mme Fesser avait connu une sœur de Mme Martin, la femme du « bon Martin » de Jongkind. Ses affaires la rappelant à Paris, elle se chargeait d'une commission pour le ménage de la rue Mogador. Comme elle n'était pas étrangère à la peinture, elle s'intéressait aux tableaux du magasin. Ceux de Jongkind avaient le don de lui plaire. Le personnage, avec lequel elle ne tardait pas à se rencontrer, ne la touchait pas moins que ses œuvres. Elle devinait un sauvetage à opérer. Elle se jurait de s'y consacrer.

Sous prétexte de recevoir les conseils artistiques du peintre, elle se faisait admettre dans son modeste logis de la rue Saint-Nicolas. Elle s'efforçait de l'y retenir; elle combattait les mauvais errements qui avaient altéré sa constitution physique et dérangeaient parfois la lucidité de son esprit. Peu à peu, sous cette influence bienfaisante, il se rangeait; sa santé s'améliorait. Pour l'arracher au café et à ses pernicieux attraits, elle tâchait de lui rendre son intérieur agréable; elle flattait son goût pour la bonne chère et lui apportait des friandises, qu'elle partageait amicalement avec lui. Et puis, elle l'attirait chez elle. Elle habitait, rue Servandoni, 23, un petit logement à l'ombre des tours de Saint-Sulpice, que son mari avait loué pour elle et qu'elle partageait avec un garçonnet d'une dizaine d'années né de leur union. Jongkind prenait plaisir à jouer avec cet enfant autant qu'à causer avec sa mère. Pour le distraire, celle-ci l'emmenait chez ses amis et connaissances. Elle le présentait à un frère de son mari, occupé à Pantin, dans un atelier pour la construction des wagons de chemins de fer. Dans cette maison, où il avait été accueilli à bras ouverts, il était invité de temps à

autre à des agapes de famille assaisonnées de bonne humeur et de la plus franche cordialité. Quand ils ne pouvaient se rencontrer, les deux amis s'écrivaient. La reconnaissance de Jongkind pour la sollicitude dont il était l'objet s'épanchait dans ses lettres avec une candeur touchante, à travers les amphigouris de son baragouin exotique. Donnons-en quelques exemples.

Madame, c'est pour moi une circonstance heureux de pouvoir dire que je suis reconnaissante à vous quand je pense à tant des preuves d'affection et bienveillance depuis le jour que j'ai fait votre connaissance chez mon bon Martin. C'est pour votre bonté de vouloir venir me voir et de vouloir m'écouter que j'ai les sentiments le plus reconnaissante; et par votre bonne lettre vous avez bien voulu m'assuré, de surplus, que vous voulez me porter de l'intérêt le plus sincère. J'ai de l'espérance et je ferai mon possible, quand ma santé sera revenu, en faisant des bons et des beaux tableaux, de mérité vos bons conseilles et toutes vos bontés... (Lettre du 14 juillet 1860.)

... Je n'oublierai pas tant des bontés et des preuves de bienveillances dont vous avez la bonté de vouloir me donner encore l'assurance par votre lettre de hier. J'ai manger de vos confiture; je n'ai pas voulu les manger tous, pour que j'en aurai encore quand vous viendrez... Je vous prie de dire bonjour à Jules (c'est le fils de M^me^ Fesser), et je serai toujours heureux quand vous voudrez venir chez moi. (Lettre du 14 août 1860.)

... Je vous remercie de tout cœur pour votre bonne lettre. Je suis bien reconnaissante pour les conseilles et pour toutes [vos] bontés. Je ferai mon possible de mérité tant des preuves de bienveillance, et je prendrai la liberté de venir vous voir bientôt. J'espers alors de joué une partie de billes avec Jules. (Lettre du 13 octobre 1860.)

Ayez la bonté de me croire que je suis heureux quand je pense à tous vos bontés. En relisant votre bonne lettre, j'ai l'assurance que vous voulez bien me dire la vérité en rapport à mon bien. Tant que vous voulez me permettre, je n'oublierai jamais tous les preuves de bienveillance... (Lettre du 27 octobre 1860.)

Votre bonté si noble et généreuse pour moi me feront toujours penser à vous. J'écrit maintenant parce que j'étais heureux de vous voir et que je pense encore au déjeûner et bon petit dîner de hier, si supérieure.

Je ne sais pas combien je voudrais [me] montré digne et reconnaissante envers vous. J'ose vous prier de me pardonner quand j'ai fait des plaints à à vous... Je prie le bon Dieu pour vous, que vous êtes heureux chez vous avec votre fils aimé, ainsi que vous avez quelques bons amis depuis des années, pour aller les voir ou ils viennent chez vous. Moi, je n'ai jamais reçu de bienveillance aussi généreuse que de vous. C'est que vous avez me vu souffrant. Ayez la bonté de croire que je vous serai toujours reconnaissante. (Lettre du 7 novembre 1860.)

Je suis heureux de toutes les bontés et la manière dont vous voulez me parler pour mon bonheur, pour mes affaires et pour mon avenir. Je penserai toujours à vous avec les sentiments le plus reconnaissante et je me souviendrai toujours quand je suis venu chez vous, pour le bon déjeuner et le bon petit dîner, où il y avait du vin, du café et même du cognac. Je serai toujours heureux quand je pourrai montré de mérité tant de preuves de bienveillances... (Lettre du 25 novembre 1860.)

... Je suis malade parce que mon esprit soufre par des contrariété; mais vous seul a eu la bonté de comprendre tous et d'avoir été bon et généreuse pour moi. (Lettre du 3 décembre 1860.)

Une fois, la plume de Jongkind s'est servie de sa langue maternelle pour exprimer ses sentiments, et il dit avec une bonhomie touchante : « J'ai appris à tant vous aimer que, lorsque j'ai le plaisir de vous voir, c'est pour moi comme si mon père et ma mère ensemble venaient à moi [1]. » Dans le même billet, il écrit encore : « Si je pouvais agir suivant mon désir, je prendrais certainement un meilleur logis et une vieille femme pour me servir et me soigner. » Au moment de son retour à Paris, Martin l'avait d'abord installé dans un garni, au 8 de la rue Saint-Nicolas-d'Antin, portant le nom d'*Hôtel de l'oncle Tom*. Il y avait passé un mois. Après cela, le marchand de tableaux lui avait loué, à raison de 62 fr. 50 par trimestre, une chambre dans une « maison communale », sise au 69 de la même rue Saint-Nicolas, qu'il avait meublée, pour la somme de

(1) Lettre du 27 octobre 1860.

145 francs, d'un lit, de quatre chaises, d'une « table anglaise », d'une « table avec toile cirée », d'une glace et... d'un crachoir ! achetés chez un menuisier du voisinage. Jongkind mangeait à la table du ménage Martin, qui payait, en outre, toutes ses dépenses, quelles qu'elles fussent. De prime abord, cette abdication de son indépendance ne lui avait pas trop coûté. Mais, au bout de quelques mois, ce régime le lassait. Il pensait à déménager et à se procurer uu autre logement « plus avantageux » en même temps que « plus indépendant [1]. » Il s'en ouvrait à Mme Fesser et, dans une seconde lettre en français écrite le même jour que celle en hollandais dont j'ai cité quelques lignes, il lui disait [2] : « Je vous assure [que], si j'avais de l'argent, je quitterais bien vite la rue Saint-Nicolas. Quand j'aurai placé quelques tableaux, ce qui me donnera de l'argent en main, je trouverai bien vite une autre demeure pour être plus convenable et plus heureux. » Il ajoutait : « Quand je suis heureux de vous voir, je me sens fort ; mais, positivement, je me sens malade. Il me fallu d'abord (lisez : il me faudrait d'abord) un logis meilleure. Car même d'entendre parler devant ma fenêtre me donne des ennuyes... »

Mme Fesser, qui souffrait pour le pauvre diable d'une situation comme celle-là, le poussait à travailler de toutes ses forces pour s'en dégager le plus vite possible. Elle le lui écrivait, et lui de répondre [3] :

J'ai la certitude de la vérité de tous ce que vous voulez bien me dire dans votre lettre. Seulement, je prend la liberté pour vous dire que je suis bien souffrant, sans peut-être d'avoir l'apparance. Sans cela, j'aurais pu faire plus de tableaux depuis mon retour en France et sortir pour voir du monde de mes connaissances, que j'aurais pu avoir de l'argent en main ; et puis, suivant mes idées [et] mes sentiment, trouver un autre logement...

(1) Lettre à Mme Fesser, du 20 octobre 1860.
(2) Lettre à Mme Fesser, du 29 octobre 1860.
(3) Lettre à Mme Fesser, du 20 octobre 1860.

Le peintre avait invité sa dévouée amie à venir peindre auprès de lui, rue Saint-Nicolas. Elle y produisait sous ses yeux de petites toiles inspirées de ses conseils ; elle l'aidait aussi dans l'ébauche des siennes. Parlant, dans une de ses lettres, d'un grand tableau dont il n'avait pas encore « arrêté le dessin et l'effet », il lui disait : « Je serai heureux quand il vous plaira de venir brosser du couleur sur mon toiles pendant que j'espers de faire des petits. » Ces séances de travail en commun se continuaient rue Saint-Nicolas pendant les premiers mois de l'année 1861. Mais un jour venait bientôt où, poussé par sa compagne, Jongkind se décidait à secouer le joug du « bon Martin », à se faire rendre des comptes, à déménager et à quitter son voisinage pour s'installer sur l'autre rive de la Seine. M^me^ Fesser lui avait trouvé un abri dans les parages de la rue Notre-Dame-des-Champs et du boulevard Montparnasse. Il se transportait, le 15 juin, dans un logement au 1^er^ étage d'une maison faisant le coin de ce boulevard et de la rue de Chevreuse, qui portait le n° 9 de cette dernière. Il ne faisait point acte d'ingrat et ne se brouillait pas avec son bienfaiteur ; mais il rompait sa chaîne en changeant de quartier et en traversant l'eau, qu'il mettait dorénavant entre Martin et lui.

Plusieurs aquarelles lavées par lui sur un album qui l'accompagnait dans ses promenades rappellent cette heure marquante de sa carrière. Certaines sont des vues de son nouveau quartier : d'humbles bicoques comme celle où lui-même allait se loger, mêlées aux cheminées d'usines et à la maigre verdure de ce faubourg parisien de la rive gauche *(Fig. 40)*. Une autre est une réminiscence d'une partie de campagne dans la banlieue *(Fig. 41)*. Jongkind s'y est représenté lui-même, promenant sa flânerie amusée aux côtés de la femme associée désormais à sa destinée, tandis que le petit Jules court derrière le couple en s'amusant des papillons. La main qui a tracé ce cro-

quis a écrit au bas : « *Souvenir d'une promenade à Clamart et retour par Issy à Paris, le 24 mai 1861.* » Au mois d'août de la même année, Mme Fesser entraînait son ami à la campagne. Ils partaient ensemble pour le Nivernais. Ils passaient quelques jours au Chautay, à proximité du château où Alexandre Fesser exerçait son métier de cuisinier et où le petit Jules était admis à passer les vacances avec son père. Jongkind esquissait à l'aquarelle une rue du village *(Fig. 42)*. Mme Fesser prenait, de son côté, une vue de la place du lieu, dont, avec l'aide de l'homme qu'elle avait choisi pour maître, elle devait composer un tableau animé d'un chariot traîné par des bœufs, d'un cavalier et d'une fileuse : œuvre nullement indigne de figurer en regard des toiles du peintre dont les conseils l'ont inspirée *(Fig. 43)*.

Après cette visite au Chautay, le couple se fixait, le 20 août, dans le village de Saint-Parize-le-Châtel, à une quinzaine de kilomètres au sud de Nevers. Ils y étaient hébergés par un garde-chasse du nom de Randier, ami de Fesser et de son épouse, qui les gardait un grand mois sous son toit. Le pays abondait en motifs pittoresques, différents de ceux qui, jusque-là, avaient sollicité le talent de l'artiste, habitué à exploiter surtout Paris ou la Hollande. Pour la première fois, il se mettait à peindre des maisons basses à larges toits de tuiles, une campagne aux vallonnements sinueux, parsemée de bâtiments rustiques se détachant sur de lointains horizons boisés. Les attelages d'animaux accouplés sous le joug, les troupeaux de moutons, de chèvres ou de dindons paissant sous la garde d'une paysanne à chapeau de paille et à cotillon de bure généralement armée d'une quenouille fournissaient à son pinceau autant de nouveaux sujets à traiter, auxquels il s'adonnait avec plaisir *(Fig. 45)*.

Un jour, une excursion dans le voisinage l'avait conduit auprès du vieux manoir en ruine de Rosemont. C'était un site

Fig. 40. — A Montparnasse (juin 1861).

Fig. 41. — Souvenir d'une promenade à Clamart (1861).

Fig. 42. — Le Chautay (1861).

Fig. 43. — Le Chautay, par Mme Fesser (1861).

Fig. 44. — Ruines de Rosemont (1861).

Fig. 45. — Souvenir du Nivernais (1862).

Fig. 46. — Sainte-Adresse (1862).

Fig. 47. — Sainte-Adresse (1862).

pittoresque, dont il rapportait un croquis lestement enlevé. De ce croquis sortait un tableau, qu'il vendait à Martin pour 200 fr. (*Fig. 44*). Car si les rapports avec son vieil ami de la rue Mogador s'étaient un peu refroidis, ils restaient cependant en relations d'affaires. Martin, qui avait gardé entre ses mains les fonds produits par la vente de 1860, lui avait fourni l'argent de son déménagement et, par avance, un terme de son loyer de la rue de Chevreuse. Il lui avait remis de quoi accomplir son voyage. Avant de quitter Nevers, Jongkind avait encore reçu de lui 200 francs pour les frais de son retour à Paris. Jusqu'à la fin de l'année, c'était toujours Martin qui subvenait à ses besoins. Pendant le courant de l'hiver, il lui versait jusqu'à un millier de francs. Comme il payait aussi son marchand de couleurs et son encadreur, la bourse commençait à se vider. A la fin de février 1862, d'un commun accord, on arrêtait les comptes. Martin n'avait plus que 862 francs à Jongkind dans sa caisse. Celui-ci s'en faisait compter 600. Il ne lui redevait donc plus que 242 francs. C'étaient de nouveaux embarras pécuniaires en perspective dans un laps de temps malheureusement trop court.

L'année 1861 avait procuré au pauvre Jongkind une mortification qu'il n'avait subie qu'au début de sa carrière. Ses envois au Salon avaient été refusés. Ils avaient été l'objet d'un ostracisme partagé par les œuvres de Millet. A l'occasion de cette double injustice, son ami Jean Rousseau avait violemment pris à parti le jury dans le *Figaro*, où il tenait toujours la plume [1]. Mais le verdict subsistait, avec ses conséquences préjudiciables pour les intérêts de la victime. Un article de journal n'est qu'une vaine satisfaction d'amour-propre pour un artiste desservi auprès de sa clientèle par un échec de ce genre.

(1) *Figaro* du jeudi 2 mai 1861.

1862 n'offrait point aux refusés de la saison précédente l'occasion de prendre leur revanche. Le Salon n'ouvrait pas ses portes cette année-là. Jongkind travaillait quand même. Ses affaires, hélas, ne marchaient pas trop bien. Mais il ne tenait point rigueur aux Parisiens de leur peu d'empressement à lui venir en aide. Paris restait à ses yeux un foyer d'art unique au monde. Il s'en ouvrait à Eugène Smits dans une lettre qu'il lui adressait le 25 juillet 1862. Cette lettre disait :

... En ce qui me regarde, les affaires ne sont pas du tout brillant. Il paraît que, dans les vent[es] des tableaux, cette commerce est très soufrant. De façon que j'ai plusieurs tableaux terminer sans les avoir vendu. Vous voulez bien comprendre [cependant] que, jusqu'à présent, Paris est la ville unique pour le placement de mes travaux. Vous le savez combien je dois au noble secours de Paris, au moment des misère à mort qu'on me jouait en Hollande et partout. Ma santé va mieux ; mais, je souffre toujours, et ce que j'éprouve est bien pour la vie.

... J'ai été pour voir Sano. Il était absent en voyage. Rousseau va bien ; mais, vous le savez, je suis très-éloigné du quartier de mes amis et, ainsi, c'est rare de les rencontrer. Depuis quelques jours, le temps est superbe à Paris. Je compte bientôt, au beau temps, d'aller à la campagne et de passer deux mois pour faire des études sur les bords de la mer ou, dans l'intérieur du pays, faire des paysages. L'année passer, j'ai été dans le Nivernais. C'est là où passe la Loire, la rivière le plus saint de la France.

Comme il l'annonçait dans cette lettre, Jongkind partait pour la mer avec M^me^ Fesser au mois d'août. Il s'installait au Havre, où il se logeait place Louis-Philippe n° 12, et se mettait à faire force études dans les parages de Sainte-Adresse *(Fig. 46 et 47)*. Il passait, ainsi occupé, une bonne partie du mois de septembre. Eugène Boudin, qui était devenu son ami, et qui villégiaturait en travaillant sur la plage de Trouville, s'occupait de lui trouver un logis auprès de lui et le pressait de venir le rejoindre avec sa compagne. Mais le Havre et Sainte-Adresse rete-

naient leurs hôtes, qui abandonnaient l'idée, un instant caressée, de s'installer à Trouville. Le 17 septembre 1862, Jongkind écrivait à Boudin [1] :

Mon bon ami Boudin,

... Je vous dirai que nous avons été retenus au Havre jusqu'à présent et, pendant ce temps-là, je me suis occupé de faire des études à Sainte-Adresse. Vous comprenez bien qu'il faut aimer la nature pour la regarder toujours avec plaisir, curieuse et intéressante, pour la rendre, même faible, en tableaux.

... Nous avons pour ainsi dire abandonné l'intention de venir à Trouville pour quelque temps. D'abord, le temps de notre vacance est presque fini ; et puis, comme je souffre toujours et que la chambre du Havre et ce qui m'entoure sont sains, bons et tranquilles, c'est pour cette raison que je voudrais finir pour cette saison notre époque au Havre.

Pendant son séjour au Havre, l'ancien pensionnaire de Martin, affranchi de sa tutelle, mais qui restait son ami, recevait de celui-ci une lettre qui lui apportait des nouvelles de la rue Mogador et de ses habitués. Un billet de cent francs accompagnait le message, dont voici la teneur [2] :

Mon cher Jongkind,

Je t'envoie 100 francs, bien que tu ne me les demandes pas ; mais je suppose que la bourse n'est pas trop pleine. J'apprends avec plaisir que tu travailles et que tu prends les bains de mer, qui pourront te fortifier et te permettre de faire en revenant de bons tableaux. Le lendemain de ton départ est venu à Paris de Rotterdam un de tes bons amis, van Gorkum, qui a passé quelques jours et qui a bien regretté de ne pas te trouver. Il n'a pas eu le plaisir de voir Cals non plus, qui était chez Mr Doria, à Compiègne.

Mon cher ami, nous allons tous bien. Ribot, Cals, Mr Hadengue,

(1) *Eugène Boudin, sa vie et son œuvre*, par Gustave Cahen, p. 44.

(2) Pour faciliter l'intelligence de cette lettre et des autres de la même main, j'en corrige l'orthographe, qui est des plus fantaisistes.

tous les amis te font des compliments. Ma femme se joint à moi pour te serrer la main et nous te prions de témoigner à Madame Fesser notre amitié et notre reconnaissance pour les bons soins dont elle t'entoure. Rien de plus. Tu me feras réception des 100 francs.

Je te serre la main d'amitié.

F. MARTIN.
20, rue Mogador,
Paris, le 3 septembre 1862.

Malgré le ton amical de ce billet, les affaires ne se traitaient plus entre le peintre et son marchand sans quelque tirage. Voici une nouvelle lettre du commerçant, qui témoigne d'un certain désaccord avec son « ami » sur le prix de ses œuvres.

Ce 31 janvier 1863.

Mon cher Jongkind,

Depuis que j'ai réglé le compte avec toi, je t'ai remis en espèces cinq cents francs :

le 9 août 1862	200
le 3 septembre 1862	100
le 4 décembre 1862	100
et le 29 janvier 1863	100
	500

Je t'ai acheté une toile de 4, effet de neige, vendue encadrée 120 francs. En diminuant 28 francs de cadre et te payant les toiles de quatre 75 francs, il reste de bénéfice 17 ou 18 francs.

Donc, cette toile	75
un autre effet de glace	75
et une toile du Havre	75
Total	225

Il reste à la maison, savoir :

1. Une grande toile soleil couchant.
2. La plage de Scheweningue.
3. Patineurs, glace, effet d'hiver.
4. Une petite marine.

Je crois que c'est là tout ce que j'ai à la maison à toi. S'il y en a d'autres, c'est à revoir.

Mon ami, comprends bien ce que je te dis. Les premières toiles que tu m'envoyais de Hollande me coûtaient 150 francs. C'est moi qui, satisfait de ma vente et du bénéfice que je réalisais sur tes tableaux, en ai augmenté le prix de 50 francs. Pendant tout le temps de ton absence, les affaires allant, j'ai vendu les bons, et les inférieurs sont restés. Je les fais partir quand je peux et pour le mieux. A ton retour, j'en avais bien une douzaine. Il ne m'en reste que quatre à présent; j'approche donc du moment où je serai complètement débarrassé de toiles que j'ai depuis plusieurs années. C'est pourquoi je t'ai dit d'en mettre à droite et à gauche. Si tu peux en vendre de temps en temps, dans ces différentes maisons, au chiffre de 200 francs, tu auras pu garder tes prix. Ce calcul est simple comme bonjour.

J'ai vendu, à la vente, un de tes tableaux, 200 francs dans un cadre de 50 francs. En défalquant 20 francs de frais, il reste pour la toile 130 francs. Elle me coûtait 200 francs. Je ne me plains pas; j'ai eu assez de bénéfice sur ceux que j'ai vendus aux bons clients pour supporter cette liquidation. Seulement, il faut que cela se liquide et, quand cela sera fait, si je peux les payer 200 francs, cela sera avec plaisir. J'aimerais mieux les augmenter que les diminuer. Mais, comme nous sommes de bons amis, nous nous entendrons toujours pour nos prix ; et quand tu auras besoin de 100 francs, si je les ai, ils seront à ton service; et si je ne les ai pas, nous partagerons la poire en deux. Ainsi, travaille avec courage; tu ne manqueras jamais du nécessaire et, les temps devenant meilleurs, tu pourras te donner un peu de superflu, tel que voyages, etc.; enfin, tout ce qui convient à un grand peintre et à un honnête homme.

Je te serre la main en attendant le plaisir de te voir.

F. Martin.

Dès les premiers mois de 1862, l'artiste, dont les tableaux se plaçaient avec tant de difficulté, avait eu l'idée de chercher un débouché dans l'eau-forte. Un mouvement se dessinait alors en faveur de ce procédé de gravure que des éditeurs entreprenants cherchaient à faire pratiquer par les peintres eux-mêmes, en poussant ces derniers à prendre le cuivre pour interprète direct de leurs créations au lieu d'en confier la reproduction à

l'intermédiaire d'un traducteur. Ces éditeurs, nommés Cadart et Chevalier, fondaient une *Société d'Aquafortistes*, dans laquelle Jongkind était invité à prendre rang à côté de confrères de marque tels que Méryon, Corot, Daubigny, Millet, Bonvin, Whistler, Seymour-Haden, Bracquemond, Ribot, Legros et Manet, pour ne citer que les adeptes les plus originaux de ce groupement composé des talents les plus variés *(Fig. 55)*. La première livraison mensuelle de l'œuvre collective qui se préparait paraissait le 31 août 1862 : elle se composait de quatre planches, dues à Daubigny, à Legros, à Bracquemond et à Bonvin. Mais certains collaborateurs, devançant la participation à la publication commune, avaient déjà donné des « cahiers » particuliers de leurs productions séparées. Tels Whistler, Bonvin et Legros. Tel aussi Jongkind. Dès le mois de février 1862, ce dernier avait fait tirer par Delâtre les épreuves d'une série de six eaux-fortes représentant des *Vues de Hollande (Fig. 54)*, dont Cadart était devenu le dépositaire (1). Ce début dans l'eau-forte lui valait de chaleureux éloges de la part d'un écrivain émérite doublé d'un pénétrant appréciateur des œuvres d'art. J'ai nommé Charles Baudelaire, qui, consacrant, le 14 septembre 1862, dans *le Boulevard*, un long article à la renaissance de l'eau-forte sous la pointe des peintres, parlait de lui avec une sympathie ardente. Estropiant un nom exotique que plus d'une plume française a défiguré comme la sienne ou autrement, il écrivait :

... Chez Cadart, M^r^ Yonkind (*sic*), le charmant et candide peintre hollandais, a déposé quelques planches auxquelles il a confié le secret de ses souvenirs et de ses rêveries, calmes comme les berges des grands fleuves et les horizons de sa noble patrie, — singulières abréviations de sa

(1) Une épreuve du n° 1 de ce cahier, gardée par Jongkind dans ses cartons, est datée, de sa main, du *18 février 1862*. Une du n° 2, également conservée par l'auteur du recueil, porte la date du *27 février*.

peinture, croquis que sauront lire tous les amateurs habitués à déchiffrer l'âme d'un artiste dans ses plus rapides *gribouillages*. Gribouillage est le terme dont se servait un peu légèrement le brave Diderot pour caractériser les eaux-fortes de Rembrandt ; légèreté digne d'un moraliste qui veut disserter d'une chose tout autre que la morale.

Le « cahier d'eaux-fortes » de Jongkind lui valait aussi les félicitations de son confrère Eugène Boudin. « Je vous remercie de vos bons compliments sur l'ouvrage de mes eaux-fortes », lui écrivait-il le 3 décembre 1862. C'était dans une lettre dont quelques autres passages sont à citer ; car ses cruels embarras matériels l'ont empreinte d'une mélancolie poignante.

Mon bon ami Boudin,

... En ce qui regarde les affaires, je n'entends que des plaintes. Cependant, on espère que les affaires reprendront. J'ai placé quelques tableaux, dont l'argent n'est pas encore rentré.

... Je vous trouve fort heureux dans ce beau pays où il y a tant à peindre et où on peut vivre si tranquillement.

... Maintenant, je vous dirai que je regarde votre lettre comme un article de grande poésie et de rêverie ; que vous n'avez pas encore trouvé le secret de bien des choses en vous promenant avec un morceau de pain sec. Je vous engage d'embrasser le positif de ce que l'on voit et d'en comprendre la vérité philosophique.

Il me reste à vous dire que j'ai conservé bon souvenir de notre séjour au Hâvre et de votre accueil d'ami à Trouville et à Honfleur. Je désire que vous receviez celle-ci en bonne santé et que vous trouviez la paix en faisant de la peinture avec amour...

Dans cette lettre, Jongkind disait encore : « Jusqu'à présent, je ne sais pas à quelle date l'ouverture de l'exposition prochaine de Paris. » Il ne tardait pas à apprendre que le Salon ouvrirait ses portes le 1er mai 1863. Il préparait ses envois. C'était l'occasion d'un nouveau déboire. Le jury se montrait d'un aveuglement inouï sur les qualités de certaines peintures conçues en

dehors des habitudes routinières de ses membres. Il rejetait Jongkind aussi bien que Manet, que Legros, que Bracquemond, que Fantin-Latour, que Whistler et que tant d'autres talents originaux. Les rigueurs étaient si grandes qu'elles amenaient l'Empereur à douter de l'impartialité des juges. Le souverain décidait que le public serait pris pour arbitre et que les toiles refusées pourraient être exposées, en regard des autres, dans un *Salon annexe* voisin de l'exposition officielle et sous le même toit. A ce *Salon des Refusés*, qui s'ouvrait dans le Palais de l'Industrie le 15 mai, Jongkind était représenté par trois tableaux, décrits par le livret de la façon suivante :

1° Effet d'hiver. Paysage hollandais avec patineurs.
2° Canal hollandais, soleil couchant (appartenant à M. Hadengue).
3° Ruines de Rosemont, Nivernais (appartenant à M. Martin).

Le dernier de ces tableaux était un de ceux que l'artiste avait rapportés de sa campagne de 1861 dans les environs de Nevers *(Fig. 44)*. Le *Salon des Refusés*, qui comptait parmi ses adhérents l'élève aussi bien que le maître en la personne de M^me^ Fesser, avait reçu la *Vue de Chautay* produite par elle pendant la même saison *(Fig. 43)*. Les « patinages » de Jongkind sont trop nombreux pour qu'il soit possible de savoir au juste lequel eut l'honneur de le représenter dans cette réunion de « réprouvés » devenue fameuse dans l'histoire. Toutefois, j'incline à supposer que c'en était un, daté de 1862, qui a pour cadre un canal bordé par les maisons d'un village du pays natal de l'auteur, que domine la pointe d'un clocher *(Fig. 48)*. Une douzaine de patineurs, isolés ou par couples, évoluent sur la nappe de glace sous un ciel chargé de neige, que traverse à l'horizon le vol d'une bande d'oiseaux fuyant une terre inhospitalière. Quelles qu'elles fussent, les toiles de Jongkind furent bien accueillies par le public. « Mes tableaux

Fig. 48. — Patinage en Hollande (1862).

Fig. 49. — Notre-Dame de Paris (1863).

Fig. 50. — Fardier sur un boulevard extérieur (1861).

Fig. 51. — La barrière de Vanves (1863).

Fig. 52. — Bateaux dans le port de Honfleur (1863).

Fig. 53. — Chantier de construction à Honfleur (1863).

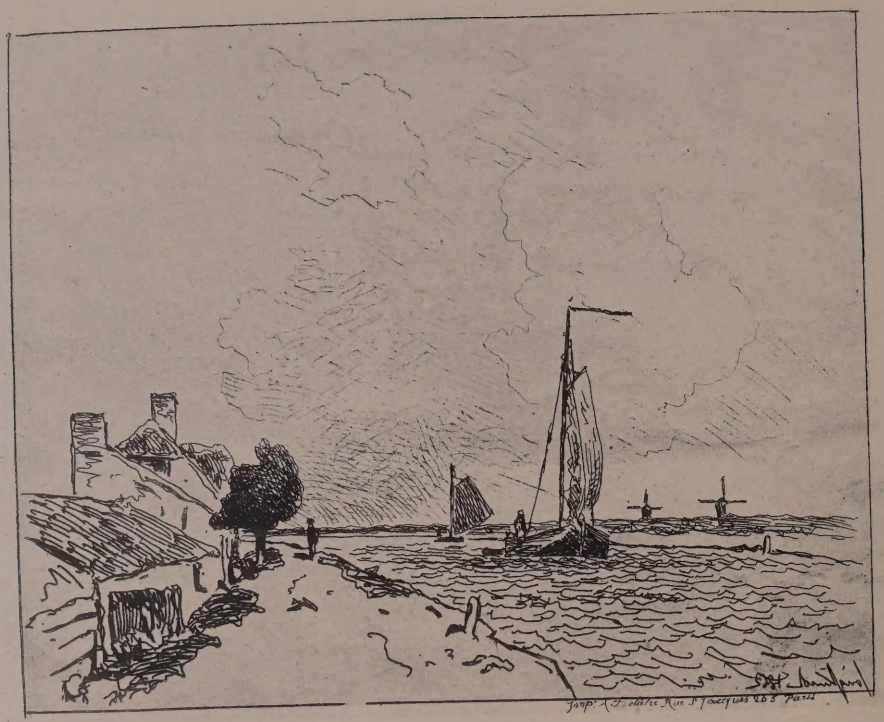


Fig. 54. — Canal hollandais. Eau-forte (1862).

Fig. 55. — Patinage près de Maasluis. Eau-forte (1862).

sont parmi les refusés, écrivait-il à Boudin, et j'ai du succès[1]. » En effet, la critique se montrait généralement bienveillante à son égard. Dans son *Salon de 1863*, Arthur Stevens écrivait : « Les tableaux de M. Jongkind brillent par une allure de maître. Il y a une nature dans cet artiste. » Théodore Pelloquet, son vieux camarade de Montmartre et du « café Faucol », lui consacrait un long article dans *l'Exposition ou Journal du Salon de 1863*. Il le chicanait à propos de « certaines bavochures dans les contours et dans la touche » qui, selon lui, nuisaient à l'aspect de ses tableaux. Mais, malgré ce défaut, il le proclamait l'unique continuateur des vieux maîtres hollandais d'autrefois, dont il reproduisait, selon lui, sans les pasticher, « l'accent » particulier et le « sentiment » à part.

Depuis son retour de Hollande, tout en cultivant les souvenirs de son pays natal et en exploitant les motifs rencontrés soit dans le Nivernais, soit aux environs du Havre, Jongkind s'était laissé reprendre par le charme des sites parisiens. En 1863, il peignait une fois de plus l'abside de Notre-Dame, qu'il prenait du quai de la Tournelle *(Fig. 49)*. Et puis, c'étaient des sujets fournis par son nouveau quartier : les boulevards voisins de sa demeure avec leurs alignements de grands arbres mêlés aux constructions faubouriennes et aux cheminées d'usines, les maisons lépreuses, les chantiers, les cabarets ou les guinguettes : le tout animé de quelques passants, d'ouvriers se rendant à leur travail, de petits bourgeois promenant leur désœuvrement, ou bien encore de chariots et de fardiers *(Fig. 50)* circulant lentement le long des chaussées paisibles. Parfois, il poussait jusqu'aux fortifications, les dépassait un peu et s'amusait du pittoresque spécial de ce commencement de banlieue, peuplé de tonnelles et de restaurants vaguement

(1) Lettre à Boudin, de Paris, 6 juin 1863.

champêtres, aux écriteaux séduisants pour un ami comme celui-là de la bouteille et de la bonne chère. Un jour — c'était le 9 mai 1863, — on le voyait à la barrière de Vanves. Une rencontre de cette espèce l'avait captivé. Il dépliait son album et crayonnait le site, en bordure de la rue de San-Francisco. Des rouliers étaient attablés devant un marchand de vins, et leur attelage attendait sur le chemin que leur soif fût étanchée. A côté, on apercevait l'entrée d'un bosquet qui était celui d'un « traiteur » et l'annonce alléchante d'un restaurant avec « salon de société, billard, estaminet et tir en plein air ». L'aquarelliste habillait prestement son croquis ; il fixait en quelques touches la bigarrure savoureuse des colorations variées dont s'animait le motif, et rapportait dans sa poche un tableau tout fait *(Fig. 51)*.

Jongkind s'épanouit dans les sujets de cette espèce. Toutefois, quand vient l'été, Paris n'est plus son élément. Il lui faut le grand air et la campagne. En cette année 1863, le mois d'août venu, il songe au Nivernais, où M^me^ Fesser a toujours les mêmes attaches. Mais, ce projet n'est pas du goût de Martin, qui lui refuse tout net des subsides pour le voyage. Malgré des protestations d'amical dévouement, sa réponse dénote un refroidissement de plus en plus marqué de ses sentiments à l'égard du pauvre Jongkind. Voici le billet.

Le 11 août 1863.

Ami Jongkind,

Ma caisse est tout à fait vide aujourd'hui. Si tu as de quoi payer ton voyage, pars ; je m'arrangerai à t'envoyer 100 fr. le plus tôt que je pourrai et, si je peux, avant ton retour, un autre envoi. Mais, comme je ne compte pas sur ce que je vends pour te faire ces envois, il me faudra faire des rentrées, et ce n'est pas facile dans ce moment. Les clients ne sont pas ici. Je croyais pouvoir aller te voir ce matin, mais j'attends quelqu'un et ne sors pas, crainte de le manquer.

Quant au voyage du Nivernais, cela sera très bon pour ta santé probablement ; mais, comme tableaux, c'est du paysage qui n'est pas marine. Il n'y a à Paris que M. Isabey qui fait des plages et cinquante peintres de talent qui font du paysage, et que l'on ne vend pas. Mais, je vous ai déjà entretenu de cela : vous croyez que le mieux est de faire ce que vous faites ; je n'ai rien à vous dire que de t'aider si je peux.

Fais-moi réponse si tu pars demain et ce qu'il me restera à faire. Je te serre la main et compte-moi toujours pour ton bon ami.

MARTIN.

Mes amitiés à Madame Fesser de notre part.

Le peintre avait tant besoin de l'aide de son marchand que, sur cette lettre, il abandonnait son projet de villégiature dans le Nivernais et que, deux jours après, il écrivait à Boudin pour lui faire connaître son intention de s'installer à Honfleur et lui demander de l'aider à y trouver un gîte.

Paris, 13 août 1863.

Mon bon Boudin,

... La principale raison pour laquelle je vous écris aujourd'hui, c'est que, Madame Fesser et moi, nous voulons faire le voyage de Normandie et, après réflexion, nous installer pour six semaines ou deux mois à Honfleur.

Ma position financière n'est pas brillante. Mais, pour être tranquille et faire des études, et pour voir la mer et la belle nature, je serais heureux de trouver à Honfleur une ou deux chambres convenables et pas cher. Enfin vous connaissez cet endroit et je vous prie de vouloir bien, par retour de poste, m'envoyer, si vous pouvez, quelque adresse de bourgeois où nous serons bien. Vous savez probablement par expérience, quand on descend à l'hôtel ou à l'auberge, que tout revient trop cher, tandis que, Madame Fesser et moi, nous ferons notre cuisine.

Mon bon Boudin, si je peux arranger mes affaires d'après mes désirs, je compte alors sur le plaisir de vous revoir bientôt. Dans tous les cas, ayez la bonté de m'écrire aussitôt que possible. En attendant, je vous envoie le souhait le plus heureux pour vous et pour Madame Marianne.

Votre ami

JONGKIND.

Boudin s'empressait de fournir les renseignements demandés et, aussitôt en possession de sa réponse, Jongkind se mettait en route. Il arrivait à Honfleur vers le 25 août; il y trouvait un logis à sa convenance et, tout de suite, il se mettait au travail. C'est ce qui ressort d'une nouvelle lettre écrite par lui à Boudin quelques jours plus tard.

Samedi 5 septembre 1863.

Mon bon ami Boudin,

Voilà déjà une dizaine de jours que nous sommes à Honfleur et que je remets chaque jour de vous donner de mes nouvelles. D'abord, je vous dirai que j'ai reçu votre bonne lettre avec les adresses de vos amis à Honfleur. J'ai vu M. Dubourg; il a été fort honnête pour nous. J'ai voulu voir M. Hamelin, mais il était toujours sorti.

Enfin, le principal, c'est que Madame Fesser et moi sommes de retour en Normandie et installés à Honfleur, rue du Puits, n° 31. Nous sommes bien logés. Votre ancienne maison de l'année passée était occupée.

Avec tout cela, j'ai pensé et parlé d'aller vous voir [à Trouville]; mais, avant tout, [il faut] prendre bien ses mesures. Je veux dire, mon intention est d'aller au Hâvre un matin par le bateau et loger la nuit dans notre chambre de l'année passée et, le lendemain, partir pour Trouville, de façon à pouvoir revenir le soir, en se promenant, à Honfleur.

Cette année, c'est encore la même histoire que l'année passée; faute d'argent, je me trouve obligé, sur la moindre dépense, de faire mes calculs et réflexions. En attendant, j'ai dessiné quelques bateaux et quelques croquis sur Honfleur. Je tâcherai de mettre mon talent en pratique et je serais fort heureux de pouvoir placer mes tableaux ici pendant mon séjour.

Dans tous les cas, je ne tarderai pas à aller vous voir et Madame Marianne. Je vous prie de prendre l'assurance que je serais bien heureux de vous voir et de causer de beaux-arts, etc., etc.

Recevez ainsi les souhaits les plus heureux de votre ami

JONGKIND.

Le séjour du peintre et de sa compagne à Honfleur se

prolongea jusqu'aux premiers jours d'octobre. Le 1er octobre, il rendait compte de sa campagne à Boudin, en lui écrivant :

... Je vous dirai que les pluies et les vents m'ont beaucoup dérangé de pouvoir peindre et travailler d'après nature. Ensuite, pour pouvoir profiter de mes études d'après nature, il m'aurait fallu au moins deux mois de plus. J'espère pouvoir m'arranger pour l'année prochaine et être plus heureux ; je veux dire de venir plus tôt et de rester plus longtemps...

Malgré les contretemps qu'il avait subis, Jongkind rapportait cependant d'Honfleur un joli bagage. Avec son port encadré de verdure, théâtre d'un va-et-vient incessant de voiles et de mâtures variées, avec l'animation de ses jetées et le pittoresque de ses vieilles habitations plantées autour de la plus originale des églises, avec ses chantiers de constructions maritimes, ses plages aux vastes horizons et les frais herbages d'alentour, le lieu avait exercé sur lui une séduction particulière. Il s'était senti captivé. Ses albums et ses cartons s'étaient remplis de croquis nerveux et de savoureuses aquarelles *(Fig. 56 à 62)*. Honfleur avait trouvé son peintre et allait payer d'inspirations fécondes l'inclination qui avait attaché Jongkind à son sol *(Fig. 52 et 53)*.

C'était dans un intérieur nouveau que celui-ci rentrait à l'automme. Avant de partir, il avait déménagé sans changer de maison. Il était monté du 1er étage au 3me. Or, ce déménagement, opéré pour le terme de juillet, prenait une importance capitale du fait que l'artiste n'était plus seul à son foyer. Mme Fesser partageait désormais son logement, devenu aussi le sien. Elle s'était instituée sa compagne de tous les instants. Elle prenait en mains la direction de sa vie matérielle et la défense de ses intérêts contre l'exploitation de son talent par le commerce. C'était la fin du règne de Martin chez son « ami », dont il n'accaparerait plus désormais la production. Sur les instances

de sa compagne, Jongkind lui réclamait son compte et celui-ci, un peu piqué, lui répondait : « Il n'y a rien de plus facile que de te relever ton compte, et c'est ce que je fais dans cette lettre, comme je n'ai nul intérêt à ce qu'il en soit autrement. Quand tu viens, n'importe le jour ou l'heure, tu peux ouvrir le livre à la page de ton compte, et tu seras toujours renseigné selon ton désir ». « L'avoir en tableaux » du peintre, qui était de 785 francs, se trouvait inférieur de 449 francs aux avances du marchand, qui se montaient, depuis le 9 août 1862 jusqu'au 21 décembre 1863, date de la lettre en question, à 1.234 francs. Répondant sans doute à un désir de se libérer entièrement avec sa peinture exprimé par Jongkind, Martin ajoutait : « Quant à ton désir de ne rien me devoir, je le comprends parfaitement; mais comprends bien qu'il est beaucoup plus dans ton intérêt que je n'achète pas des tableaux qui ne sont pas très vendables que de prendre encore des tableaux qui ne pourraient que sortir difficilement du magasin, et que je serais obligé d'écouler avant d'en prendre d'autres ». Ce n'était pas encore la rupture; mais on s'y acheminait.

Obligé de chercher d'autre débouchés, Jongkind s'adressait à Martinet, dont la galerie du boulevard des Italiens était un marché fort bien achalandé. Il lui demandait l'hospitalité pour son « *Effet d'hiver avec patineurs* » récemment rentré du Salon en passant par les mains de l'encadreur, qui venait d'en restaurer le cadre. « Je ne doute pas, lui disait-il [1], que vous connaissez mon tableau, et je me rapporterai à votre bienveillant jugement pour le prix ». Martinet répondait qu'il n'avait plus de place pour exposer l'œuvre dans sa galerie; qu'il fallait attendre. L'expert Francis Petit était plus accueillant. Il faisait passer deux toiles de l'artiste dans une de ses ventes; mais les

(1) Lettre à Martinet, de Paris, 17 novembre 1863.

enchérisseurs faisaient défaut et, faute d'avoir trouvé amateur, elles rentraient à l'atelier (1). Par bonheur, les vitrines de la rue Laffitte, où les paysages de Jongkind s'étaient fait apprécier avant leur accaparement par Martin, recommençaient à leur donner asile. On les revoyait chez Beugniet et chez Détrimont; ils entraient également chez Brame. Ils arrêtaient le public, qui ne leur ménageait point sa faveur. Témoin de ce succès, Achille Jubinal, le fidèle soutien du débutant d'autrefois, lui en témoignait sa joie et lui écrivait avec gentillesse (2) :

... J'ai vu l'autre jour de vous, rue Laffitte, un bien joli tableau. Il y avait vingt personnes devant, qui l'admiraient. J'ai fait *chorus*.

Sur ces entrefaites, en dehors des marchands, Jongkind rencontrait un client dans la personne d'un négociant charentais nommé Théophile Bascle. Ce Bascle était venu à lui par le canal de Prouha, son compatriote. Il se passionnait à tel point pour Jongkind qu'une grande partie de la production de celui-ci passait à cette époque-là entre ses mains. Grâce à cette aubaine, l'été de 1864 venu, le peintre et sa compagne pouvaient s'offrir une villégiature de saison sans recourir à la bourse d'autrui. M^me^ Fesser songeait un instant à rendre visite à sa mère et à revoir le pays de son enfance. Jongkind, qui ne la quittait plus, en aurait profité pour passer quelque temps dans sa propre patrie après un arrêt en Belgique, où il comptait de bons amis. A la réflexion, le voyage était jugé trop coûteux. D'ailleurs, Honfleur exerçait sur son peintre de l'année précédente un attrait supérieur. « Si j'étais rentier, écrivait-il à Boudin (3), je trouve Honfleur un pays admirable pour y vivre ; j'aime beaucoup le cidre et le bon pain de Normandie. » Escomptant sa prochaine installation dans le voisinage de son confrère,

(1) Lettre de F. Petit à Jongkind, du 13 décembre 1863.

(2) Lettre de A. Jubinal à Jongkind, du 9 avril 1864.

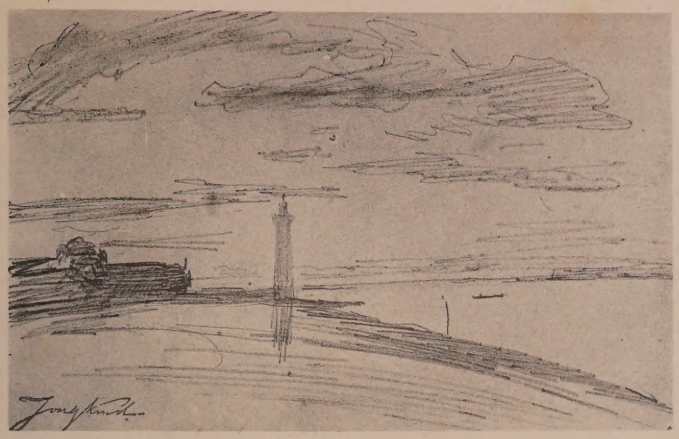
(3) Lettre à Boudin, du 6 août 1864.

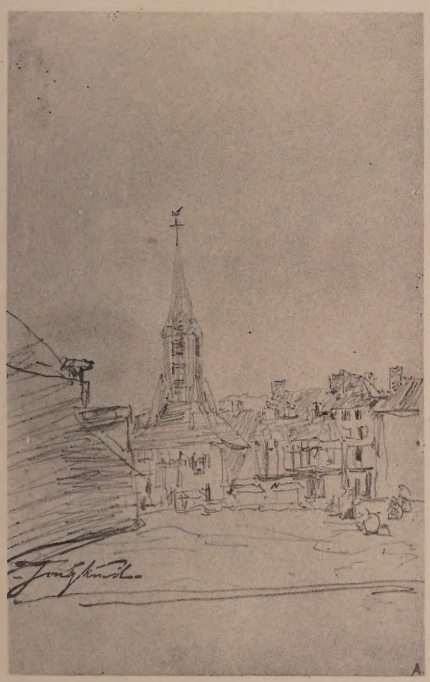
Een tekening van 11 mei 1864, opgedragen à son ami Jean Rousseau
Paris stelt Rouen voor, aan de Seine, links een schip. (23.8 x 53.4).

« Nous nous promènerons ensemble, disait-il; nous mangerons ensemble de bons morceaux et nous boirons ensemble du bon cidre. »

Le Salon de 1864, qui avait été plus hospitalier que le précédent pour le « refusé » de 1863, avait reçu de lui deux tableaux. On y avait vu un *effet de lune* intitulé : *Souvenir de la vieille tour construite en 1580 à l'entrée du port de Rotterdam et détruite en 1860.* Il y avait exposé également l'*Entrée du port de Honfleur*, en peinture d'abord, et puis à l'eau-forte. La gravure, publiée par la « Société des Aquafortistes », appelait, comme pendant, une *Sortie* du même port *(Fig. 73)*. Ce serait un des produits de la nouvelle campagne, qui commençait le mardi 16 août 1864. Jongkind arrivait à Honfleur ce jour-là, à 9 heures du soir, par un « temps magnifique ». C'était *le Furet*, bateau affecté au service entre Rouen et le Havre, qui l'y avait déposé. Il l'a noté dans un de ses albums. Depuis quelques années, et notamment à partir du moment où sa destinée est associée à celle de l'amie qui veille désormais sur lui, il a pris l'habitude de mettre par écrit les souvenirs qui l'intéressent, de dater ses moindres croquis et d'inscrire au bas de chacun l'indication du lieu où il fut pris. C'est ainsi que nous pouvons le suivre, avant son départ pour la mer, dans une promenade qui l'a conduit, le 7 juillet 1864, à Pantin, sur les bords du « *canal de l'Ourque* », d'où il a rapporté une de ses plus magistrales aquarelles *(Fig. 63)*. Le 24 du même mois, un dimanche, c'est à « Argenteuille » qu'il a porté ses pas; son pinceau d'aquarelliste s'est amusé à fixer l'aspect d'une berge en bordure de l'eau, plantée de trois ou quatre arbres rabougris et longée par une promeneuse solitaire *(Fig. 64)* [1]. Oncques il ne se montra en

(1) Cette œuvre, comprise sous le n° 11 dans la vente d'aquarelles de Jongkind qui a eu lieu le 17 décembre 1902, appartient aujourd'hui au Musée du Louvre, où elle est entrée avec la collection Camondo.





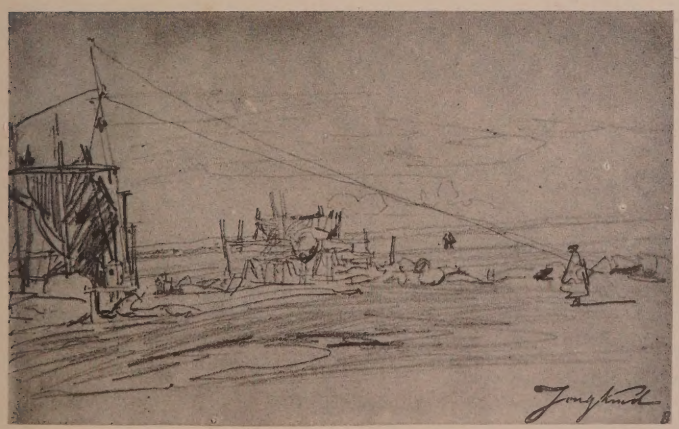


Fig. 56 à 62. — Sites de Honfleur (1863).

Fig. 63. — Le canal de l'Ourcq (1864).

Fig. 64. — La Seine à Argenteuil (1864).

Fig. 65. — Honfleur (1864).

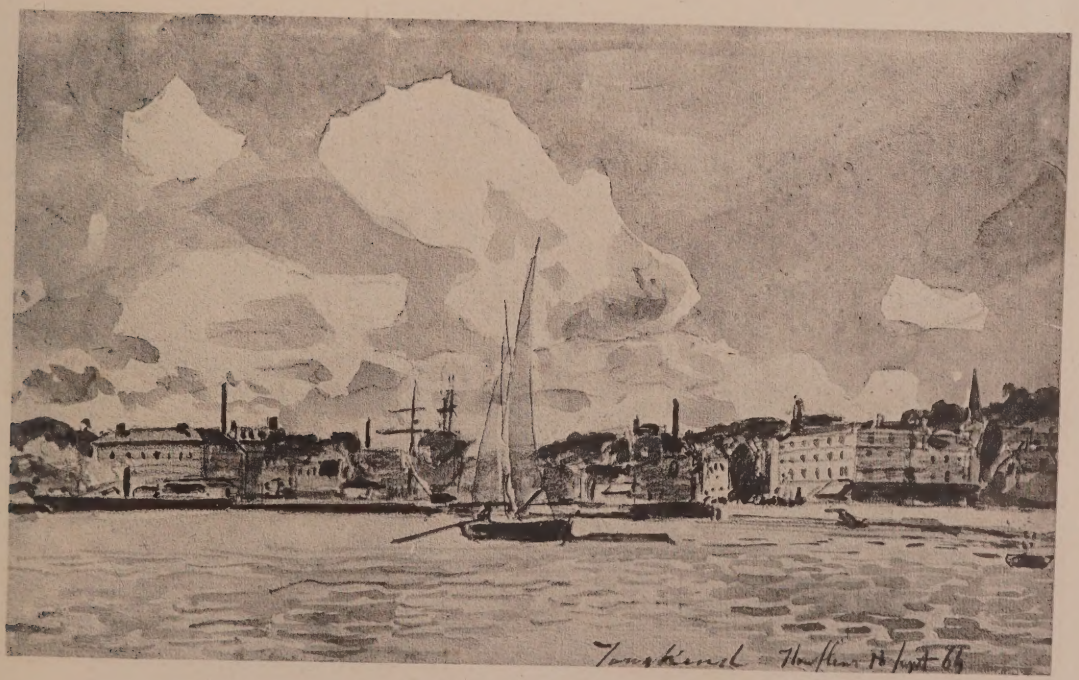


Fig. 66. — Honfleur (1864).

Fig. 67. — Notre-Dame-de-Grâce (1864).

Fig. 68. — Ste-Catherine de Honfleur (1864).

meilleure veine d'interprétation pénétrante des sites, oncques il ne traduisit les jeux de la lumière en taches colorées sur le blanc du papier avec une grâce plus libre et une légèreté plus adroite que pendant le nouveau séjour à Honfleur qu'il s'offrait quelques jours plus tard. Un jour, c'est à marée basse, sur le bord du chenal, où les bateaux attendent le flot : de gros nuages courent dans le ciel bleu et reflètent leur moutonnement tumultueux dans la nappe tranquille des eaux *(Fig. 65)*. Une autre fois, nous voici dans le bassin par un temps clair; le vent souffle et pousse vers le port une voile gagnant le quai qui ferme l'horizon *(Fig. 66)*. Une troisième esquisse nous conduit sur la place du marché, parmi les vieilles maisons que domine de sa flèche aiguë « la Sainte-Catharine », l'antique et pittoresque paroisse des marins honfleurais *(Fig. 68)*. M^me^ Fesser s'est vu dédier une grandiose pochade qui nous éloigne encore davantage du rivage de la mer. Celle-ci n'y apparaît qu'entre les troncs et les branches d'un massif d'arbres élancés : sur le devant, une chapelle au clocher aérien et au toit bas, précédé d'un porche arrondi, se dresse contre le bord de la route : c'est Notre-Dame-de-Grâce *(Fig. 67)*.

Retenu le plus souvent auprès des jetées ou des bassins et généralement occupé à traduire les évolutions des voiliers ou à détailler gréages et mâtures, le crayon du dessinateur s'échappe parfois et s'envole un instant vers d'autres parages. On le voit sur la plage de Villerville *(Fig. 69)*, devant la vieille église de Criquebeuf ou dans la campagne de « Pont d'Évêque ». Il subit surtout l'attrait du rustique cabaret de M^me^ Toutain, le fameux S^t^-Siméon, où paysans et marins s'attablent sous les pommiers pour vider en devisant de joyeux pots de cidre. Le lieu plaît aux peintres et aux poètes. Troyon et Diaz, guidés par Boudin, l'ont fréquenté jadis. Courbet y a paru ainsi que Baudelaire. Pendant l'été de 1865,

le paysagiste de 24 ans qui s'appelle Claude Monet l'a choisi pour centre de sa laborieuse villégiature. Jongkind et le jeune homme s'y rencontrent. Quelques mots échangés entre eux allument une sympathie réciproque. Le débutant, qui s'est trop empressé naguère d'annoncer la déchéance artistique de cet aîné, a reconnu avec joie sa méprise. Jamais Jongkind ne fut plus maître de son pinceau; jamais il n'interpréta la nature avec une subtilité plus pénétrante. Enflammé d'enthousiasme, Monet s'attache à ce guide que la Providence lui envoie et ne perd aucune occasion de s'instruire auprès de lui. Le maître et l'élève sont devenus une paire d'amis. Un album de Jongkind a conservé le souvenir des distractions auxquelles ils se livraient pendant leurs repos. Son crayon y a enregistré les points d'une *partie de dominos* engagée à S^t^-Siméon le 2 octobre 1864, et que Monet lui a gagnée. Bien entendu, M^me^ Fesser avait partagé l'intimité du jeune compagnon de son ami. Un peu de fatigue éprouvée par elle faisait différer une visite à Boudin projetée par ses deux confrères, dont il est question dans une lettre de Monet à celui-ci publiée par son biographe. C'était le 13 septembre 1864. « J'espère, disait-il, que nous pourrons faire cette petite partie avant mon départ de S^t^-Siméon. » Je ne sais à quelle date il quittait la Normandie; mais Jongkind et sa compagne n'y dépassaient guère le début d'octobre. L'automne venu, ils ne s'attardaient point en général loin de Paris.

Aussi bien, son atelier le réclamait; car la face des choses avait changé et les commandes commençaient à y arriver en masse. L'année 1865 s'ouvrait sous les plus heureux auspices. Il ne voyait plus souvent son vieil ami Smits, qui vivait la plupart du temps à Bruxelles. Mais il demeurait fidèle à ses sentiments d'autrefois à son égard. En lui adressant ses vœux de nouvelle année, il lui exposait avec bonheur la transformation de sa situation matérielle. Elle était due pour une bonne part à

l'intervention opportune de Prouha; il ne l'oubliait pas. « Avec son amabilité de cœur et d'âme, disait-il [1], le bon Prouha m'a fait vendre beaucoup de tableaux; je pense bientôt être rentier. » Bascle, l'ami de Prouha, était l'auteur principal de cette fortune naissante. Le bénéficiaire de ses sympathies monnayées ne se montrait point ingrat. Le 31 décembre 1864, il avait dédié à son bienfaiteur sa plus belle aquarelle de la saison précédente : un souvenir des bords de la Seine auprès de Rouen, avec un grand brick à l'ancre auprès de la rive *(Fig. 70)*. D'ailleurs, l'exemple donné par Bascle était suivi par d'autres. Les clients se multipliaient et les marchands se disputaient ses œuvres. Il s'en ouvrait à Smits avec la bonhomie joyeuse d'un homme que ce sourire de la destinée épanouit [2].

... J'ai plus de 16 tableaux de commandé. On dirait que cela devient une vraie fabrique. J'ai souvent dé tableaux exposer chez les marchand et, par là, je vien très connu. Je peut donc espéré par le temps d'obtenir une réputation, et j'ai bien entendu dire [qu'] une fois la réputation fait, on vend tous. Heureux au point de vue financiele, oui ! parce que, sans argent, rien.

J'ai beaucoup travaillé et on m'a fait dé compliments, ayant fait dé progrès. Ainsi, si ma santé étais bonne, j'arriverai au bon port le plus désirable...

Naturellement, les souvenirs de Normandie inspirent souvent la production du peintre, que représentera au Salon de 1865 *La route de Saint-Clair près de Honfleur (effet du matin)*, en même temps qu'il exposera, pour n'en point perdre l'habitude, un *Clair de lune sur un canal hollandais près de Rotterdam*. Parmi les toiles datées de cette année-là, les vues du port de Honfleur dominent. Toutefois, le Parisien se renouvelle en butinant, suivant sa coutume, sur les confins de la grande ville. Tantôt de Bercy, tantôt du Bas-Meudon, il rapporte une de ces

(1) Lettre du 4 février 1865.
(2) Ibid.

berges de banlieue solitaire où, le long de quelques maisons basses, circule à peine un morne tombereau sur une route déserte ; mais l'éclat de l'atmosphère anime la pauvreté du site et fait rayonner le tableau. Jongkind tire des effets inouïs de ces sujets ingrats pour toute autre palette que la sienne.

Toutefois, dès les beaux jours de l'été, Honfleur l'accapare une fois de plus. Il y part, en cette année 1865, dès le lendemain du 15 août. Sur un de ses albums, je lis :

Arrivé à Honfleur le 16 août 1865. Logé à l'hôtel *aux Armes de France* une nuit, et loué une chambre le 17 août rue du Dauphin 15, chez M. Bouger (lisez : Boucher).

Une semaine plus tard, Prouha reçoit de son ami la lettre suivante :

... Depuis huit jours, j'ai quitté Paris, et me voilà à Honfleur, le pays que j'ai revu, comme toujours, avec un nouveau plaisir. C'est un petit port de mer où il y a toujours dix ou vingt navires de toutes nations, sans compter des bateaux marchands et de pêche du pays même. Je vous dis cela comme très intéressant pour mes études.

J'ai pris déjà quelques bains de mer et je bois beaucoup de cidre, comme un vieux Normand. Mon bon Prouha, M^me^ Fesser est toujours avec moi et est heureuse de se trouver dans ce joli port de mer ; enfin, elle vous invite, comme moi, de venir nous voir. Pour nous, nous avons trouvé une grande chambre, où nous faisons notre café au lait et notre déjeûner dinatoire à midi ou une heure, suivant mes travaux et mes bains de mer.

En attendant, si vous venez, nous avons logé à l'hôtel *aux Armes de France,* rue haute, près le port, et fort bien, à Honfleur. Nous vous engageons de prendre le chemin de fer pour Rouen et, là, le bateau à vapeur *le Furet* pour le Havre. Il y a tous les deux jours un départ, bien entendu un pour l'aller et un pour le retour, et, en passant, il s'arrête à Honfleur. Dans tous les cas, je serai heureux d'avoir de vos nouvelles.

Recevez aussi mes meilleurs souhaits ; aussi de M^me^ Fesser, et pour votre frère et belle-sœur.

JONGKIND.

45, rue du Dauphin, chez M. Boucher,
à Honfleur (Calvados).

Fig. 69. — Villerville (1864).

Fig. 70. — La Seine près de Rouen (1864).

Fig. 71. — Jongkind. Photographie par Nadar (1862).

Fig. 72. — Jongkind. Photographie par Lallemand (1865)

Fig. 73. — Sortie du port de Honfleur (1864).

Fig. 74. — Jetée de bois à Honfleur (1865).

Jongkind passe à Honfleur la dernière moitié d'août et tout le mois de septembre, occupé du matin au soir à crayonner et à rehausser d'aquarelle ses prestigieux croquis, enlevés de verve sur le port, sur la jetée ou sur la plage, dont l'un deviendra une de ses plus belles eaux-fortes *(Fig. 74)*. Le soin avec lequel il date ses moindres pochades permet de le suivre au jour le jour pendant ces « vacances » si fécondes. Le 29 août, il est allé voir Boudin à Trouville ; le 1er septembre, il va coucher au Havre et, le lendemain, il passe la journée à Etretat, d'où il rapporte force souvenirs sur l'album qui l'accompagne. Le 18, il va se promener à Equemauville et, le 24, de nouveau au Havre. Je ne crois pas qu'Honfleur l'ait gardé beaucoup au delà de la fin de septembre. Sa santé laisse toujours à désirer. Il souffre de rhumatismes qui ne s'accommodent point d'un séjour tardif au bord de la mer. « Pour ce que j'éprouve, écrivait-il l'hiver précédent à Eugène Smits (1), il faut que je me ménage beaucoup. J'ai souvent des douleurs de rumatisme. J'ai toujours un régime à suivre. Je ne suis plus jeune, malgré dans la force de l'âge. Pour toute consolation, le médecin m'assure que ma vie n'est pas en danger. » Le malheureux payait par des infirmités prématurées la vie désordonnée à laquelle il s'était trop longtemps abandonné. Son esprit lui-même avait perdu son complet équilibre. Lorsqu'il parlait des « tours » qu'on lui avait joués pendant son séjour en Hollande, il déraisonnait véritablement. On peut en juger par les lignes suivantes, extraites d'une lettre à Smits en date du 7 novembre 1865.

... Pendant quatre ans, à Rotterdam, on m'a fait passer pour assassin et, pendant ce temps, on m'empoisonnais journellement; d'abord l'eau dé carafon n'étais pas buvable et, ce qu'on me donnais dans mé manger et boire me rendais malheureux. A la fin, je serais succomber si l'ami Cals ne serait pas venu me chercher. ... On a autour de moi empoisonner et assassiner plusieurs braves gens.

(1) Lettre à Smits, du 4 février 1865.

La physionomie de l'homme qui écrit ces lignes maladives s'est peinte, vers ce temps-là, dans plusieurs photographies de sa personne. La plus ancienne reflète un regard sombre et des traits fatigués *(Fig. 71)*. Cette image, due sans doute à Nadar, dont j'ai sous les yeux une épreuve mise sous verre chez Cadart et Chevalier, « éditeurs-gérants de la Société des Aquafortites, 66, rue de Richelieu », comme une étiquette collée derrière l'indique, doit remonter à 1862 ; car, à partir de 1863, Cadart a changé d'associé et Luquet a remplacé Chevalier à la tête de la maison, qui s'est transportée du 66 de la rue de Richelieu au 79 de la même rue. Ce visage porte encore les traces des regrettables excès dans lesquels le pauvre Jongkind a failli sombrer, mais dont il fut tiré par l'opportune intervention de ses amis de la rue Mogador, suivie de la rencontre providentielle de la femme qui lui a procuré un foyer et qui a pris en main, avec une admirable énergie, la défense de ses intérêts contre l'exploitation dont il souffrait. Grâce à la sollicitude de Mme Fesser, celui dont elle partage désormais l'existence n'est plus le même homme trois ans plus tard. Si l'on considère un cliché qu'a pris de lui, le *14 juin 1865*, le sieur Lallemand, photographe, avenue de Ségur n° 9 *(Fig. 72)*, on est frappé du changement. Les traits sont reposés, l'œil meilleur. L' « artiste » qui l'a fait poser n'a pas oublié qu'il avait affaire à un maître de l'aquarelle. Il a armé sa main de la boîte dont il tire des harmonies de tons si puissantes et si lumineuses. Il l'a coiffé, en outre, du chapeau de paille qui abrite sa tête pendant ses séances en plein air sous le ciel de Normandie, dont il s'affirme chaque jour l'inégalable interprète. C'est le Jongkind de Honfleur, le maître de l'impressionnisme naissant, le rénovateur du paysage moderne.

V

SUCCÈS ET PROSPÉRITÉ.
NOUVEAUX SÉJOURS EN HOLLANDE.
LA GUERRE. NEVERS ET PUPETIERE.
(1866-1877)

A l'époque où nous sommes parvenus, la situation matérielle de Jongkind est complètement transformée. Ses affaires sont assez florissantes pour que ce soit lui qui vienne en aide à un ami. Gêné pour entreprendre le voyage de Bruxelles, Jean Rousseau s'adresse à lui et, le 11 juillet 1865, l'homme qui fut si souvent obligé jadis de recourir à la bourse d'autrui sort de sa poche 150 francs pour les prêter à ce vieux camarade. L'artiste besogneux d'autrefois est presque devenu un personnage à son aise. L'état de ses affaires va lui permettre de satisfaire un désir qu'il caresse depuis son retour en France ; c'est celui de revoir la Belgique, d'y faire quelques études et de pousser en même temps une pointe jusqu'en Hollande. Bien entendu, M^me^ Fesser

est de la partie. Un petit album que le voyageur a emporté dans sa poche reçoit une note commémorative de son départ de Paris et de son arrivée en pays flamand. On lit sur une de ses pages :

Quitté Paris lundi 19 août 1866. Passé la nuit à Douai jusqu'à mardi et arrivé à Anvers mardi 20 septembre (lisez : ~~20 août~~). Logé à l'estaminet de la Porte Rouge, place de la Grue.

Anvers ne gardait pas tout de suite son hôte. Il allait d'abord passer une vingtaine de jours à Bruxelles, où sa passion pour les bateaux trouvait à se satisfaire sur les quais des bassins et des canaux. Il courait la campagne voisine et datait plusieurs croquis du village suburbain de Boisfort. Et puis, on le voyait délaisser occasionnellement la nature pour ses interprètes et donner un coup d'œil, en passant, aux tableaux des musées. Naturellement, c'étaient les paysages qui avaient le don de le captiver. J'en aperçois plusieurs esquissés sur son calepin. C'est un « Claude », admiré le 5 septembre (la date est marquée) dans une visite à la Galerie Royale. Ce sont plusieurs marines hollandaises rencontrées le 1er du même mois au Musée Ducal. C'est encore un *Gudin*, appartenant à la même collection et aperçu le même jour. Le petit album s'est ouvert encore un peu plus tard à Anvers, en face d'un Van de Velde de son musée, en qui Jongkind a salué un frère aîné de ses propres tableaux. Mais les toiles de maîtres ne sauraient offrir qu'un délassement passager à un producteur de cette trempe. La véritable attraction pour lui est ailleurs. L'Escaut et sa rive où les bateaux fourmillent, voilà ce qui le séduit et le passionne. Il séjourne à Anvers quelque chose comme cinq semaines : du 10 septembre au 26 octobre. Le meilleur de son temps se passe au bord du fleuve. Petites barques dont la voile s'enfle et se couche, steamers crachant leur fumée noire ou majes-

Fig. 75. — L'Escaut près d'Anvers (1866).

Fig. 76. — L'Escaut près d'Anvers (1866).

Fig. 77. — L'Escaut près d'Anvers (1866).

Fig. 79. — Canal près de Rotterdam (1867).

Fig. 78. — L'Escaut près d'Anvers (1866).

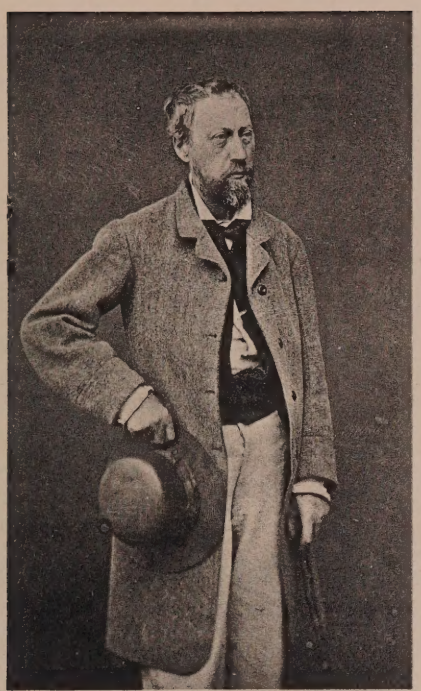


Fig. 80. — Jongkind en 1867.

Fig. 81. — Mme Fesser en 1867.

Fig. 82. — Canal près de Rotterdam (1867).

Fig. 83. — La Meuse près de Rotterdam (1867).

Fig. 84. — Le port et la bourse de Rotterdam (1868).

tueux trois-mâts promenant sur les eaux leur imposante stature, le crayon rapide s'empare de toutes ces visions et l'aquarelliste, pour les traduire, varie à l'infini la gamme d'une palette dont la richesse est inépuisable *(Fig. 75 à 78)*. Tantôt, l'air est calme et le courant reflète paisiblement le lent va-et-vient des embarcations; tantôt, le vent souffle et les nuages s'amoncellent : un grain se prépare et les mariniers courent de rapides bordées sur les flots agités. Parfois, la rive est sans accidents et rien ne relève sa nudité que le passage d'une voile. Ailleurs, au contraire, la ville émerge de l'horizon et marie harmonieusement la silhouette de ses monuments aériens à celle des navires dont la mâture pointe dans le firmament. Près d'un mois durant, l'artiste se repaît des mêmes motifs. Il ne les quitte, avant le retour au bercail, qu'en faveur de la Hollande, qui sollicite, faute de mieux, une furtive visite. Voici comment celle-ci est rappelée sur ses tablettes.

Parti d'Anvers pour Rotterdam le mardi 16 octobre 1866 à 10 heures 45. Le mercredi 17, promenade à Overschie. Le jeudi 18, promenade à La Haye. Le vendredi 19, promenade à Overschie. Le samedi 20, resté à Rotterdam et visite à Mastenbroek. Le dimanche 21, à midi 15, quitté Rotterdam, et de retour à Anvers vers 5 heures du soir.

La note se termine par la mention du départ d'Anvers. « Reparti d'Anvers le 26 octobre 1866 à 10 heures 15, et arrivé à Paris à 10 heures 45 du soir. »

Aussitôt rentré à Paris, une rude tâche attend notre homme à son atelier. Marchands et amateurs s'arrachent à l'envi sa production. Dix toiles se succèdent sur le chevalet en l'espace de deux mois. Le 14 décembre, celles-ci terminées et livrées, il en inscrit le sujet et le prix, ainsi que les noms de leurs acquéreurs, sur un des feuillets de l'album qui l'a accompagné en voyage. On y lit :

Livré depuis le 20 octobre 1866 :

1 patineurs;
1 effet d'été;
1 toits rouges;
1 soleil couchant;
1 goëlette Hollande;
1 moulin;
1 vue de Bruxelles;
1 canal Bruxelles;
2 Escaut.

Et puis :

1 de 200 fr. pour Ottoz;
1 de 200 fr. pour Brame;
1 de 250 fr. id.
1 de 200 fr. pour Moureaux;
1 de 200 fr. pour Brame;
1 de 250 fr. id.
1 de 200 fr. id.
1 de 250 fr. pour Bascle;
2 de 200 fr. pour Martin.

Il résulte de cette note que les rapports de Jongkind avec Martin n'avaient pas pris fin. Mais le marchand rencontrait désormais des concurrents qui permettaient à l'artiste de maintenir le prix de ses toiles et de ne plus les abandonner au-dessous de 200 ou 250 francs chacune. Au Salon de 1866, le peintre s'était encore ressouvenu de la campagne précédente passée par lui sous le ciel de Normandie. Ses deux envois avaient été un *Paysage normand près de Honfleur* et une *Sortie du port de Honfleur*. En 1867, le Palais de l'Industrie voyait exclusivement le Jongkind de la Hollande et de la Flandre. Il y produisait un *Canal à Overschie (effet d'hiver)* et une *Vue de l'Escaut à Anvers (effet du matin)*. C'étaient aussi des paysages hollandais « avec des moulins » qu'il confectionnait à l'inten-

tion de son « cher ami Beugniet » et qu'il engageait celui-ci à venir voir par une lettre du 5 juin 1867. Le marchand de la rue Laffitte, dont il avait reçu autrefois, on s'en souvient, la visite à Rotterdam, restait un de ses fidèles clients; il lui témoignait de l'amitié et lui parlait de ses œuvres avec un naïf orgueil. « J'ai terminé, lui écrivait-il, le petit tableau que vous avez vu commencé, et que je pense réussi. J'[en] ai un autre en train, que je pense de terminer aujourd'hui. Sans me faire des compliments, il n'est pas piqué des vers[1]. »

Le succès croissant de ses paysages hollandais, qui gardaient les préférences du public et du commerce, poussait, l'été venu, cet enfant du Nord, à revoir le ciel natal. Il quittait Paris le 6 août 1867, à 10 heures du matin, et s'acheminait par étapes vers Rotterdam, où il arrivait le samedi 10. Il s'y installait à l'hôtel Guilliams, sur le Groote Markt; il y passait la fin d'août et la majeure partie de septembre, puis s'arrêtait ensuite quelque temps à Anvers avant de regagner Paris. Ses cartons s'étaient emplis de savoureuses aquarelles; ses albums, de croquis nerveux. Les moulins y reflétaient leur carrure massive et le gracieux tournoiement de leurs puissantes ailes. Les bateaux y glissaient l'élégance agile de leurs voiles ou l'échafaudage aérien de leurs mâtures et de leurs vergues *(Fig. 79 et 83)*. Dans l'officine de la rue de Chevreuse, ces esquisses se transformaient en tableaux *(Fig. 82)*, et le Salon de 1868 devait à cette opération une *Vue de la rivière d'Overschie* ainsi que des *Patineurs sur un canal*. Fidèle aux habitudes contractées l'année précédente, Jongkind reparaissait le 2 septembre 1868 chez Guilliams, son logeur de Rotterdam. Il y demeurait jusqu'au début du mois suivant et, le 3 octobre, il terminait sa saison par une de ses aquarelles les plus réussies *(Fig. 84)*, qu'il reprodui-

(1) Lettre à Beugniet, du 30 mai 1867.

sait, pour le Salon de 1869, dans un tableau intitulé *Intérieur du port et vue de la Bourse de Rotterdam (effet du matin)* (*Fig. 93*). A ce Salon, il donnait encore une *Meuse à Dordrecht (effet de lune)*. Mais sa production de l'année 1868 se distingue de celle des précédentes par un retour fréquent aux vues de Paris.

C'est d'abord sur les rives de la Seine que son pinceau cherche des motifs. Dans le courant de mai, il se plaît à peindre, de la berge du fleuve, avec des bateaux-lavoirs comme premier-plan, le pont qui relie la Cité à la rive droite, accompagné par la tour du Palais-de-Justice se détachant sur l'or du couchant (*Fig. 89*). Le pont Royal l'occupe concurremment avec le pont Notre-Dame. La toile dans laquelle il en place les arches embrasse les deux quais : on y voit, à droite, le Pavillon de Flore et le bouquet d'arbres abritant un embarcadère de bateaux au pied des Tuileries; à gauche, la caserne d'Orsay et l'école de natation amarrée devant le quai Voltaire (*Fig. 88*). Pour n'en pas perdre l'habitude, il crayonne souvent, d'autre part, sur les boulevards voisins de sa demeure. En outre, un nouveau champ d'études fort alléchant s'est offert à lui du fait des transformations que Paris est en train de subir et des démolitions qu'elles entraînent. Les quartiers auxquels s'attaque la pioche l'attirent et l'inspirent. Il esquisse le marché des Célestins à l'heure même où il disparaît (1er février 1868), la rue des Fossés St-Marcel et sa voisine la rue des Francs-Bourgeois (17 avril et 2 mai 1868) pendant que leurs maisons tombent et que les tombereaux charrient leurs moellons (*Fig. 85 et 87*). Il n'attend pas que la rue des Patriarches et la rue Daubenton aient subi une mutilation pareille pour fixer (28 avril 1868) l'aspect de leurs masures lépreuses dominées de côté par le clocher de St-Médard et le chevet de cette église (*Fig. 86*). Et puis, son goût pour les bâtisses faubouriennes le conduit

Fig. 85. — Rue des Fossés-St-Marcel (1868).

Fig. 86. — L'église Saint-Médard et la rue Mouffetard (1868).

Fig. 87. — Rue des Francs-Bourgeois Saint-Marcel (1868).

Fig. 88. — Le Pont-Royal (1868).

Fig. 89. — Le Pont Notre-Dame (1868).

Fig. 90. — Jongkind en 1870.

Fig. 91. — Jongkind en 1870.

Fig. 92. — Rue du Champ-de-l'Alouette (1868).

Fig. 93. — Le port et la bourse de Rotterdam. (Salon de 1869.)

Fig. 94. — Le port de Dordrecht. (Salon de 1870.)

aussi dans l'humble artère encore à peine construite qui porte le nom poétique de rue du Champ-de-l'Alouette (24 avril 1868). Il y surprend, un cavalier s'avançant avec un couple de percherons en main au milieu de la chaussée déserte, tandis qu'un groupe de commères stationne sur le morne trottoir *(Fig. 92)*. Autant d'études, autant de perles.

A l'occasion du jour de l'an, Jongkind avait reçu une lettre émanant d'un ami qu'il n'avait plus l'occasion de rencontrer souvent, mais qui restait cher à son cœur. Il conservait précieusement ces lignes, qui portaient la signature de Sano, son bienfaiteur des jours difficiles. Voici ce billet, retrouvé dans ses papiers.

5 janvier 68.

Mon cher Jongkind,

.... Je regrette beaucoup que les circonstances ne nous permettent pas de nous voir plus souvent. Si vous venez dans notre quartier, ne manquez pas de venir causer un peu au coin du feu.

J'ai vu plusieurs de vos derniers tableaux : ils sont excellents, et je constate avec plaisir que Jongkind, le grand Jongkind, est toujours le *brave artiste* que j'ai su deviner le premier.

Aussitôt que les jours seront un peu plus longs et le temps un peu plus clair, j'irai vous voir et vous me montrerez votre portefeuille de dessins de 1867.

Vous avez bien raison, mon cher ami, d'avoir des sentiments d'affection pour cette excellente dame : elle a été pour vous une amie bien dévouée, et c'est ce qu'il y a au monde de plus rare.

A bientôt, mon bon Jongkind.

Votre vieil ami,

Emmanuel Sano.

Cette lettre répondait à un message de Jongkind lui-même, dans lequel celui-ci s'était loué auprès de son ami des bontés de M^me^ Fesser à son égard. A la veille du 1^er^ janvier 1868, le *brave artiste* avait cru devoir se rappeler au souvenir de ses

anciens camarades. Il avait écrit également à Cals, dont voici la réponse.

3 janvier 68.

Mon bon Jonckind *(sic)*,

Je te remercie et de ton bon souvenir et de tes bons souhaits. Accepte, je te prie, les miens pour cette nouvelle année. Bonne santé et bons travaux : contentements de toute sorte.

Moi aussi, je me rappelle toujours avec plaisir mon voyage à Rotterdam.

Je serai heureux d'aller, un jour, voir les belles études que tu as rapportées de Hollande. C'est un pays si pittoresque et que tu interprètes si bien !

Courage, mon bon Jonckind *(sic)*; tu as du talent, un beau et vrai talent. Ne te tourmente pas de toutes les petites misères et souffrances qui sont attachées à la vie de ce monde. Travaille, travaille, et ne t'occupe pas du reste.

J'ai écrit à Monsieur Doria hier au soir. Il est à Cannes pour quelques mois encore; et je n'ai pas manqué de faire ta commission près de lui. Quand je verrai M. Hadingue, j'en ferai autant pour lui, lui faisant tes compliments.

Au revoir, mon cher Jongkind. Encore une fois, bonne santé, bonne année et bons travaux. Et écris-moi bien toujours.

Tout à toi de cœur.

Cals.

On le voit, le succès n'avait pas fait de Jongkind un ingrat. Peu à peu, cependant, le prix de ses tableaux, fort demandés, avait doublé. « Des tableaux comme je vous [en] ai fait jusqu'à présent, écrivait-il à Beugniet (1), sont aujourd'hui de 4 à 500 francs. » Il vendait une de ses *démolitions* de Paris 700 fr. ; un *Dordrecht* 800, et 800 également un *lever de lune*. Aussi, à la belle saison, s'empressait-il de retourner faire provision de motifs dans son pays après en avoir glané quelques-uns, dès le printemps, sur les bords de la Seine. Cette fois, c'était Dordrecht

(1) Lettre à Beugniet, du 13 décembre 1869.

qu'il élisait pour résidence. Il y arrivait le 23 août 1869, après deux arrêts, de vingt-quatre heures chacun, à Bruxelles, puis à Anvers. Il consacrait son automne à la vieille cité si alléchante, avec la tour gothique de son église et l'animation de son port égayé par le tournoiement des moulins parmi le va-et-vient des carènes et des voiles *(Fig. 96 à 98)*. A peine la quittait-il une dizaine de jours en septembre [1] pour reparaître à Rotterdam, chez Guilliams, et prendre en ce lieu plusieurs points de vue nouveaux. Une autre fugue de quatre jours le menait à Bois-le-Duc. Mme Fesser avait laissé dans cette ville de très anciens souvenirs. Elle y retrouvait la maison habitée autrefois par elle avec le major Snell, son beau-père. Son compagnon s'empressait d'en prendre un croquis [2], puis d'en faire une aquarelle qu'il lui dédiait amicalement *(Fig. 95)*. En dehors de ces déplacements de courte durée, le couple restait tout le temps à Dordrecht et ne quittait ce séjour fécond en inspirations que le 23 octobre. Le 25, la rue de Chevreuse recouvrait ses habitants.

Les envois de Jongkind au Salon de 1870 se ressentaient du pays choisi par lui pour sa dernière villégiature. C'étaient la *vue d'un canal à Dordrecht* et un *intérieur de port* du même Dordrecht *(Fig. 94)*. Mme Fesser participait à la même exposition avec un *paysage du Nivernais (effet du soir)*. Déjà, l'année précédente, elle avait exposé un site de la même région : la *route de Moisse, près de Nevers*. Son pinceau vivait des réminiscences d'autrefois. Car, depuis 1861, elle n'avait pas revu le pays qui continuait à inspirer ses toiles. Son mari lui-même avait abandonné les environs de Nevers en 1868. Cette année-là, Alexandre Fesser avait pris congé du comte de Montsaulnin et était entré chez le marquis de Virieu. Cette condition nouvelle le conduisait pendant les six mois d'été au château de Pupe-

(1) Du 7 au 18.
(2) Le 25 septembre 1869.

tière, près de Châbons, en Dauphiné. Il passait l'hiver à Paris, partageant alors le logement de son épouse et de Jongkind, rue de Chevreuse, n° 5 [1]. Le peintre et son amie étaient seuls à l'occuper lorsqu'au début d'août 1870, la guerre venait à éclater. Quelques jours auparavant, dans le courant de juillet, Jongkind avait été se faire photographier place Saint-Sulpice, chez le photographe Samson *(Fig. 90 et 91)*. Sa mine est encore meilleure sur ces portraits que sur celui qui a été fait de lui en 1865. Elle est plus reposée aussi que dans une autre image prise de sa personne, le 13 juillet 1867, par un certain Dujardin, successeur de Thiboust *(Fig. 80)*, à qui, le même jour, Mme Fesser a présenté également ses traits *(Fig. 81)*. L'homme de 1870 est transformé par le succès et par le débarras des soucis d'argent qui, pendant tant d'années, assiégèrent son esprit et épuisèrent sa santé. C'est un Jongkind plus serein qui s'offre à présent à nos yeux.

Le coup de foudre qui s'abattait alors sur notre pays atteignait l'artiste, depuis si longtemps son hôte et de tout cœur attaché à lui, dans le plein épanouissement de son talent et dans la maturité heureuse d'une production de plus en plus appréciée. La défaite de nos armées le jetait dans le plus douloureux émoi. Il n'avait pas quitté Paris jusqu'à l'approche de l'ennemi et jusqu'à la menace d'un investissement de la ville. Le 13 septembre, il se décidait à la fuite. Il partait avec Mme Fesser pour Nantes, où, après une nuit d'arrêt à Chartres, il arrivait le 15. Une aventure qui aurait pu fort mal tourner l'attendait à peine débarqué. Comme il s'était tout de suite mis à dessiner sur le premier quai venu, la foule le regardait de travers. Son type accusé d'homme du Nord et l'origine étrangère que trahissait son accent achevaient de le rendre suspect. Le mot d'espion

(1) Depuis 1865, la maison avait changé de numéro et était devenue le 5 au lieu du 9 de la rue dont elle faisait partie.

Fig. 95. — Maison de M^me^ Fesser à Bois-le-Duc (1869).

Fig. 96. — Dordrecht (1869).

Fig. 97. — Dordrecht (1869).

Fig. 98. — Dordrecht (1869).

Fig. 99. — Nevers (février 1871).

Fig. 100. — Nevers (octobre 1870).

Fig. 101. — Nevers (septembre 1870).

Fig. 102. — Nevers (1870).

Fig. 103. — Nevers (1870).

courait de bouche en bouche; des menaces se proféraient autour de lui, et des énergumènes parlaient tout net de le jeter à l'eau. Heureusement, la police venait à son secours; mais il fallait se sauver sur l'heure. Dès le lendemain, il reprenait le chemin de fer et se rendait à Nevers. Là, au moins, Mme Fesser était connue; il bénéficierait de sa notoriété : elle le garantirait contre les suspicions fâcheuses.

Une note d'un de ses carnets de poche nous le montre se logeant d'abord « rue du Rempart, en face de l'imprimerie de la Nièvre et de la place de la halle au blé (1) », puis déménageant le 16 octobre pour s'intaller rue de la Banque, dans la maison d'un relieur nommé Bresson. Les habitants de Nevers l'ont tout d'abord regardé de travers, comme les Nantais. Ne se sentant pas en sécurité parfaite parmi eux, il a jugé bon d'écrire au préfet, afin d'obtenir, par l'intermédiaire de ce fonctionnaire, soit un permis de séjour, soit un passeport lui permettant de regagner la Hollande. Le brouillon de cette lettre figure dans ses papiers. Afin de justifier sa présence auprès de Mme Fesser et leur cohabitation, il s'y donne comme un « parent » de cette dame : cette invention reviendra sous sa plume toutes les fois qu'il s'agira, dans l'avenir, d'expliquer une situation susceptible de prêter à la glose. L'écrit est du 6 octobre 1870. J'en transcris textuellement les termes.

Monsieur le Préfet,

J'ai quitté le dernier jour que le passage était libre pour sortir de la ville de Paris. Je suis venue avec une de mes parante connue et ayant habitée très longtemps Nevers, et donc elle est parfaitement connu par M. Bouquiard, notaire de Nevers pour ses intérêts de famille.

Par les tristes événements dont toute la France est inquiété, j'implore, Monsieur le Préfet, votre protection pour me faire délivré un permet de séjours ou passeport, et pour faire connaître mon origine, mon séjour et

(1) Chez M. Connot.

passage en France et en cas que je partirai par Bordeaux ou autrepart pour la Hollande.

J'ai un passeport hollandais délivré à Rotterdam [le] 19 mars 1860; mais, dans les circonstance actuelle, [il] ne sufit pas pour m'être valable contre les méfiances dont je suis exposé.

Je suis connue par Monsieur Larieux, député de la Gironde, à Bordeaux, et par la famille Crémieux, à Paris.

Veuilliez me faire une réponse pour mon passeport chez votre concierge Batiste, qui connaît Madame Fesser, ma parante.

Je vous prie, Monsieur le Préfet, de recevoir mes sentiments les plus respectueuse.

J.-B. JONGKIND
Artiste peintre, élève de Monsieur Eugène Isabey, à Paris; ancien pensionnaire du Roi de Hollande; médaille d'honneur à Paris 1852, etc.

Nevers, le 6 oct. 1870.

J'ignore quel accueil le Préfet fit à cette lettre et quelle suite lui fut donnée. Mais Jongkind continua de séjourner à Nevers jusqu'à la fin de la guerre, sans se voir aucunement inquiété. M^me^ Fesser correspondait de là avec son mari, retenu par ses occupations chez le marquis de Virieu, au château de Pupetière. Ils se communiquaient les nouvelles qu'ils recevaient de leur fils, qui, s'étant engagé au début des hostilités dans le 9^e^ bataillon de chasseurs à pied, combattait avec l'armée de la Loire. Jongkind, qui se montrait tendrement affectueux pour ce « bon Jules » avec lequel il jouait autrefois aux billes rue Servandoni, suppléait souvent sa compagne dans sa correspondance à son adresse. Il lui donnait paternellement des conseils de tempérance assez piquants sous la plume du personnage. « Soyez toujours prudent, lui écrivait-il (1), et ne buvez pas de *eaux-de-vie;* prenez du vin, de la bière ou du café; car les liqueurs forts sont très dangereuses, surtout dans les

(1) Lettre à Jules Fesser, de Nevers, 15 décembre 1870.

moments pour être constament réveillé et avoir sa raison... » Le soldat était choyé par son vieil ami, qui aidait sa mère dans les expéditions de linge, de vêtements chauds ou de légers subsides pécuniaires qu'elle lui faisait. « Nous pensons constamment à vous, lui disait-il, dans l'espoir que la paix soit rétabli bientôt. » Jongkind souffrait beaucoup de la guerre et du dépaysement qui en résultait pour lui. Il s'en ouvrait à son jeune correspondant, auquel il décrivait son existence en quelques mots d'un tour assez mélancolique. « Je sors très rarement, expliquait-il; je m'occupe à faire quelques souvenirs de dessin à l'aquarelle, mais je me porte pas bien et, n'ayant pas mes amis de Paris, j'ai beaucoup d'ennuye. »

Ces « souvenirs de dessin à l'aquarelle » s'enregistraient l'un après l'autre dans un album qu'il conservait toute sa vie dans son intégrité, mais dont les feuillets ont malheusement été dispersés depuis. Parfois, il y reproduisait la vue qu'on découvrait de chez lui, s'attachant aux moindres détails de la façade et de la toiture des maisons *(Fig. 100)*, recommençant deux fois le croquis d'une rue pour l'animer, quand l'occasion s'en présentait, d'un chariot traîné par des bœufs et de la blouse bleue de son conducteur *(Fig. 99)*. De ses « rares » sorties, il rapportait plusieurs panoramas de la ville dominée par les tours de sa cathédrale, tantôt sous le flamboiement d'un couchant radieux, tantôt dans une atmosphère tourmentée par la lutte des nuages contre la lumière défaillante *(Fig. 101)*. Le Palais-Ducal lui inspirait un dramatique nocturne *(Fig. 103)*; puis, l'imposante masse de la porte « du Groule » (lisez : du Croux) le disputait à la carrure non moins grandiose de la « tour Gocquin », derrière laquelle on apercevait le pont de la Loire dans le lointain *(Fig. 102)*. Les douleurs ou les humeurs noires le confinaient-elles au logis, le crayon du dessinateur se contentait alors des inspirations fournies par les livres qui lui

tombaient sous la main. L'un de ceux qu'il rencontrait s'appelait *La Bretagne ancienne et moderne*, de Pitre-Chevalier, illustrée par Leleux, Penguilly et Johannot. Il y copiait avec une consciencieuse application une représentation de la « tour d'Elven ». Ensuite, c'était une *Géographie en estampes*, évoquant les *« mœurs et coutumes des différents peuples de la terre »*, qu'il avisait chez son voisin le relieur. Il en reproduisait le frontispice, où des types des quatre parties du monde encadraient le titre de l'ouvrage. Et puis, encore une estampe ayant pour épigraphe « L'homme par son génie est maître de la terre », où l'on voyait une femme, appuyée sur le globe terrestre, désigner du doigt le bateau d'un navigateur parti pour la découverte de parages inconnus : tels Cook ou Lapérouse, dont les noms se lisent chacun dans un cartouche au bas de l'image. Après cela, un atlas suffisait à la distraction de l'homme auquel une carte des environs de Paris remémorait ses promenades dans la banlieue de la grande ville; il s'amusait à en faire une copie, qui est datée du 12 décembre 1870 *(Fig. 104)*. Le 26 du même mois, il traçait d'après une autre carte un contour de la France, dans l'intérieur duquel il se bornait à indiquer les lieux connus de lui, soit pour les avoir habités ou traversés, soit à cause de la résidence d'une connaissance : ainsi, Bordeaux et Jonzac, qui lui rappelaient son client Bascle; le Dauphiné, séjour d'Alexandre Fesser, et Béziers, où M^me^ Fesser comptait également de la famille *(Fig. 105)*. Pendant les longues soirées de cet hiver à Nevers, lorsque son crayon ne marchait point, ses yeux s'attachaient volontiers au texte d'un livre. Les récits de voyages jouissaient de ses préférences. Il se passionnait pour ceux du peintre de marine Garneray, dont il avait connu personnellement autrefois le héros. Il goûtait aussi *la France maritime* d'Eugène Sue et ne dédaignait ni *Robinson Crusoë* ni le *Robinson Suisse*. Dans un autre genre, *l'Oiseau*, de

Paris.
Département de la Seine
Meudon
Issy
Vanves
Clamart
Bagneux
Montrouge
Arcueil
Gentilly
Bicêtre
Villejuif
Vitry
Choisy le Roy
Thiais
Orly
Chevilly
Fresnes
Rungis
Antony
Sceaux
Bourg la Reine
Châtillon
Bagneux
Montrouge
Vaugirard
Grenelle
Auteuil
Passy
Bercy
Charenton
Ivry
Villeneuve St Georges
Boissy St Léger
Villeneuve le Roi
Orly
Athis
Juvisy
Draveil
Montgeron
Villeneuve St Georges
Choisy le Roi
Thiais
Chevilly
Fresnes
Rungis
Antony
Sceaux
Bourg la Reine
Châtillon
Meudon
Issy
Vanves
Clamart
Bagneux
Montrouge
Arcueil
Gentilly
Bicêtre
Villejuif
Vitry
Ivry
Charenton
Bercy
Passy
Auteuil
Grenelle
Vaugirard
Bagneux
Montrouge
Châtillon
Bourg la Reine
Sceaux
Antony
Rungis
Fresnes
Chevilly
Thiais
Choisy le Roi
Villeneuve St Georges
Boissy St Léger
Villeneuve le Roi
Orly
Athis
Juvisy
Draveil
Montgeron

Fig. 106. — Paysage hollandais (1869).

Fig. 107. — Paysage hollandais (1870).

Fig. 108. — Paysage hollandais (1871).

Fig. 109. — Paysage hollandais (1872).

Fig. 110. — Nevers; la Loire (1871).

Fig. 111. — Nevers; la porte du Croux (1871).

Fig. 112. — Nevers; le palais ducal (1871).

Michelet, lui agréait fort, et c'était une de ses lectures favorites.

Au début de mars 1871, Jongkind et Mme Fesser étaient allés revoir leurs amis de Saint-Parize. Une autre fois, ils avaient poussé jusqu'à Pougues. Le 19, ils se rendaient à la Charité-sur-Loire, où des relations anciennes de la famille Fesser les appelaient. Ils y passaient une semaine; puis, le 26, ils prenaient le train pour Paris. Ils y arrivaient en pleine Commune. L'innocent Jongkind ne démêlait pas sans peine ce qui se passait autour de lui. Il attendait avec impatience la fin de cette aventure. Avant qu'elle se terminât, il lui fallait, hélas, subir quelques heures d'angoissante émotion. L'explosion d'une poudrière voisine de l'Observatoire secouait tous les alentours et lézardait sa demeure. En outre, la reprise de Paris par les troupes versaillaises ne s'opérait pas sans dommages sérieux pour le quartier et, pendant plusieurs jours, l'alerte était chaude. L'ordre rétabli et le danger conjuré, le compagnon de Mme Fesser racontait l'affaire à son fils Jules, qui, rendu à la vie civile, venait de remplacer son père dans son poste chez le marquis de Virieu, à Pupetière.

... Nous avons passé de mauvais moments. Toutes les fenêtres et carreaux ont été briser lorsque la poudrière du Luxembourg a sauté. Votre mère et moi, avec d'autres locataires, nous avons descendu dans le collidor par derrière la boutique de Rochette, le charbonnier. On ne pouvait pas sortir dans la rue force des fusilades, des obus et des boulés de canons. La maison de notre boulangère, rue Vavin au coin de la rue Notre-Dame-des-Champs, n'existe plus. Enfin, nous voilà revenue de toutes frayeur, et la grande ville a reprise ses mouvements habituelle de ses milliers de voitures, etc.

Ce qui désole surtout l'artiste qui s'épanche dans ces lignes, c'est que la guerre a été désastreuse pour le commerce de la peinture. Il s'en plaint avec amertume à son jeune confident, ajoutant à la même lettre, écrite le 12 juillet 1871 :

L'année passé était pour moi une perte de 12 à 15.000 francs. Heureurement, à mon retour à Paris, j'ai revu de mes vieux connaissance de vingt ans ; j'ai pu déjà vendre de mes tableaux et on me demande d'autres ; *mais surtout des vues de Hollande.*

Ces derniers mots expliquent pourquoi, laissant dormir ses souvenirs récents du Nivernais, Jongkind va s'attaquer de plus belle aux bateaux et aux moulins de sa terre natale, variant, avec une ingéniosité des plus subtiles, les motifs et les effets tout en se maintenant dans un ordre de sujets imposé pour l'écoulement de sa production *(Fig. 106 à 109)*. Cependant, les vrais connaisseurs ne tombent point dans ce travers routinier. Ils apprécient l'originalité du peintre dans les créations qui s'écartent de sa « marchandise » hollandaise courante. Ils savourent le ragoût de ses aquarelles primesautières, qui jouissent d'un accent souvent plus pénétrant que celui des toiles qu'il en tire, et que, faute d'acheteurs pour ce genre d'interprétations directes de la nature, l'auteur garde généralement en portefeuille. L'un de ces amateurs perspicaces est un critique délicat, qui s'appelle Philippe Burty. Le jour où Jongkind s'est avisé de manier une pointe de graveur, celui-ci n'a pas ménagé les éloges à ses eaux-fortes. Son approbation l'a soutenu. Sur son initiative, le peintre a collaboré par une planche délicieuse au recueil de *Sonnets et eaux-fortes* édité, en 1869, par Alphonse Lemerre : une bande de patineurs glissant devant une file de moulins illustra des vers de Robert Luzarche intitulés *Batavia*. Burty, qui milita pour sa notoriété et son succès, parle un jour de lui à Edmond de Goncourt. Goncourt éprouve la curiosité de le connaître. Le critique le conduit rue de Chevreuse. C'est pendant les jours de la Commune, le 4 mai 1871. La visite produit sur le subtil observateur une impression qui s'est aussitôt reflétée dans son *Journal*. On remarquera que, comme Baudelaire jadis, Goncourt estropie le nom de l'artiste, qu'il appelle *Jonckind*.

... Nous allons, dans des quartiers perdus, voir Jonckind. J'ai été un des premiers à apprécier le peintre, mais je ne connaissais pas le bonhomme. Figurez-vous un grand diable de blond, aux yeux bleus, du bleu de la faïence de Delft, à la bouche aux coins tombants, peignant en gilet de tricot, et coiffé d'un chapeau de marin hollandais.

Il a, sur son chevalet, un tableau de la banlieue de Paris avec une berge glaiseuse d'un tripotis délicieux. Il nous fait voir des esquisses des rues de Paris, du quartier Mouffetard, des abords de Saint-Médard, où l'enchantement des couleurs grises et barboteuses du plâtre de Paris semble avoir été surpris par un magicien, dans un rayonnement aqueux.

Puis, ce sont, dans les cartons, des barbouillages de papier, des fantasmagories de ciel et d'eau, le feu d'artifice des colorations de l'éther.

Il nous montre tout cela, bonifacement, en patoisant un hollando-français, où perce parfois l'amertume d'un grand talent, d'un très grand talent, qui demande 3.000 francs pour vivre par an, et ne les a pas toujours gagnés, même dans les années où il voyait vendre un Bonington 80.000 francs. Mais aussitôt, se radoucissant, il parle sur une note de tristesse de son art, de sa lutte, de sa recherche, qui le rend, dit-il, le plus malheureux des hommes.

Pendant ce, tourne autour de lui, avec les caresses de la voix qu'ont les mères pour les enfants, une courte femme, aux cheveux argentés, aux moustaches drues, un ange de dévouement, ayant l'aspect d'une vivandière de la vieille garde impériale.

La séance a été longue. La revue des cartons a duré plusieurs heures. Jonckind a beaucoup parlé. Il s'est animé au sujet de la politique de la Commune. Tout à coup, son langage se brouille et se *hollandise*, ses paroles deviennent bizarres, incohérentes... Il y est question d'agents de Louis XVII, de choses horribles dont le peintre aurait été témoin... Il se lève, comme mû par un ressort : « Voyez-vous, une électricité vient de passer à côté de moi », — et il fait, avec sa bouche, l'imitation d'une balle qui siffle...

Dans sa lettre à Jules Fesser dont j'ai reproduit plus haut quelques passages, Jongkind disait :

J'aurais bien voulu que votre père aurait tenue son petit chambre à Paris jusqu'à j'ai pu vivre de mes rentes à Nevers ou environs. C'est un beau pays où il y a de bon monde et des amis. Aussitôt que j'aurai régler mes

affaires d'ici, au mois d'août ou avant, nous ferons, votre mère et moi, cette voyage.

Ces lignes faisaient allusion à la décision prise par Alexandre Fesser de ne plus reparaître à Paris, où ses occupations ne l'appelaient plus, et de se retirer désormais à Nevers. Mme Fesser et son compagnon allaient bientôt y rejoindre l'ancien cuisinier. Ils quittaient Paris le 28 août 1871, s'arrêtaient une nuit à Montargis, et arrivaient auprès de lui le 29. Nevers les gardait tout le mois de septembre et une partie d'octobre. Jongkind y remplissait de croquis un petit album *(Fig. 111 et 112)*. Il y lavait quelques belles aquarelles *(Fig. 110)*. A la mauvaise saison, il redevenait parisien. Un sculpteur lui demandait de poser pour son portrait. C'était un certain Philippe Solari, qui ne manquait point d'habileté pour saisir l'expression d'une physionomie. Il signait son œuvre en décembre 1871 *(Fig. 113)*. Par son portraitiste, qui était d'Aix en Provence, Jongkind ne tardait pas à faire la connaissance d'un autre Provençal de Paris, en train de faire son chemin dans la littérature : je parle d'Émile Zola. Zola venait le voir chez lui, s'intéressait à son œuvre et prenait la plume pour rendre compte avec détails de sa visite dans le journal *la Cloche* du 24 janvier 1872. L'article se terminait par un éloge du buste de Solari, exposé rue de Richelieu chez Cadart, dont les admirateurs du peintre étaient invités à se procurer une épreuve. Quant à Jongkind lui-même, le créateur du naturalisme littéraire saluait en lui un des plus remarquables adeptes du naturalisme artistique.

Nos paysagistes ont depuis longtemps rompu franchement avec la tradition. Il était réservé à notre âge, épris d'une tendre sympathie pour la nature, d'enfanter tout un peuple de peintres courant la campagne en amants des rivières blanches et des vertes allées, s'intéressant au moindre bout d'horizon, peignant les brins d'herbe en frères recueillis.

Le paysage classique est mort, tué par la vérité. Nous avons, dans ce

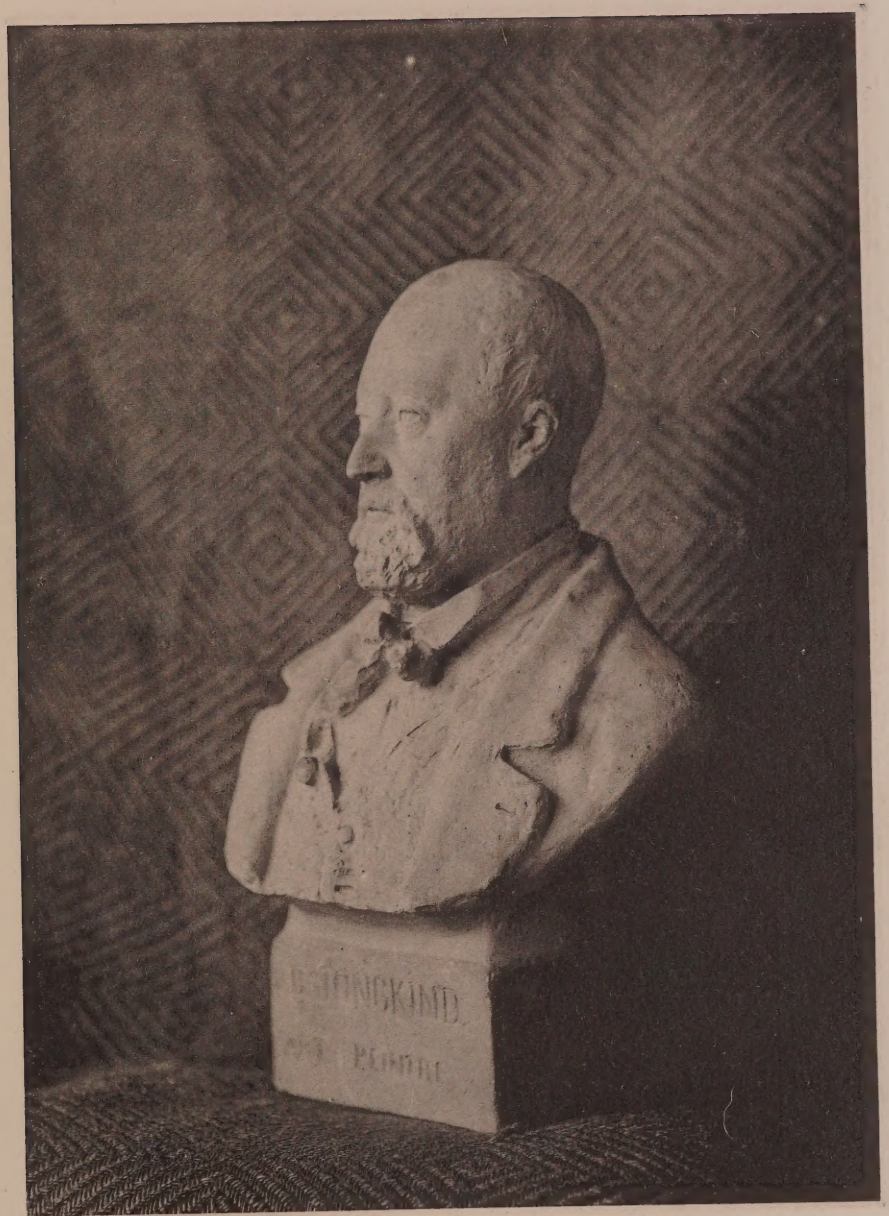


Fig. 113. — Jongkind, par Ph. Solari (1871).

Fig. 114. — Le Pont-Neuf de 1851.

Fig. 115. — La Seine près du Pont Marie (1872).

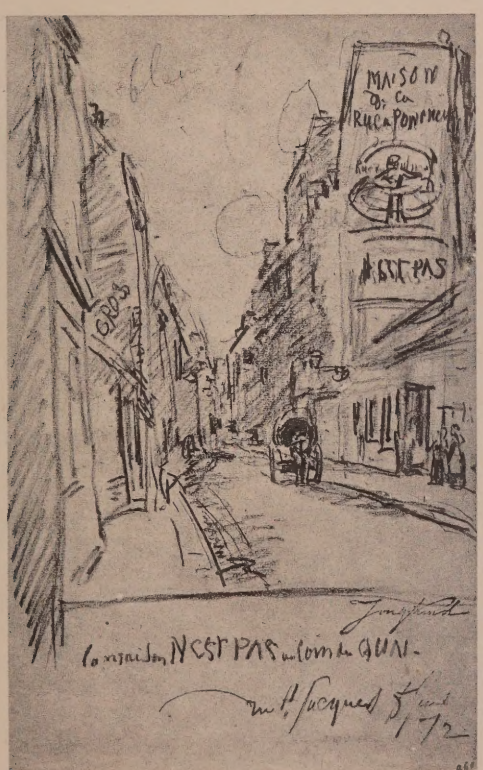


Fig. 116 à 119. — L'église St-Jacques-du-Haut-Pas et la rue Saint-Jacques (1872).

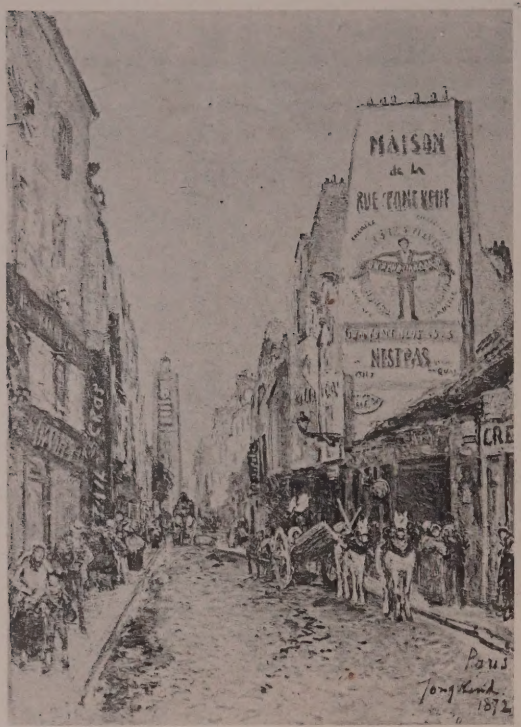


Fig. 120. — La rue Saint-Jacques (1872).

Fig. 121. — La rue de l'Abbé-de-l'Epée (1872).

Fig. 122. — La rue et l'église St-Jacques (1877).

genre, accepté le naturalisme sans grande lutte, parce que près d'un siècle de littérature et de goûts personnels nous avait préparés à cette évolution artistique. Bientôt, j'en ai la conviction, nous admettrons les vérités du corps humain, les tableaux de figure pris dans la réalité exacte, comme nous avons admis les vérités de la campagne, les paysages contenant de vraies maisons et de vrais arbres.

L'heure n'en est encore qu'aux tendresses de la nature. Nous promenons dans les champs notre système nerveux détraqué, impressionné par le moindre souffle d'air, nous perdant dans le rose d'un coin de ciel, dans le bleu des petits flots d'un lac. La campagne, les villes vivent pour nous d'une vie poignante et fraternelle, et c'est pour cela que la vue d'un bout de rue, d'une haie d'églantiers, d'une simple tache de mousse nous émeut souvent jusqu'aux larmes.

*
* *

Parmi les naturalistes qui ont su parler de la nature en une langue vivante et originale, une des plus curieuses figures est certainement le peintre Jong-Kind (1). Il est connu, célèbre même ; mais l'exquis de son talent, la fleur de sa personnalité ne dépasse pas le cercle étroit de ses admirateurs.

Je ne connais pas d'individualité plus intéressante. Il est artiste jusqu'aux moelles. Il a une façon si originale de rendre la nature humide et vaguement souriante du Nord que ses toiles parlent une langue particulière, langue de naïveté et de douceur. Il aime d'un amour fervent les horizons hollandais, pleins d'un charme mélancolique; il aime la grande mer, les eaux blafardes des temps gris et les eaux gaies et miroitantes des jours de soleil. Il est fils de cet âge qui s'intéresse à la tache claire et sombre d'une barque, aux mille petites existences des herbes.

Son métier de peintre est tout aussi singulier que sa façon de voir. Il a des largeurs étonnantes, des simplifications suprêmes. On dirait des ébauches jetées en quelques heures, par crainte de laisser échapper l'impression première. La vérité est que l'artiste travaille longuement à ses toiles, pour arriver à cette extrême simplicité et à cette finesse inouïe. Tout se passe dans son œil, dans sa main. Il voit un paysage d'un coup, dans la réalité de son ensemble, et le traduit à sa façon, en en conservant la vérité, et en lui communiquant l'émotion profonde qu'il a ressentie.

(1) Le nom est ainsi écrit, en deux mots, avec trait d'union. Encore une déformation nouvelle !

C'est ce qui fait que ses paysages vivent sur la toile, non plus seulement comme ils vivent dans la nature, mais comme ils ont vécu pendant quelques heures dans une personnalité rare et exquise.

*
* *

J'ai visité son atelier dernièrement. Tout le monde connaît ses marines, ses vues de Hollande. Mais il est d'autres toiles qui m'ont ravi, qui ont flatté en moi un goût particulier. Je veux parler des coins de Paris qu'il a peints dans ces dernières années.

J'aime d'amour les horizons de la grande cité. Selon moi, il y a toute une mine féconde, tout un art moderne à créer. Les boulevards grouillent au soleil; les squares étalent leurs verdures et leur petit monde d'enfants; les quais allongent leurs berges pittoresques, la bande moirée de la Seine, dont l'eau verdâtre est tachée du noir de suie des chalands; les carrefours dressent leurs hautes maisons, avec les notes joyeuses des tentes, la vie changeante des fenêtres. Et, selon qu'un rayon de soleil égaie Paris ou qu'un ciel sombre le fasse rêver, la ville a des émotions diverses, devient un poème de joie ou de mélancolie.

Ah! qu'ils ont tort ceux qui vont chercher l'art à des centaines de lieues! L'art est là, tout autour de nous, un art vivant, inconnu. Je sais certaines échappées, dans Paris, qui me touchent plus profondément que les grandes Alpes et les flots bleus de Naples. Les pierres des maisons me parlent; il passe dans le brouillard des rues une voix amie; à chaque trottoir, un nouveau tableau se déroule. Paris a tous les sourires et toutes les larmes.

Cet amour profond du Paris moderne, je l'ai retrouvé dans Jong-Kind, je n'ose dire avec quelle joie. Il a compris que Paris reste pittoresque jusque dans ses décombres, et il a peint l'église Saint-Médard, avec le coin du nouveau boulevard qu'on ouvrait alors. C'est une perle, une page d'histoire anecdotique. Tout un quartier, le quartier Mouffetard, est là, avec ses petites boutiques, si curieuses de couleur, son pavé gras, ses murs blafards, son peuple de femmes et de passants. Au milieu de la place, un prêtre retient son chapeau qu'un coup de vent menace d'enlever; la soutane vole; le noir de cette jupe, dans cet horizon gris, met une note si vraie et si singulière qu'un sourire monte aux lèvres.

Cette œuvre me va au cœur. Le grand ciel nuageux a l'odeur des pluies de Paris. J'y respire la vie de nos jours; je me rappelle des après-midi attristées, de longues courses que j'ai faites à travers la ville, toute

mon existence de Parisien... L'artiste a évoqué l'âge présent avec une émotion fidèle, et je suis reconnaissant de cette vie qu'il me fait revivre.

*
* *

J'ai vu chez Jong-Kind d'autres vues de Paris que je ne puis qu'énumérer.

Une petite toile représentant le boulevard de la Santé; dans le fond, la fameuse Butte-aux-Cailles; métier très large et très vigoureux.

Une vue de Charenton, prise de l'île; le ciel, d'une pâleur douce, monte largement de l'horizon, comme une bouffée d'air pur.

Une étude du Pont-Neuf; au fond, la Cité; des chevaux se baignant dans l'abreuvoir, au pied de l'escalier du quai; on devine Paris bourdonnant au-dessus de cette rivière tranquille.

Je ne puis parler à cette place des nombreux dessins et aquarelles dont Jong-Kind a pris le sujet dans nos rues. Je citerai parmi les plus remarquables une vue de la rue de l'École-de-Médecine et une vue de la porte de Vanves. Je n'ai qu'un désir, celui de voir l'artiste continuer à peindre ces horizons chers à mes tendances vers un art tout moderne.

Un peintre de cette conscience et de cette originalité est un maître, non pas un maître aux allures superbes et colossales, mais un maître intime, qui pénètre avec une rare souplesse dans la vie multiple des choses.

Je regrette de ne pouvoir mettre sous les yeux du lecteur, faute de le connaître moi-même, le *Saint-Médard* exalté avec tant de chaleur dans cette vibrante évocation du Paris moderne sortie du pinceau si original de Jongkind. Il s'en fera du moins une idée par l'aquarelle qui a servi de point de départ au tableau *(Fig. 86)*. On ne trouvera point ici non plus le *boulevard de la Santé* ni la *vue de Charenton*. Quant au *Pont-Neuf* avec des chevaux « se baignant dans un abreuvoir au pied de l'escalier du quai », je crois qu'on peut reconnaître cette évocation d'un coin de Paris, qui n'était déjà plus en 1872 tel que l'avaient connu les Parisiens vingt ans auparavant, dans une toile datée de 1851 quoique sa facture ne corresponde point à cette date, évidemment rétrospective *(Fig. 114)*. En souvenir de

sa visite rue de Chevreuse, Zola avait emporté chez lui un autre bord de Seine esquissé de verve par l'aquarelliste, dont le premier plan s'animait également d'un abreuvoir, mais dont le sujet avait été pris sur le petit bras de la Seine, avec le Pont-Marie et la tour de Saint-Gervais se dressant à l'horizon *(Fig. 115)*. Etait-ce sous l'influence du littérateur et de son entraînant panégyrique de Paris comme inspirateur d'art que Jongkind attaquait, dans les mois suivants, plusieurs toiles dont le thème lui avait été fourni par des rues de son quartier? Peut-être. Toujours est-il que, le 16 mai 1872, il crayonnait sur un album la *rue de l'Abbé-de-l'Épée* avec la tour de Saint-Jacques-du-Haut-Pas au fond et, sur le devant, les arbres des Sourds-Muets *(Fig. 116)*; que, le 5 juin, il ouvrait le même album pour esquisser d'abord la même église Saint-Jacques de la rue à laquelle elle a donné son nom *(Fig. 119)*, et puis, pour prendre un autre aspect de la même artère faubourienne caractérisé par un vaste pignon livré aux afficheurs, où s'étale la fameuse réclame pour la *maison de la rue du Pont-Neuf*, qui « *n'est pas* au coin du quai » *(Fig. 117 et 118)*. Soit la même année, soit dans un prochain avenir, chacun de ces croquis donnera naissance à une ou plusieurs toiles, qui affirmeront la maîtrise de leur auteur comme iconographe pittoresque du Paris de son temps *(Fig. 120 à 122)*. Les clients finiront par convoiter cette marchandise à l'égal des vues de Hollande.

En cette année 1872, Jongkind ne suffit point à satisfaire les demandes. Jules Fesser reçoit de lui, au printemps (1), une lettre où, parlant de l'existence de sa mère et de la sienne, il lui dit :

Nous sommes fatigués ; nous recevons tous les jours du monde, et dé tableaux à faire. C'est qu'il me faut beaucoup de magie pour contenter mes pratique et pour variée mes tableaux ; mais le principal est à recevoir de

(1) Lettre à Jules Fesser, de Paris, 1er mai 1872.

l'argent. On vient de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Russie pour acheté ma peinture...

Malheureusement, la santé du valétudinaire qu'est l'artiste, ébranlée de nouveau depuis la guerre et les soucis qu'il en a éprouvés, laisse souvent à désirer. « Avec cela, ajoute-t-il, je me porte pas bien, et constamment une malaise. Donc, je suis de mauvais humeur. J'espers, quand j'aurai terminé le gros de besogne, de pouvoir aller à la campagne pour me reposer. » Ce n'est que le 19 août qu'il parvient à se libérer et qu'il part pour Nevers. Il s'arrête à Orléans, puis à Bourges et parvient à destination « le mercredi 21 août à 6 heures et demie du soir ». Je relève cette indication dans un de ses albums, où il a encore écrit : « De retour à Paris le mercredi 16 octobre 1872. » A Nevers, Jongkind a partagé l'habitation d'Alexandre Fesser; il s'est installé place Mossé n° 1, à *l'hôtel Saint-Louis*, où celui-ci occupe un logement indépendant, situé au deuxième étage de la maison. Une de ses aquarelles, datée du 30 août 1872 *(Fig. 124)*, représente ce logis de « vacances », qu'il ne quitte, cet été-là, que pour quelques excursions aux environs : au château de Meause-sur-Allier (24 septembre), à celui de Villemant près Guérigny (26 septembre), à Magny-Cours (29 septembre), à Langeron (1er octobre), à la Charité-sur-Loire (13 au 16 octobre), etc.

Rentré à Paris, l'homme dont les productions sont à présent estimées par les connaisseurs de tous les pays du monde, et qui ne suffit pas à contenter sa clientèle, ne tarde pas à éprouver de la part des peintres, ses confrères, qui président à la destinée du Salon annuel, un affront des plus sensibles pour son amour-propre. L'exposition de 1872 a reçu de lui une *Entrée du port de Dordrecht par effet de lune*, appartenant à M. H. Hecht. A celle de 1873, il présente un nouvel effet de lune inspiré par un souvenir de Rotterdam *(Fig. 125)*. Le jury rejette ce tableau.

La déconvenue est d'autant plus amère pour lui qu'il n'est plus habitué aux avanies de ce genre, et que ses œuvres recueillent journellement des louanges enthousiastes. Celle-même que les jurés ont écartée, aperçue par son vieil ami Alfred Lebrun à la montre de Détrimont avant son départ pour le Palais de l'Industrie, a tellement ravi ce fin connaisseur que son admiration a éclaté dans une lettre dithyrambique. Il a écrit d'emblée à son auteur :

Lundi 10 mars 1873.

Mon cher Jongkind,

Reçois mes bien sincères félicitations pour ton tableau du Salon. Il est merveilleux de lumière nacrée : c'est un scintillement éblouissant. Il semble qu'il tombe une pluie de pierres précieuses. Quelle belle soirée! Comme une promenade sur l'eau semblerait bonne à faire, éclairé par ta lune, qui est merveilleuse de magie. Quel sorcier tu fais, de pouvoir créer une toile si puissante d'effet. J'ose espérer un grand succès au Salon.

Je l'ai vu ce matin à la montre de Détrimont, dans un cadre splendide...

Mes respects à Mme Fesser, et pense à ton vieux camarade Lebrun.

Ton dévoué,

Alfred Lebrun.

Le tableau en question dépassait les dimensions habituelles des toiles de Jongkind, généralement de format plutôt exigu. A ce paysage mesurant plus d'un mètre de haut, il avait donné un pendant de même taille, peint « dans le même cadre ». Avant le Salon, l'un et l'autre avaient trouvé preneurs ; il les avait vendus « avec honneur » [1]. Tous deux, hélas, étaient victimes de la rigueur du jury, que partageaient les envois de Mme Fesser. Cette monstrueuse exclusion d'un talent consacré par des succès retentissants, aux ouvrages duquel les portes de l'expo-

(1) Lettre à Jules Fesser, de Paris, 15 mars 1873.

sition auraient dû s'ouvrir toutes grandes, révoltait tous les esprits soucieux d'équité. Quelques artistes évincés comme lui par le jury, qui préparaient une exposition de protestation, s'empressaient de solliciter son adhésion à leur manifestation vengeresse. Dans le courant d'avril, Jongkind recevait de l'un d'eux la lettre suivante.

Cher Monsieur,

Au nom de tous mes confrères refusés au Salon, je vous prie instamment de bien vouloir enrichir notre exposition de vos œuvres, et aussi de vouloir faire partie du comité constitué pour l'organisation. Nous ouvrirons le 15 de ce mois. Au besoin, nous viendrons prendre nos tableaux de force.

Tout à vous.
Van Elven
rue du Cherche-Midi, 55.

Le comité est ainsi formé :

Chaplin.
Ziem.
Jongkind ?
Le Roux.
Leman.
Van Elven.
Bellangé.
Firmin Girard.
Bœtzel.
B. Masson.
Ed. Frère.
Ch. Donzel.
Castagnary.

Une autre lettre signée « Georges Ballot, artiste peintre », répétait la même invitation à une « contre-exposition privée », qui pourrait devenir l'origine d'une société profitable à l'indépendance des artistes. Jongkind ne restait pas sourd à ces

appels. On lit dans le *Rappel* du 22 mai 1873, qui servait de tribune aux organisateurs du groupement :

L'exposition des refusés s'augmente tous les jours. Les retardataires et les absents qui reviennent envoient celles de leurs œuvres qui ont déplu au jury. M. Jonkindt (*sic*) a ouvert la marche avec une jolie toile...

Cette exposition n'était pas destinée au même retentissement que le *Salon des Refusés* de 1863. Aussi bien, Jongkind n'en avait pas besoin pour contribuer à sa réputation, solidement assise. Il ne s'agissait, pour lui, que d'un mécompte passager, qu'il oubliait bien vite en travaillant. Mais, comme le manque d'égards de ses confrères pour son talent l'avait piqué au vif, il le leur faisait sentir en s'abstenant désormais de paraître au Salon. La grande toile qu'il avait présentée avec le *Clair de lune* tant admiré par Lebrun lui avait été rendue par son acquéreur. C'était un *Coucher de soleil sur la Meuse à Rotterdam (Fig. 126)*, qu'il retouchait l'année suivante et qu'il gardait ensuite pour lui; l'œuvre restait dans son atelier jusqu'à sa mort, comme un témoin du déni de justice dont il avait souffert.

Cet atelier de la rue de Chevreuse ne ressemblait en rien aux installations luxueuses des peintres mondains que Paris possédait alors. L'intérieur était des plus modestes. Une petite chambre éclairée par deux fenêtres donnant sur la rue : un chevalet auprès de chaque fenêtre, l'un pour Jongkind, l'autre pour son « élève » ; une grande armoire surmontée d'une rangée de potiches hollandaises, quelques toiles sur les murs, et c'était tout. Ou plutôt non: une nichée de pigeons, s'ébattant en liberté dans la pièce, voletait d'un chevalet à l'autre. Ces oiseaux, tendrement aimés par leur propriétaire et sa compagne, se perchaient familièrement sur l'épaule de l'un d'eux ou bien sur son tableau, maculant parfois de fiente le sol et les meubles, quand les œuvres du peintre elles-mêmes n'avaient

Fig. 123. — Demeure de Jongkind rue de Chevreuse (1873).

Fig. 124. — L'hôtel St-Louis à Nevers (1872).

Fig. 125. — Clair de lune à Rotterdam (1873).

Fig. 126. — Coucher de soleil à Rotterdam (1873-74).

Fig. 127. — Atelier de Jongkind rue de Chevreuse (1873).

Fig. 128. — Maison Fesser à Pupetière (1873).

pas à pâtir de cette dangereuse promiscuité. Jamais une de ces bêtes n'était sacrifiée et ne passait dans la casserole. « Si votre mère en perdait une, écrivait Jongkind au jeune Fesser (1), elle en pleurerait longtemps. » Leur nombre, se multipliant, avait fini par atteindre et dépasser la trentaine. Cette compagnie devenait d'autant plus gênante et absorbante que Mme Fesser ne confiait à personne le soin de ses chers pigeons et le nettoyage de leur volière. Sur le point de quitter Paris pour la campagne, nos gens se décidaient à mettre toute cette famille ailée dans un panier, à charger le panier dans une voiture et à transporter le chargement aux environs de Paris, chez des amis, sur promesse formelle faite par ceux-ci de ne pas livrer ce dépôt précieux au couteau de la cuisinière (2). Deux ou trois de ces oiseaux bien-aimés accompagnaient le couple dans son exode à Nevers, qui s'effectuait au mois d'août.

Un peu avant son départ, Jongkind s'est amusé à brosser une pochade de son intérieur *(Fig. 127)*. Il y a placé Mme Fesser causant avec une amie. Sur le châssis de cette toile, qui n'est pas sortie, à l'heure qu'il est, de la famille de la dame, à qui il l'avait donnée, on lit : « Intérieur de la chambre à peindre du peintre Jongkind, 5, rue de Chevreuse, Paris, 1873 ». Le 28 mai de la même année, l'artiste a encore peint l'extérieur de son logis *(Fig. 123)*. Il s'est posté sur le boulevard Montparnasse, en face de l'habitation qui fait, comme on sait, le coin de ce boulevard, et il a reproduit à l'aquarelle, avec une fidélité rigoureuse, l'aspect extérieur de cette bâtisse où, à cette époque, il a déjà passé environ treize années, et qu'il n'aura pas abandonnée lorsque, dix-huit ans plus tard, il quittera l'existence. Sujet des plus ingrats ; mais la maîtrise de l'interprète en a tiré un pur chef-d'œuvre.

(1) Lettre à Jules Fesser, de Paris, 15 mars 1873.
(2) Lettre à ~~Jules~~ Alexandre Fesser, de Paris, 27 juin 1873.

En 1873, la villégiature de Jongkind, commencée à Nevers, auprès d'Alexandre Fesser, se poursuit dans le Dauphiné, auprès de son fils Jules, qui s'est marié l'année précédente et qui vit à Pupetière, entre son épouse et l'enfant que celle-ci lui a donné. Le jeune homme habite une maisonnette en pleine campagne. Son vieil ami, qui y reçoit l'hospitalité, s'empresse d'en fixer le souvenir dans un croquis lestement enlevé, rehaussé de quelques touches d'aquarelle *(Fig. 128)*. Et puis, il se met en route avec M^me^ Fesser pour un voyage qui va leur faire connaître le Midi de la France. Le 20 septembre, ils sont à Avignon ; le 21, à Marseille, où ils séjournent jusque vers la fin du mois. Plusieurs vues de cette ville et de son port, rapportées sur une page d'album ou sur une feuille volante, dans un portefeuille, rappellent cette fugue au bord de la Méditerranée *(Fig .129 et 130)*. L'une d'elles, l'hiver suivant, lui fournira la matière d'un tableau où Notre-Dame-de-la-Garde dressera son clocher élancé au milieu d'une forêt de mâts et de vergues. Je n'ai pas connaissance d'une œuvre du même genre inspirée par Nevers à l'homme qui, au retour de son équipée méditerranéenne, y passait tout le mois d'octobre. Cependant, cette cité n'était pas sans lui sourire. Il goûtait la bonhomie archaïque de ses pierres fanées autant que la finesse de son ciel. Il en tirait de croustillantes aquarelles, qui, feuilletées dans ses cartons, dégageaient le plus doux parfum de vieille France *(Fig. 131)*. Mais, de tableaux sortant de là, point ou, du moins, fort peu. Les clients demandent toujours des vues de Hollande, des moulins, des bateaux, des patineurs et, surtout..., des clairs de lune. Son travail de l'été reste un amusement étranger à sa production mercantile. C'est un repos qui ne compte pas. Il le laisse entendre à son ami Smits dans une lettre qu'il écrit, sur la fin de 1875, à cet intime d'autrefois, avec lequel les rapports se sont beaucoup espacés. Après les compliments de circon-

stance le jour de la Saint-Silvestre, il ajoute en post-scriptum [1] :

Cet année, comme l'année précédente, j'ai été 4 mois dans le Dauphiné, entre Lyon et Grenoble, où j'ai trouvé la nature splendide. J'ai fait quelques étude ; mais mon temps de campagne est principalement pour me reposer.

Contrairement à ce que laisse entendre ce billet, en 1874, Jongkind n'a pas consacré tout son été au Dauphiné. Parti d'abord, le 4 juillet, pour Nevers, il n'en est reparti que le 6 août à destination de Pupetière. Son séjour auprès des enfants de M^me^ Fesser n'a duré, en tout, que quinze jours : du 8 au 21. Ces deux semaines lui ont suffi, il est vrai, pour remplir un album d'une ample moisson de croquis, glanés sur les lieux ou dans le voisinage et, notamment, aux alentours du vieux château de Virieu *(Fig. 136)*, l'imposant aîné de celui de Pupetière *(Fig. 138)*. Et puis, après une courte halte à Lyon, où, bien entendu, son crayon marchait toujours *(Fig. 132)*, il est rentré à Nevers et, sauf quelques excursions tantôt à Saint-Parize-le-Châtel, tantôt à Saint-Eloi-sur-Loire, illustrées, comme de juste, par de rapides pochades, Nevers l'a possédé jusqu'à son retour à Paris, le 16 octobre. En 1875, M^me^ Fesser et son compagnon font la part plus large au Dauphiné. C'est qu'Alexandre Fesser, malade depuis quelque temps, a succombé cette année-là, le 24 mars, dans sa retraite nivernaise. Rien n'attire plus désormais à Nevers Jongkind et celle à qui son existence est associée. Ils appartiennent tout entiers à la jeune famille de Pupetière, qui les voit arriver auprès d'elle dès le 11 juillet, portant dans un panier deux oiseaux qui ont remplacé dans leur tendresse leurs pigeons, dont ils se sont séparés ; c'est-à-dire une tourterelle et une perdrix. Leur attachement pour ces volatiles est tel que, s'étant décidés, sur la fin de septembre, à

(1) Lettre à Eugène Smits, de Paris, 31 décembre 1875.

s'offrir un petit voyage en Suisse, ils emportent avec eux la tourterelle, et que le premier souci de Jongkind, quand il écrit de Genève à son jeune ami de Pupetière, c'est de s'enquérir de « son perdrix ». Conduit par une excursion qu'il a effectuée à abandonner toute une journée « sa torterelle » dans une chambre d'hôtel, il en a éprouvé une peine qui a gâté pour lui la partie. Et puis, le souvenir de la perdrix l'obsède. Il s'informe avec sollicitude de ce qu'elle devient. « Comment, dit-il, se porte le perdrix ? Il doit beaucoup réclamer la torterelle. Elle se porte très bien, mais se trouve déranger et déplacer de ses habitude. Ce qui m'a fait [de] la peine, [c'est] de le voir, comme hier, une journée entière tout seul. »

Ce petit voyage fut une affaire de trois semaines. Nos gens se sont mis en route le 14 septembre. Ils ont gagné Grenoble, puis Chambéry et, de Chambéry, Genève. Pendant leur séjour à Genève, ils ont été voir Lausanne, et ce déplacement fut la cause de l'abandon momentané de la tourterelle. En descendant du bateau, ils ont croisé « M. Thiers », et le correspondant du « bon Jules » lui rend compte de cette rencontre [1].

... Votre mère a vue Monsieur Thier. Pendant que je regardais d'un autre côté, il descendait du bateau. Mais, il est devenue très vieux. Une belle dame disait : « Je viens expresse pour vous voir. » Alors, il a répondu : « Je suis bien fatigué. » Son hôtel sur le lac est magnifique.

Le 24 septembre, les voyageurs ont quitté Genève, où ils étaient depuis le 20, pour se rendre à Nyon. Le lieu leur a plu et ils y ont passé une dizaine de jours. Jongkind y a séjourné avec fruit ; il y a trouvé la matière de plusieurs tableaux *(Fig. 135)*. Après un court arrêt à Grenoble, il en part le 7 octobre à 10 heures du matin et, à midi, il débarque en gare de Châbons, d'où une voiture le ramène à Pupetière [2]. Il y est

(1) Lettre à Jules Fesser, de Genève, 22 septembre 1875.
(2) Lettre à Jules Fesser, de Grenoble, 6 octobre 1875.

Fig. 129. — Le port de Marseille (1873).

Fig. 130. — Le port de Marseille (1873).

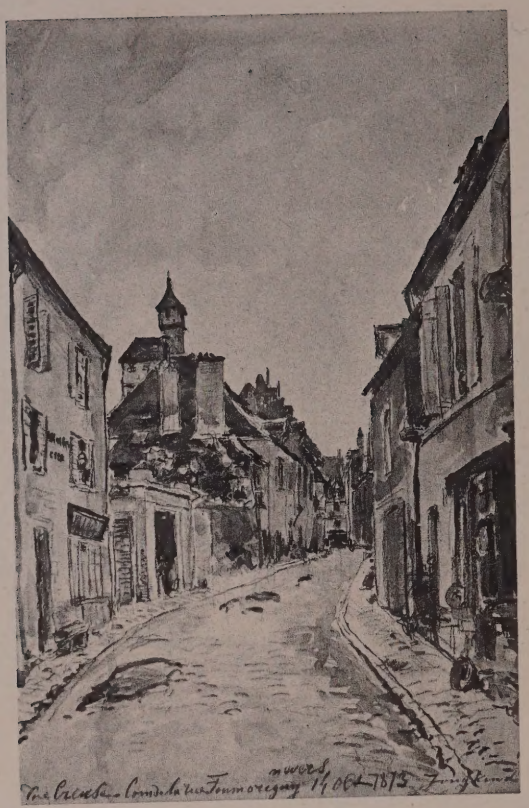


Fig. 131. — Nevers (1873).

Fig. 132. — Lyon (1874).

Fig. 133. — Jongkind en 1875.

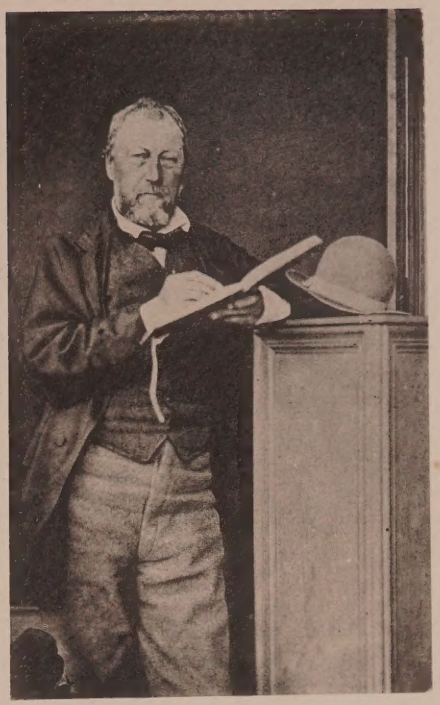


Fig. 134. — Jongkind en 1875.

Fig. 135. — Nyon (1875).

Fig. 136. — Le château de Virieu (1877).

Fig. 137. — Negro et Pyrame (1876).

Fig. 138. — Le château de Pupetière (1874).

encore le 22. Ce jour-là, il y pose pour sa photographie *(Fig. 133 et 134)*. L'opérateur n'est autre que son hôte. Jules Fesser, qui, dès avant la guerre, s'est initié à l'art photographique avec un sien parent qui le cultivait à Château-Thierry, manie l'objectif avec succès. Nous lui devons deux portraits fort expressifs de l'artiste en villégiature. Dans l'un, sa main tient le bâton sur lequel elle s'appuie dans les vagabondages à travers la campagne. Dans l'autre, elle a saisi un crayon et, sur l'album qui s'est ouvert, elle s'apprête à fixer les paysages que l'œil, avide de formes aériennes, cherche de son regard.

La physionomie est celle d'un homme dont la santé ne laisse rien à désirer. Mais les apparences sont trompeuses. Le pauvre Jongkind est souvent « fort indisposé ». « J'ai des douleurs et de l'inflammation dans le ventre », écrira-t-il sans ambages de Paris, l'hiver suivant, au jeune homme qu'il traite comme un fils (1). Il ajoute qu'il est « sous l'influence des plus affreux cauchemars ». « Quant à mon travail et à mes affaires, dit-il en passant à un autre sujet, ils ne sont pas brillants. Mais j'ai fait tout de même, depuis mon retour, pour deux mille francs de placé, sans compter ce qu'on me doit. » Bien que fort entravée elle-même dans ses évolutions par des rhumatismes que l'âge a développés chez elle, M^me^ Fesser entoure son compagnon de ses soins et de son amitié réconfortante. Après la mort de son mari, la marquise de Virieu l'engageait naguère à partager la demeure de ses enfants et à abriter ses infirmités au sein de sa jeune famille. Elle a décliné l'invitation pour se consacrer tout entière à sa tâche d'amie dévouée de son cher artiste. C'est avec lui qu'elle habitera chaque année, à la belle saison, la maisonnette champêtre de Pupetière. Ils y passeront tous les deux l'été de 1876 et celui de 1877. En 1876, ils y arrivent dès le mois de juin et, à peine installés, s'en vont faire un tour à Lyon, en

(1) Lettre à Jules Fesser, de Paris, 22 février 1876.

abandonnant leur perdrix, mais en emmenant, comme toujours, leur tourterelle avec eux. Une lettre que Jongkind écrit à Jules Fesser rend compte de l'expédition avec quelques détails typiques assez amusants (1).

... Nous sommes loger à l'hôtel Rochette, rue Palais-Grillet, chez des gens fort honnête. Les chambres sont petit et simple, mais les lits sont propres. Il n'y a pas des bêtes. Pour cela, je pense de resté quelques jours de plus à Lyon. Le tortorel a fait une ouef, mais elle a beaucoup soufert. Je pense qu'elle pleure le perdrix. Dites nous comment qu'il se porte. Je rentre 2 fois par jour pour consoler cet pauvre tortorel. Votre mère dit de ne pas oublié à donner du pain tremper et la salade à le perdrix. Nous avons fait déjà quelques promenades sur le bateau et, hier, nous avons manger un grand poisson blanc sur le grille avec du cerfeuille excellent à Goulonge ; le vin était mauvais, mais l'endroit admirable, en rapport de la rivière. Nous rentrons à l'hôtel à 8 heure ou 8 et demie et sont bien coucher. Votre mère se porte bien ; moi, j'ai toujours de mal d'estomac...

A Pupetière, c'est la vie de famille dans le plus paisible des intérieurs rustiques que goûtent le peintre et sa compagne. Le « bon Jules » et son épouse sont pleins de prévenances attentives pour eux. Simple et bon enfant, Jongkind joue avec le garçonnet qui grandit à ce foyer et à qui sa mère vient de donner un petit frère, objet de non moins touchantes attentions. Il s'attache de toutes ses fibres à cette famille que la destinée a suscitée pour remplacer celle qu'il a laissée en Hollande, dont le dernier représentant de son âge s'éteint, en la personne de son frère Guillaume, le 9 novembre 1876. Peu à peu, ses attaches avec son pays d'origine se brisent ou se relâchent. L'année même de la guerre, il a eu le chagrin de voir disparaître son premier maître, le peintre Schelfhout, avec lequel il avait continué d'entretenir jusqu'au bout d'affectueuses relations et dont, plus d'une fois, les encouragements épistolaires l'avaient soutenu dans sa laborieuse carrière. Ce n'est pas sans quelque amertume

(1) Lettre à Jules Fesser, de Lyon, 25 juin 1876.

qu'il s'est résigné à rompre avec les habitudes, reprises avant 1870, qui le reconduisaient annuellement dans la patrie de son enfance. Il ne songe pas aux lieux dans lesquels sa peinture le fait encore revivre sans y projeter de nouvelles visites ; mais sa santé défectueuse l'empêche de les réaliser, et le tranquille asile du Dauphiné le dispute avantageusement à ses autres rêves. Il approche seulement de la soixantaine, mais il paie sa vie orageuse d'autrefois, et les moindres excès produisent, dans son organisme fatigué, des désordres sur lesquels il s'appesantit avec complaisance dans sa correspondance. Le jargon dans lequel ces misères sont contées et la naïveté des détails dans lesquels entre le narrateur colorent son récit d'une façon souvent piquante. Ainsi, par exemple, ce couplet sur les suites d'une soirée d'été à l'Eldorado (1).

... Nous avons voulu, avant de partir (c'est le 19 juillet 1877, au moment de quitter Paris pour le Dauphiné), aller voir un café-chantant boulevard de Strasbourg, à l'Eldorado. On m'avait donner un masacran et à votre mère un sirop de croseille. Enfin, nous supposons d'avoir été empoisonner. J'ai eu toute la nuit des brûlures d'estomac et la diarée. Votre mère n'a pas pu dormir ; qu'elle a dû prendre de tisane. Heureusement, nous allons mieux ; mais j'ai encore tellement de l'inflamation dans les entraille que je soufre beaucoup, et la bouche malade.

La vie des champs convient à ce tempérament usé, qui a besoin de grands ménagements. La campagne lui procure des distractions saines et reposantes. Ses amis sont des paysans occupés de la terre et de sa culture, un jardinier, un garde-chasse, ou bien encore la brave femme à qui la jeune M^me^ Fesser confie la garde de son poupon. Son amour des bêtes l'incline à s'occuper des chiens de son hôte, à suivre dans leurs évolutions un petit basset noir et un grand pointer blanc taché de feu, qui servent d'auxiliaires à Jules Fesser dans la poursuite des

(1) Lettre à Jules Fesser, de Paris, 19 juillet 1877.

lièvres ou des lapins. Ses croquis se ressentent de ces fréquentations. Voici (c'est lui-même qui nous en avertit) la maison du jardinier Garampon, avec le bonhomme sur le pas de sa demeure. Voici Mme Lagarde portant dans ses bras « le petit Alexandre Fesser âgé de 19 mois » (4 août 1877). Voici le père de ce bambin partant pour la chasse, accompagné de « Negro » et de « Pyrame » (2 septembre 1877), qui ne sont pas plus heureux que Jongkind, leur ami, quand on leur donne « la clef des champs » *(Fig. 137)*.

En 1877, Jongkind reste à Pupetière jusqu'après la Toussaint ; il ne regagne Paris que le 8 novembre. Les enfants de Mme Fesser songent depuis quelque temps à lui faire acheter une maison dans leur voisinage, où son ami et elle jouiraient d'une installation plus spacieuse que chez eux. Leurs vues se sont portées un instant sur une propriété située dans le village de Châbons, tout proche de Pupetière. Après réflexion, l'affaire fut abandonnée ; mais le fils de l'ancien cuisinier des Virieu, qui tient toujours la place de son père au château de Pupetière pendant le séjour de ses propriétaires à la campagne, songe à se retirer et à vivre chez lui d'un bout de l'année à l'autre. Il cherche un toit qui abriterait ses loisirs et qui servirait en même temps de retraite à sa mère ainsi qu'à son inséparable. Le hasard vient à son aide. C'est pendant l'été de 1878. Un jour qu'il s'est ouvert de ses projets à un ami, « J'ai votre affaire », fait son confident. La propriété qu'on lui indique est en Dauphiné, mais à 5 ou 6 lieues de Pupetière, dans le bourg de la Côte-Saint-André. Il s'y rend sur l'heure. Une prompte décision s'impose, car il s'agit d'une vente aux enchères dont la date est proche. Le temps lui manque pour consulter les autres intéressés. Il prend sur lui de couvrir l'adjudication et de devenir propriétaire de l'habitation, dont Jongkind sera bientôt convié à partager les charmes. Du jour où il met le pied à la Côte-Saint-

André, c'est une ère nouvelle qui commence pour le peintre. L'heure de la production fiévreuse est passée. Peu à peu le joug de la clientèle s'allège. Le travailleur, qui ne vit plus au jour le jour, mais qui jouit du fruit de son épargne, choisit ses tâches et n'assume que celles qui lui agréent. Progressivement, ses séjours à Paris se raccourcissent. La campagne s'empare du personnage et l'accapare. La joie de subir le rayonnement des paysages et de peindre leur changeante beauté n'excita jamais dans son âme des transports plus ardents. Mais le Jongkind nouveau est un artiste plus détaché que l'ancien des contingences de son art. Son pinceau d'aquarelliste, presque toujours en jeu, se soucie moins de battre monnaie que d'interpréter avec des accents pareils à ceux de l'oiseau qui chante dans la feuillée l'hymne de la créature à la louange du Créateur. C'est cet homme-là qu'il nous reste à envisager.

VI

LA CÔTE-SAINT-ANDRE.
LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT.
(1878-1891)
LES DESTINÉES DE L'ŒUVRE
JUSQU'A NOS JOURS.

La maison dans laquelle Jongkind est invité à abriter son repos pendant l'automne de 1878 occupe une situation intermédiaire entre le bourg de la Côte-Saint-André et la campagne qui l'environne. C'est un petit pavillon de deux étages, surmonté d'une tourelle formant belvédère *(Fig. 139 et 141)*. Il est bâti au milieu d'un enclos planté de jeunes arbres, en bordure de la grande route de Lyon et au coin d'un chemin qui mène au village voisin de Balbins. De cette habitation, qui est la dernière de l'agglomération à laquelle elle appartient, la vue découvre toute la petite ville, étagée, comme son nom l'indique, sur le flanc d'un coteau qui descend en pente douce vers la plaine. Les Alpes du Dauphiné se dressent à l'horizon et, par un temps

clair, une chaîne de cimes neigeuses compose le fond du tableau. Le site est des plus séduisants. Le peintre auquel il s'offrait s'empressait d'en traduire les charmes dans une aquarelle lestement enlevée pendant l'après-midi du 28 octobre, dont le motif passait ensuite sur une toile datée rétrospectivement du même jour *(Fig. 140)*.

Je ne connais pas d'autres œuvres remontant à ce premier séjour de Jongkind dans la coquette villa côtoise. A l'entrée de l'hiver, il a regagné son domicile parisien. La saison est rigoureuse. D'abondantes chutes de neige ont couvert la ville d'un épais manteau blanc. L'évocateur habituel des frimas hollandais et des canaux peuplés de patineurs s'attaque pour la première fois, je crois, au paysage hivernal de Paris. Tantôt boulevard de Port-Royal, tantôt boulevard de l'Hôpital, tantôt encore dans le faubourg Saint-Jacques, il peint la chaussée neigeuse, où de rares équipages se hasardent à pas lents, où une armée de balayeurs s'attaque aux amoncellements glacés qui encombrent la voirie et se dépêche de rendre aux Parisiens des chemins praticables *(Fig. 142 et 143)*. Pris sur le vif par l'aquarelliste, ces sujets subissent en chambre la transcription sur la toile. C'est, si l'on veut, de l'impressionnisme à deux degrés ; mais, de là aux impressions directes qui s'exhibent depuis quelque temps, dans des expositions privées, sous la signature de Monet, de Sisley et de Pissarro, il n'y avait qu'un pas. Jongkind est l'initiateur de cette jeune phalange qui s'engage avec éclat dans les sentiers frayés par lui. Ce n'est pas sans raison que Zola saluait naguère en ses productions la fine fleur du naturalisme dans le paysage. Les éloges donnés par Zola aux vues de Paris admirées par lui rue de Chevreuse ne furent peut-être pas étrangers à la production des nouveaux tableaux de cette espèce qui se sont succédé depuis son article de *la Cloche*. Avant ses neiges parisiennes, Jongkind s'est contenté d'aspects plus courants de la

Fig. 139. — La maison de Jongkind à la Côte-Saint-André.

Fig. 140. — La Côte-Saint-André (1878).

Fig. 141. — La maison de Jongkind à la Côte-Saint-André (1879).

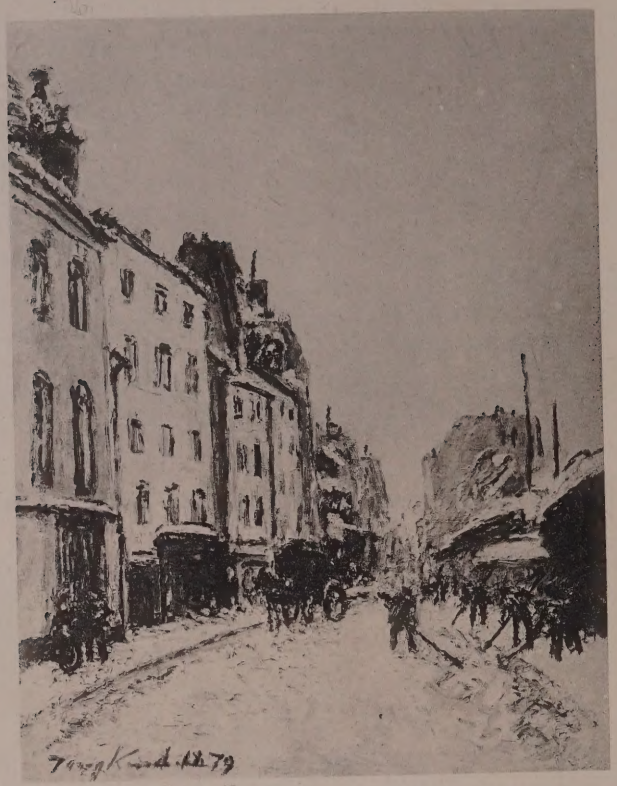


Fig. 142. — La neige rue St-Jacques (1879).

Fig. 143. — La neige boulevard de Port-Royal (1879).

Fig. 144. — L'église Saint-Séverin (1876).

Fig. 145. — Le corbillard de l'hôpital Cochin (1876).

Fig. 146. — Souvenir du boulevard St-Michel.

Fig. 147. — Ballet espagnol au quartier latin (1878).

grande ville. On a vu de lui, en 1876, une *Rue Saint-Séverin* d'un « naturalisme » qui n'emprunte aucun de ses attraits à la saison où elle fut peinte *(Fig. 144)*. Il n'a pas attendu la neige pour demander, la même année, au faubourg Saint-Jacques l'inspiration d'une page saisissante. Les abords de l'hôpital Cochin lui ont suggéré un petit tableau gris et mélancolique, reproduit ensuite par son auteur à l'eau-forte, dont un pauvre corbillard presque dénué d'escorte aurait fait une larmoyante image sous un autre pinceau moins exempt d'intentions littéraires *(Fig. 145)*. Mais celui- là ne se soucie que de la vérité et de la traduction littérale des spectacles qui l'impressionnent. Il quitte le *Corbillard de l'hôpital Cochin*, réellement vu par ses yeux et nullement inventé en vue d'un effet à produire, pour un couple de promeneurs rencontré sur le boulevard Saint-Michel, qui appartiendrait plutôt au crayon de Grévin, mais que celui-ci n'eût pas dépeint avec cet accent de réalisme troublant *(Fig. 146)*. La même âpreté d'observation caractérise l'interprétation d'un ballet vaguement espagnol aperçu dans un café chantant du quartier latin pendant l'Exposition de 1878 *(Fig. 147)*. S'il n'eût préféré se spécialiser dans le paysage, Jongkind aurait conquis une place de premier plan dans la figure.

Quelle que soit, d'ailleurs, l'orientation de son talent, le public des amateurs ne cesse de lui faire fête. Il paraît même qu'à Bruxelles, les Jongkind ont tant de vogue qu'on en fabrique des copies, qu'on les signe effrontément du nom du peintre, et qu'on vend communément ces faux pour 800 francs la pièce. L'artiste, victime des supercheries de ce genre, s'en plaint amèrement à son ami Smits [1]. Cet intime d'autrefois est venu le voir en 1879, au début de juin, avec un peintre belge désireux d'acquérir une de ses toiles ; Jongkind a fermé sa porte à ces

(1) Lettre à Smits, de Paris, 5 juin 1879.

visiteurs, en invoquant je ne sais quel mauvais prétexte pour ne pas les recevoir. A certains moments, son esprit malade ne se plaît que dans la solitude. Le dérangement cérébral qu'a remarqué chez lui Goncourt lui fait redouter les maléfices. Il écrit à Smits : « J'ai des douleurs à mon bras gauche ; c'est comme si on m'avait fait un mauvais tour en me passant. » Il se refuse à servir de parrain à un nouvel enfant qu'attend Jules Fesser, par crainte de « porter malheur » à cet innocent (1). Il attribue les misères dont il souffre à un « mauvais sort » que son parrain et sa marraine lui ont jeté, et dit : « Je n'ai pas été heureux sous cette influence ; je ne voudrais pas qu'un autre puisse hériter la suite de ces contrariétés dont je suis victime. » A Paris, ce valétudinaire ombrageux s'écarte peu de sa demeure. Ses relations se bornent à ses voisins et aux commerçants de son quartier, avec qui il s'offre journellement un bout de causette, en faisant lui-même son marché dans la tenue négligée d'un homme qui n'a cure du qu'en dira-t-on. Un vieux couvre-chef malmené par les intempéries coiffe sa tête hirsute prolongée par une barbe le plus souvent inculte ; un tricot de laine donne à son buste une certaine parenté avec celui des marins qu'il a longtemps fréquentés, et la cheminée sans cesse fumante d'une pipe plantée entre ses dents complète la ressemblance. Le plus souvent, M^me^ Fesser l'accompagne dans ses pérégrinations et le couve avec une vigilance assidue. Loin de souffrir de cette aliénation partielle de sa liberté, il éprouve au contraire une reconnaissance attendrie pour une telle sollicitude. La lettre par laquelle se termine, sous la date du 28 juin 1879, sa correspondance avec Smits dépeint la tutelle de sa « parente » comme un joug quelque peu rigoureux, dont le pauvre diable aurait dû s'affranchir clandestinement pour écrire ce billet. Mais jusqu'à quel point cette allégation d'un cerveau inquiet

(1) Lettre à Jules Fesser, de Paris, 1^er^ juin 1879.

mérite-t-elle créance? Il est malaisé de le démêler. Le défaut d'équilibre des idées n'est que trop manifeste dans certaines des phrases qu'on va lire.

Bon ami Smits,

Je vous écris ces quelques lignes pour prouver que je ne suis pas indifférend que vous avez pensé à moi ; et je regrette que vous n'avez pas pris une de ces matin un vigilante ou l'omnibus jusqu'à l'Odéon, pour venir me voir. Je vous dirai [que], depuis 19 ans, je demeure en paix rue de Chevreuse 5 par le secours et l'aide de ma parente, et que je suis tenue comme un enfant ; que je [lui] dois la reconnaissance pas seulement d'avoir sauver ma vie, mais ensuite de la plus horrible des misère. J'éprouve qu'on a joué ma vie. Ils m'ont bien porter d'intérêt pour me moucharder et me martaliser (lisez : martyriser) criminillement.

Je crains de vous ennuyer en vous faisant mes plaintes ; et aussi vous aurez été exposé ainsi que Prouha à éprouver des insulte incompréhensible et du Satan.

Il paraît que je me présente bien et on me dit que j'ai la figure comme le Pont-Neuf. Mais surtout j'aurai[s] été heureux d'avoir pu venir vous voir. Car je me souviens toujours [de] votre bonne amitié pour moi. J'ai eu toujours beaucoup [de] mal ; mais, par mon travail et la façon dont j'ai vécue, j'ai pu faire des économies, de sorte d'être hors les humiliations de vendre quand même mes tableaux. Car, quand on a besoin à tous ces bons amis, on n'en trouve guère. Je me rappelle à vos bons souvenirs. Et recevez mes sentiments d'amitié.

JONGKIND
5, rue de Chevreuse.
Paris, 28 juin 1879.

Je vous écrit en hâte ; car je suis seul de ce moment. Mes compliments à Willems et Prouha.

J'ai dit que Paris, le Paris de la rive droite et des grands boulevards, qui avait connu autrefois en Jongkind un de ses familiers, ne voyait plus ce solitaire confiné dans son quartier lointain, dont il ne sortait plus. Les contemporains de cette regrettable éclipse s'accordent à dire que son apparition à l'en-

terrement de Corot, en 1875, avait fait sensation. Albert Wolff, qui l'y a aperçu, parle de son air de « Don Quichotte vieilli et fané » et ajoute [1] : « On se le montrait comme une curiosité. » Louis de Fourcaud répète la même chose en d'autres termes et dépeint ensuite avec détails le personnage qu'après Goncourt et Zola il eut la bonne fortune d'étudier dans son atelier [2]. Sa plume a tracé de lui le plus vivant des portraits.

... Je me rappelle la sensation qu'il fit aux funérailles de Corot, qu'il admirait passionnément. Parmi l'assemblée correcte et digne, il parut quasi hagard, grand, long, habillé comme à l'aventure, coiffé d'un large feutre déformé d'un coup de poing, les traits tirés, la barbe d'un blanc où des reflets blonds s'attardaient encore, tout en désordre, nerveux, gesticulant, se parlant à soi-même, à haute voix, l'accent fortement étranger. « Quel est ce fantôme ? » demandaient les jeunes aux vieux...

Je l'ai vu depuis, dans son très humble logis de la rue de Chevreuse, où il s'enfermait entouré d'oiseaux qui venaient percher sur son chevalet même, et qu'il nommait ses « chères bêtes innocentes ». Dès ses premiers mots, le désarroi de ses idées se manifestait sur tout autre sujet que la peinture. Il se croyait l'objet de persécutions constantes de la part d'ennemis haut situés, à la tête desquels se trouvait peut-être le prince d'Orange. Une de ses préoccupations, lorsqu'on venait vers lui, était d'empêcher qu'on ne lui touchât la partie supérieure de la main, qu'il disait empoisonnée. Je ne saurais répéter la longue et confuse histoire qu'il contait, à ce propos, avec une conviction désolante.

Mais, sitôt qu'il parlait de son art, sa lucidité se retrouvait intacte. Ses observations sur les états de l'atmosphère et la vie des choses dans l'enveloppe lumineuse frappaient souvent par leur inattendu, leur justesse, parfois aussi la curiosité des expressions. Les souvenirs de son pays lui revenaient en foule. D'un mot coloré il en faisait apparaître les horizons pâles, les étangs desséchés où l'ajonc fleurit, les canaux qui reflètent le ciel à travers les pâturages, les petites maisons aux toits roses, les grands

(1) *Le Figaro* du 4 décembre 1891.

(2) Préface du catalogue de la vente des tableaux et aquarelles par feu J.-B. Jongkind, des 8 et 9 décembre 1891.

moulins à vent, hauts comme des tours, et les blancs sureaux fleuris au bord de la mer. Combien de fois il avait erré sans but autour des villages, cheminé en rêvant le long de la digue légendaire, l'œil perdu dans le rayonnement du jour et dans le mystère de la nuit ! A chaque instant, d'un immense carton, je le voyais tirer des paquets d'aquarelles d'une étonnante franchise, de légères eaux-fortes finement mordues, qu'il rejetait sans soin. En me montrant d'anciennes études, il s'écriait : « Ma peinture a besoin de vieillir. Elle est un peu dure dans les commencements ; mais, ensuite, voyez ! voyez !... » Je lui reprochais doucement de rudoyer toutes ces belles choses, les laissant joncher la terre, au risque d'être piétinées. « Bah ! disait-il, la nature m'a donné cela. Elle m'en donnera, si je veux, dix fois davantage. »

Sans vanité, Jongkind s'appréciait selon son mérite, ayant conscience de ses forces. Il se passait, d'ailleurs, de compliments et ne désirait même pas les honneurs. A quelqu'un qui faisait miroiter à ses yeux l'éventualité du ruban rouge, je l'ai entendu riposter par cette boutade : « Vous avez dû voir qu'il y a, au rez-de-chaussée de ma maison, un charbonnier. C'est mon ami. Je veux pouvoir continuer à causer avec lui sans m'humilier st sans l'humilier. » Certaines approbations lui étaient restées, au demeurant, très présentes et très agréables : des éloges de Corot, d'abord ; puis, la sympathie de Daubigny, qui lui assurait avoir pensé à lui plus d'une fois en peignant — ce qui était vrai. Un mot de Claude Monet, prononcé au Havre devant plusieurs personnes, l'avait enchanté : « On a toujours à gagner à regarder les paysages de Jongkind, parce qu'il peint sincèrement, comme il voit et comme il sent. » Il se savait en outre des admirateurs fidèles, fiers de posséder ses tableaux. Des peintres tels que Diaz, Troyon et Philippe Rousseau avaient eu à cœur d'en acquérir. Enfin, bien qu'il n'attachât pas une grande importance à la critique des journaux et qu'il eût renoncé une fois pour toutes aux expositions, il lui arrivait de temps à autre, par la voie de la presse, des suffrages hautement flatteurs.

De ce portrait tracé par un observateur sagace on rapprochera avantageusement une image que le peintre crayonna lui-même de sa figure pendant sa seconde villégiature à la Côte-Saint-André, dans l'été de 1879 *(Fig. 148)*. Voilà bien cette espèce de sauvage, dépaysé et « hagard » sous son feutre ren-

foncé « d'un coup de poing », qu'on s'est montré du doigt à Saint-Eugène, le jour du convoi de Corot. Cette âme naïve et douce, qui fait sa société des « innocentes bêtes » dont l'aile palpite comme celle du Saint-Esprit, conçoit un effroi maladif de la malignité des hommes et, parmi ses pareils, ses préférences vont aux derniers de l'échelle sociale. A Paris, Jongkind a pour meilleur ami le charbonnier Rochette, qui tient boutique au bas de sa maison ; le brave homme reçoit toutes ses confidences : il le paie en affectueuse estime et en sincère dévouement. A la Côte-Saint-André, même dépouillement de toute morgue; même inclination pour les humbles. Les paysans du lieu l'entendent s'intéresser à leurs travaux, à leurs champs, à leurs bêtes. Il accoste le premier venu, l'entretient longuement, le ramène sous son toit et trinque avec cet hôte de rencontre, en qui la famille qui partage sa demeure reconnaît parfois, avec une médiocre satisfaction, un vulgaire mendiant ou quelque chemineau avisé par hasard sur la grande route et admis d'emblée dans les bonnes grâces de son interlocuteur. Son extérieur inculte et débraillé a donné le change au traîneur de chemin, qui l'a pris pour un citoyen de son espèce. A défaut d'autre compagnon, ses excursions dans la campagne sont partagées par un camarade qui porte toison blanche. Ne s'est-il pas pris d'amitié pour un mouton? La bêlante créature le suit pas à pas et se couche à ses pieds lorsqu'il s'arrête dans les champs pour peindre ou dessiner. La lubie a d'abord paru étrange; mais, l'habitude aidant, on s'est familiarisé avec cet accouplement bizarre. La malignité enfantine elle-même ne l'a pas longtemps tourné en dérision. Le bonhomme sait prendre les enfants; il leur distribue des friandises et des images : ils le laissent en paix avec sa bête.

Au moment de partir pour la Côte-Saint-André dans le courant de juillet 1879, Jongkind et sa compagne ont subi l'un

et l'autre des crises de maladie, qui ont paralysé leur essor. Mme Fesser traîne des douleurs rhumatismales, qui se sont exaspérées; quant à lui, il a souffert d'étourdissements, de maux d'estomac et d'hémorragies fort affaiblissantes[1]. Son crayon ne se met guère en mouvement sur les motifs inédits dont abondent les environs de son nouveau gîte que sur la fin du mois d'août. Mais il ne tarde pas dès lors à se dédommager amplement. Tantôt autour de sa demeure *(Fig. 157, 164 et 168)*, dans les rues du bourg et dans la campagne avoisinante, tantôt dans des excursions investigatrices à quelque distance de son centre ordinaire d'évolution, il cueille les croquis qu'il habille d'aquarelle, et son album reflète bientôt tous les sites les plus marquants de la région, accompagnés de la mention rigoureuse du jour où la mine de plomb et la couleur les ont fixés sur le papier. C'est le col de Balbins avec le « café-restaurant Goubet », où s'arrêtent les rouliers et les voyageurs assoiffés; c'est le calvaire voisin de celui-ci, d'où la vue découvre, au fond de la vallée, le village d'Ornacieux *(Fig. 150)*. C'est Sardieu, dont le clocher se dresse au bout d'une route plate et nue, d'où émerge seul le mélancolique plumet d'un peuplier fraîchement élagué *(Fig. 153)*. C'est Pénol, aux maisons éparpillées dans la plaine devant un bel horizon de montagnes *(Fig. 165)*; c'est le hameau de Poulardière, auprès duquel les chevaux soufflent, au sommet de la montée, sur la route de Champier. C'est, encore, la fière prestance de la ruine de Bressieux, avec sa tour de brique rose coquettement perchée au sommet d'un mamelon boisé *(Fig. 149)*. Entre toutes les attractions que la Côte présente à son nouvel habitant, le clocher de l'église occupe le premier rang. C'est une tour rectangulaire, coiffée d'un énorme toit à inclinaison rapide, agrémenté sur un côté d'un ornement saillant, qui lui donne une certaine ressemblance avec un bicorne garni d'un plumet. Le

(1) Lettre à Jules Fesser, de Paris, 12 juillet 1879.

jour où certain curé, en veine d'innovation, retranchera de cette couverture son appendice caractéristique, Jongkind entrera en rage et le maudira. Il lui décernera le titre de « mouchard », que son jargon emploie indistinctement pour toutes les personnes qui ont eu le malheur de lui déplaire. Un autre monument que goûte particulièrement le paysagiste, c'est le vieux château de la Côte, « où s'est marié Louis XI avec une princesse de Savoye », dit une note ajoutée, au bas d'une pochade dans laquelle il figure, par la main qui en a esquissé la majesté trapue assise entre la ville, qu'elle domine, et les vignes, qui grimpent encore plus haut.

Les indigènes ne l'occupent pas moins que leur pays. Un jour, son paysage s'anime d'une paysanne à bonnet blanc et à cotillon court, cheminant sur la route un panier à chaque bras. Ailleurs, c'est un couple de bœufs s'avançant lentement sous l'aiguillon de son conducteur; un fardier que des chevaux tirent à plein collier; ou bien encore, le colloque d'un campagnard à blouse bleue et à large chapeau noir avec quelque commère de son village. Il s'intéresse à une partie de boules; il observe l'application du joueur plié sur ses jarrets et le poing chargé de la sphère qu'il pointe vers le but, l'expectation attentive des partenaires supputant l'effet du coup, la paisible ambiance du coin de cité solitaire où se déroule ce pacifique tournois *(Fig. 155)*. Sa main a noté tout cela sur le carnet qu'il porte dans sa poche, et qui en sort à tout bout de champ. Un jour, la Côte est en fête. C'est le 24 septembre 1879. Les gens du lieu se livrent à de joyeux ébats : ils dansent au son d'un orchestre décoré de drapeaux, sous des arceaux garnis de lanternes vénitiennes. L'artiste, qui est désormais leur concitoyen, contemple le divertissement; il suit de l'œil les danseurs, s'amuse de leur tournoiement. Tandis que la polka, la redowa, ou la « chotige » les accouple sous leur rythme sautillant, il écrit du bout de

Fig. 148. — Jongkind par lui-même (1879).

Fig. 149. — Le château de Bressieux (1879).

Fig. 150. — Le col de Balbins (1879).

Fig. 151. — L'église de Gillonay (1880).

Fig. 152. — La neige à la Côte-St-André (1880).

Fig. 153. — La route de Sardieu (1879).

Fig. 154. — Bal populaire à la Côte-Saint-André (1879).

Fig. 155. — Partie de boules à la Côte-Saint-André (1880).

son pinceau, véridique avec une pointe d'humour, la plus éloquente synthèse de ce bal populaire *(Fig. 154)*.

Les froids de novembre arrêtent un instant le paysagiste dans ses évolutions. Il se console en feuilletant d'anciens numéros du *Monde illustré* et en griffonnant d'après leurs images. Il boit de la « tisane d'orti »; puis, ayant consulté un médecin de Champier, d'après l'avis de cet Esculape campagnard, il s'applique sur l'épaule droite « deux mouses (lisez : mouches) de Milan ». La médication, que le patient a consignée pour mémoire sur un feuillet d'album, fut sans doute efficace ; car, bientôt, les pages de ce confident se chargent de nouveaux croquis. Et c'est la neige que ceux-ci reproduisent *(Fig. 152)*. Cela se passe sur la fin de janvier 1880. Un épais manteau blanc recouvre la campagne. Captivé par un spectacle que ses yeux savourent comme une nouveauté, car c'est la première fois qu'il passe un hiver à la campagne depuis qu'il habite la France, Jongkind multiplie fiévreusement les notes traduisant ses impressions. Son pinceau oppose, avec la subtile délicatesse qui le caractérise, à la blancheur ouateuse du sol et des toits l'ossature noire des arbres, le gris plombé du ciel et les colorations ternes des habitations éparses dans le faubourg de la Côte qui s'appelle le Chuzeau *(Fig. 156)*. Loin de se refuser le secours de la gouache, cet aquarelliste incomparable en a fait de tout temps un des éléments essentiels de sa palette. Seulement, son talent consiste à proscrire l'opacité de cette matière dans les surfaces lumineuses et à l'introduire uniquement dans les teintes sourdes, pour en varier la gamme et l'enrichir. Ses neiges ne doivent leur éclat qu'au blanc de papier, opposé, dans sa nudité, à des voisinages colorés capables de le faire valoir. Aussi bien, rien de moins compliqué que les moyens dont il se sert pour faire parler la couleur sur ses dessins. De grandes oppositions de valeurs très tranchées ; de larges coups de pinceau, des tons

francs et franchement posés. Aucun artifice en dehors d'un raffinement des plus rares dans le mélange des tons et dans la gradation de leur intensité. D'ailleurs, une palette des plus simples. En dehors de la gouache, la boîte de ce coloriste ne contient que onze couleurs, qui sont :

1. cadmium.
2. ocre jaune.
3. laque capucine.
4. vermillon.
5. brun Van Dyck.
6. teinte neutre.
7. bleu de cobalt.
8. vert véronèse.
9. bleu de Prusse.
10. sépia.
11. laque jaune.

Tel est l'outillage avec lequel fut exécuté, le 13 juillet 1880, un des morceaux les plus importants de l'aquarelliste depuis son installation à la Côte-Saint-André. Je parle d'une *vue de l'église de Gillonay* plantée au milieu d'un vaste panorama, dont la majestueuse barrière des Alpes dauphinoises relève le lointain horizon *(Fig. 151)*. Un peu plus tard en saison, Jongkind et sa compagne partaient en voyage. Ils allaient jouir du soleil de l'automne sur les rivages de la Méditerranée. Leur départ s'effectuait le 14 septembre. De Grenoble, où le couple s'était arrêté quelques jours, les enfants de M. Jules Fesser recevaient un paquet contenant, pour chacun des garçons, un attirail de chasseur, c'est-à-dire un petit fusil accompagné d'une gibecière, et, pour la fillette, une poupée. « Ils auront cela pour se consoler de notre absence », disait, en écrivant à leur père, leur sentimental vieil ami. Il ajoutait, à propos des fusils, avec une sollicitude touchante : « Il faudra faire attention qu'ils ne se fassent pas de mal. Qu'on ne leur donne pas de capsules. » Après Grenoble, les voyageurs gagnaient Avignon, d'où Jongkind, prenait encore la plume, le 20 septembre, pour rendre compte au « bon Jules » d'une visite faite avec sa mère à un parent de celle-ci habitant Sorgues, et annoncer l'expédition

par le personnage d'un « petite paquet » contenant des « greve de pêche (lisez : greffes de pêchers) très rare et en renom ». Cet arrêt à Avignon donnait lieu, le 22 septembre, à un croquis pris dans une de ses artères les plus animées. Grâce à une addition complémentaire recueillie par l'artiste le mois suivant pendant une dernière étape avant son retour à la Côte, ce rapide souvenir engendrait une aquarelle importante, qui est entrée dans les collections du Louvre *(Fig. 158)* (1). A Nîmes, où Jongkind se rendait en quittant Avignon, je n'ai pas connaissance qu'il ait sorti son album de sa poche. Cependant, il visitait « les bains romains ainsi que le canal et la promenade » ; il admirait « le grande cirque romain, bien en ruine, mais qui laisse encore le souvenir grandiose de ce temps. » Nîmes était sur la route de Narbonne, dont le voisinage offrait un attrait particulier pour M^me^ Fesser et son ami, du fait de relations qu'ils y possédaient. Un beau-frère de M. Jules Fesser habitait avec sa famille dans le petit village de Tournebelle, près de Gruissan (Aude). Nos gens passaient une nuit à Cette, « logés dans le plus grand hôtel, mais en martyr par des moucheron et des punesse. » A Narbonne, qu'ils visitaient ensuite, « les lits et les chambres étaient mieux. » Avant de monter dans le train pour Mandirac, d'où une voiture allait le conduire à la « ferme de M. Messager », son hôte de Tournebelle, Jongkind esquissait, le 26 septembre au matin, une vue de la vieille cité prise du « tour de ville » *(Fig. 160)*, qui lui fournissait le sujet d'une aquarelle entrée, comme son aînée d'Avignon, dans notre musée national parisien (2). Tournebelle offrait aux voyageurs un repos auquel ils aspiraient. « Votre mère, écrivait Jongkind au fils de M^me^ Fesser (3), compte de se reposer ici quelques jours, et moi

(1) Cette aquarelle est cataloguée par erreur comme une *vue de Rouen* (collection Camondo, n° 268).

(2) Collection Camondo, n° 273.

(3) Lettre à Jules Fesser, de Tournebelle, 27 septembre 1880.

aussi. Car, à force de promener et de regarder des monuments, des églises, et de flâner, nous en sommes fatigués. » Cette déclaration faite, la plume, continuant de courir, décrivait l'existence menée dans l'accueillant asile sous le ciel méridional, puis parlait du retour au logis.

... Le temps est beau et, ce matin, il fait frais, et une bonne vent, et beaucoup de l'air. On est commencer de vendanger. Le vin sera très bon. On craint la maladie ; mais à présent il n'y [en] a pas. Les enfants sont charmants. J'avais acheté des images de toute sorte, de petites histoires, et des papilions, et des oiseaux : cela a tout [de] suite occuper nos petits amis. La petite de 10 ans a voulu coucher dans notre chambre et a demandé ce matin à votre mère si elle a bien dormi. Enfin, toute l'ensemble [est] on ne peut plus heureux; mais il y a énormément de moustique, que cela m'a empêché de dormir ou m'a réveillé 4 ou 5 fois la nuit. Il paraît que cé le moment de l'année d'avoir ces insectes volantes.

... Votre mère pense journellement aux petits enfants parce que ils font son seul bonheur et il me fait de la peine de penser [que], par notre absence, ils doivent souvent bien s'ennuyer. Je pense bien que ce [sera] notre dernier voyage. Je commence à être vieux. Quand on a 61 ans, il faut alors prendre son parti de reposé. Nous nous remettrons bientôt en route pour Marseille.

J'ignore si un autre motif que la curiosité de voir du pays amenait les deux amis à pousser jusqu'à Port-Vendres et à s'arrêter ensuite à Béziers. Des croquis de Jongkind faits dans ces deux endroits sont datés, du 2 octobre à Port-Vendres, du 5 et du 6 à Béziers. D'autres œuvres nous font suivre leur auteur le 8 et 9 à la Ciotat *(Fig. 159)*, le 10 à Toulon. Il est à Marseille le 14 et le 15, le 17 à Avignon, et rentre enfin à la Côte le 18.

Il y passe l'hiver ; mais, au printemps, Paris le réclame. Il y part en avril avec M^me^ Fesser, et y demeure jusqu'en août. L'atelier de la rue de Chevreuse le revoit au travail. « Je vous dirai, écrit-il à M. Jules Fesser [1], que, depuis mon retour, j'ai

(1) Lettre à Jules Fesser, de Paris, 21 avril 1881.

plusieurs tableaux à faire, et pas mal à travailler. Ce sont des vues de Marseille qu'on me demande. » Sa sollicitude d'aïeul *in partibus* pour les enfants de son correspondant lui fait ajouter : « J'espère les réusir et votre mère en est contant parce que je compte de faire quelques argent, de façon, à notre retour, de pouvoir payer le beau cheval pour Coucou et Lhenlo, et votre mère payera le petit voiture. » Avant de quitter la Côte, l'artiste a été l'objet, de la part d'un des frères du pensionnat de la Côte-Saint-André, qui possède les enfants Fesser comme élèves, d'une attention qui l'a beaucoup touché. Ce frère, qui enseigne le dessin dans l'établissement en question, a profité d'une « fête de famille » donnée le jour de Saint-Joseph, patron de la maison, pour soumettre à l'appréciation de Jongkind les travaux qu'il dirige. Cette marque de déférence a vivement ému celui qui s'en est vu l'objet. Rentré chez lui, il a pris la plume pour en remercier le « cher frère », en même temps que pour se louer de la séance récréative à laquelle il a été convié. La minute de cette lettre a été retrouvée dans ses papiers. En voici la teneur.

21 mars 1881.

Au très cher frère professeur de dessin du pensionnat à la Côte Saint-André.

Veuillez recevoir mes remerciements. Madame Fesser, ma parente, se joint à moi pour vous dire notre grande satisfaction d'avoir assisté par votre bonne invitation à la fête patronale de votre pensionnat. Veuillez faire nos compliments au très cher frère lequelle a diriger avec tant de talent la musique de ses dignes élèves. Nous avons assisté avec grand plaisir aux différentes pièce de théâtre, aussi bien le drame que le comique, joué avec une intelligence remarquable. L'ensemble du chant fait honneur à la direction d'études de votre école. Je vous prie donc bien encore de faire nos remerciements, de ma part et de la part de Madame Fesser, aux très chers frères lesquelles ont diriger cette fête.

J'ajoute encore pour vous dire que je conserve le meilleur souvenir

de votre amitié d'avoir me faire voir l'école de dessin et de vos études, lesquelles sont précieux au point de vue de la perspective et de l'architecture, et ce qu'il est si nécessaire comme théorie pour l'instruction du dessin pour vos élèves.

Je me rappelle donc, mon très cher frère, au souvenir de votre bonne amitié, et recevez mes bons souhaits pour votre bonne santé et votre bonheur. M^me^ Fesser, ma parente, se joint à moi avec mes sentiments sincère.

JONGKIND.

Toutes les relations de Jongkind à la Côte ne jouissaient pas d'un caractère aussi innocent que celle dont cette épître contient le reflet. D'autres fréquentations présentaient de graves dangers. Je parle des lieux où se débitait de la boisson. Le café Paillet ou celui de l'hôtel du Midi avaient, hélas, pour client assidu l'impénitent buveur d'alcool que l'homme demeurait toujours. On le voyait quotidiennement, à la terrasse de l'un ou de l'autre, partager l'absinthe de l'entrepreneur Bonnard ou de quelque autre compère adonné au même vice. Son équilibre mental pâtissait gravement de cette nocive habitude. L'abus des liqueurs fortes altérait trop souvent sa mansuétude naturelle et son humeur s'aigrissait. A brûle-pourpoint, on l'entendait proférer les plus désobligeants propos à l'adresse de telle ou telle personne de son entourage. Tantôt, c'était à la servante qu'il s'en prenait ; tantôt, à M. Fesser lui-même. La soupçonneuse expression de « mouchard » montait sans cesse à sa bouche, devenue amère et querelleuse. La vie avec lui devenait difficile. Le « grand enfant » était retombé dans ses pires travers d'autrefois ; la famille qui lui avait ouvert son sein souffrait cruellement de cette nouvelle déchéance et la supportait avec la tristesse d'une impuissance résignée.

Les traits de l'homme ne trahissaient que trop ses déplorables excès. Une mélancolie douloureuse ternissait son œil. Cette troublante expression rend pénible la contemplation de

ses deux derniers portraits. L'un et l'autre sont dus à l'objectif de M. Jules Fesser. Le premier en date remonte au dernier séjour du peintre à Pupetière *(Fig. 166)*. Il est du 26 août 1877. Le plus récent fut pris le 10 octobre 1881 à la Côte-Saint-André, dans l'atelier où l'ancien cuisinier s'est avisé d'exercer le métier de photographe et où il fait poser ses clients *(Fig. 167)*. C'est encore à la Côte que Jongkind passe l'hiver de 1881 à 1882. Mais la pensée de l'ancien Parisien s'envole souventefois vers Paris qui, loin d'oublier le transfuge, lui témoigne une sympathie de plus en plus chaude, un culte de plus en plus ardent. Détrimont prépare pour 1882 une exposition où figureront toutes les faces de son talent. On y verra, en regard du Jongkind de Hollande, de Honfleur et du Nivernais, celui du Dauphiné et même celui de la Provence, représenté par ses récentes vues de Marseille, parées du charme de l'inédit. Un succès éclatant attend cette manifestation. Les artistes s'y précipiteront comme à un fin régal. N'est-ce pas l'heure où Edmond de Goncourt attribue à Jongkind une influence prépondérante sur l'école française de paysage ? En sortant d'une visite au Salon, le 17 juin 1882, le pénétrant observateur écrira sur un feuillet de son journal :

> Une chose me frappe dans ce Salon : c'est l'influence de Jonkindt (*sic*). Tout le paysage qui a une valeur, à l'heure qu'il est, descend de ce peintre, lui emprunte ses ciels, ses atmosphères, ses terrains. Cela saute aux yeux, et n'est dit par personne.

Si Jongkind influençait les peintres, il passionnait les amateurs. La mort de son plus important acheteur, le Charentais Théophile Bascle, livrait aux enchères de l'hôtel Drouot une collection qui comptait 83 de ses toiles et 21 de ses aquarelles. La vente, qui comprenait également pas mal d'autres œuvres d'art et, en particulier, une quinzaine de Corot, avait lieu du 12 au 14 avril 1883. Pour Jongkind, c'était un triomphe. L'une

des toiles qu'il avait cédées pour 200 francs dépassait 9.000. Onze d'entre elles atteignaient ou dépassaient 4.000, ayant fait les prix suivants :

N° 52. — Paysage du Nivernais : attelage de vaches descendant une route. (Daté 1862). . . . . 9.100 fr.
N° 64. — La route de Saint-Clair, près de Honfleur; effet du matin. (Daté 1864 ; Salon de 1865) . . . . . 7.700 fr.
N° 122. — Vue de Notre-Dame prise de la berge, près du pont Saint-Michel. (Daté 1864).. . . . . 7.000 fr.
N° 49. — Environs de Rotterdam, soleil couchant. (Daté 1858; Salon de 1859). . . . . 5.300 fr.
N° 48. — Environs de Rotterdam, soleil couchant. (Daté 1859). 5.200 fr.
N° 88. — Patineurs, environs de Rotterdam. (Daté 1866). . . . 4.900 fr.
N° 116. — Vue de l'église Saint-Médard de Paris. (Daté 1871).. 4.900 fr.
N° 95. — Canal à Overschie, près Rotterdam ; patineurs. (Daté 1867 ; Salon de 1867).. . . . . 4.705 fr.
N° 94. — Vue de la rivière l'Escaut, à Anvers ; effet du matin. (Daté 1867; Salon de 1867).. . . . . 4.400 fr.
N° 46. — Schiedam ; effet de lune. (Daté 1858). . . . . 4.000 fr.
N° 66. — Vue de Hollande ; patineurs. (Daté 1864).. . . . . 4.000 fr.

Je relève ces prix sur un catalogue annoté par l'artiste lui-même, d'après les renseignements qui venaient de lui être fournis. En additionnant l'ensemble des sommes réalisées par ses peintures, il avait eu la joie de constater qu'elles avaient produit 189.070 francs, qui, avec 4.880 obtenus par ses aquarelles, formaient le total respectable de 193.950 francs. Corot, quoique tenant la corde, ne le battait pas de beaucoup dans l'estime des acheteurs. Son tableau le plus cher vendu n'avait pas dépassé 14.000 francs, et seize de ses toiles n'avaient fait, au total, que 71.465 francs. L'écart entre le maître et le confrère qui révérait en lui le plus éminent paysagiste moderne était si faible que Jongkind en éprouvait un juste orgueil. Il n'enregistrait pas avec moins de satisfaction les enchères obtenues le

Fig. 156. — La neige à la Côte-St-André (1880).

Fig. 157. — La grande route aux environs de la Côte-Saint-André (1880).

Fig. 158. — Avignon (1880).

Fig. 159. — La Ciotat (1880).

Fig. 160. — Narbonne (1880).

Fig. 161. — Grenoble : le St-Eynard (1882).

Fig. 162. — Le pont de Lesdiguières (1883).

Fig. 163. — L'Isère à Grenoble (1883).

Fig. 164. — La Côte-Saint-André : entrée du bourg (1884).

Fig. 165. — La Côte-Saint-André : route de Pénol (1884).

20 mars 1885, à la vente Clapisson, par trois de ses toiles, dont le prix avait triplé ou quadruplé depuis dix ou quinze ans qu'il les avait vendues.

Malgré la sympathie que lui témoignent Paris et ses amateurs, ses apparitions dans la grande ville ne se prolongent plus longtemps. Mais Paris n'a pas perdu le cœur de ce Parisien d'autrefois. Il y pense souvent et, du fond de sa retraite dauphinoise, il se plaît un jour à récapituler les œuvres que celui-ci lui a inspirées. Le document a été retrouvé dans ses papiers. Je le reproduis sans y rien changer, bien que certaines dates me semblent plutôt approximatives que tout à fait exactes.

VUES DE PARIS PEINT[ES] PAR JONGKIND

DEPUIS 1846.

1. — Quai d'Orsay près la Légion d'honneur; au fond, le pont Royal.
2. — Le pont neuf à Paris près la rue la Seine. (Lisez : la rue de Seine.)
3. — Pont Saint-Michel avec la N.-Dame de Paris vue du pont Saint-Michel. Clair de lune.
4. — La Notre-Dame de Paris vue près du pont neuf.
5. — La N.-Dame vue sous le pont d'Archevêché avec bateau lavoir. 1850.
6. — La N.-Dame vue du côté du pont de la Tournelle.
7. — Le pont de la Tournelle avec laveuse au bord de la Seine, en face l'île St-Louis. 1850.
8. — Le pont de l'estacade à l'île St-Louis. 1852.
9. — Le même pont. Toile de 8.
10. — Bateau vapeur près le pont d'Austerlitz. 1852.
11. — Quai de Bercy avec bateau.
12. — Idem près les 3 marronniers.
13. — La Seine ; au fond, le pont St-Marie, vue des quais de Célestins.
14. — Les bains St-Marie près le pont St-Marie. 1850.
15. — Les quais de l'Hôtel de Ville avec bateau vapeur. En face, fabrique Nanteuille et palais de Justice.
16. — Bateau-lavoir en face le quai de l'Horloge.
17. — La Seine près les Tuileries, vue du pont [de] la Concorde.
18. — La Seine près les Invalides.

18 (*sic*). — Vue près le pont de Grenelle.
19. — Études de bateaux de Rouen près le pont des Arts. 1846.
20. — Le canal St Martin près le quai Valmy, avec le petit pont.
21. — Le canal St Martin, clair de lune.
22. — Canal de l'Ourcq. Pantin, 1849.
23. — Même. Au fond, l'église.
24. — Le port de St Ouen, clair de lune. 1852.
25. — La Seine, clair de lune, près St Ouen, 1851. Près le restaurant Pêche miraculeuse.
26. — La Seine près le pont de Sèvres. Idem près Meudon et le pont de Billancourt.
27. — Vue de l'église St Médard, quartier Mouffetard. 1872.
28. — Boulevard d'Enfer, chez Bontemps, avant la guerre de 1870.
29. — Rue St Jaques, au n° 303.
30. — Idem et faubg St Jaques, effet d'hiver.
31. — Idem près l'hôpital Cochin.
32. — Place St Jaques avec omnibus.
33. — L'église du Hautpas, vue de la rue de l'abbée L'Epée.
34. — L'église St Séverin avec clair de lune.
35. — Rue Picpus.
36. — Bould du port-Royal : 1872, effet d'été, et effet d'hiver, 1884.
37. — Barrière de Vanves, 1866.
— Bould Grenelles avec Invalides.
— Avenue du Main[e] au chantier de bois, 1862.
— Coin du bould Mont-Parnasse, 1862.
— L'ille St Louis avec le pont Louis-Philippe, vue près le pont d'Arcole, 1849.
— Rue des Allouettes près Loursine.
— Moulin de Montmartre, rue Victor Le Brun, 1850.
— Couvent de la Glacière et bould Port-Royal.

J'ignore à quelle année précise remonte la liste récapitulative qu'on vient d'avoir sous les yeux. Mais, une des dates qu'elle contient nous apprend qu'elle est postérieure à 1884. A cette époque de son existence Jongkind est devenu, suivant son expression, un vrai « paysan dauphinois ». Grenoble reçoit

fréquemment la visite de ce voisin sensible à ses pittoresques attraits. Il y a fait, pendant l'automne de 1882, un très fructueux séjour [1]. Il en a rapporté une abondante moisson de sites aquarellés *(Fig. 161)*, qu'il a augmentée encore l'année suivante, au cours d'une autre visite non moins laborieusement employée. C'était en septembre 1883, du 16 au 28. Une vue peinte sur les bords de l'Isère aux abords de la ville porte la date du 22 *(Fig. 163)*. Le 25, il s'est transporté au Pont-de-Claix, où son pinceau s'est laissé séduire par l'arche archaïque, portant le nom du connétable de Lesdiguières, qui enjambe le flot torrentueux du Drac *(Fig. 162)*. Nombre de souvenirs graphiques du même genre se sont accumulés dans le carton du peintre. En outre, Grenoble lui a procuré d'autres jouissances. L'une d'elles, que son calepin a enregistrée par deux fois, consistait en un bon repas consommé le 19 septembre « chez Clairfonds, au 1er place Grenette », pour la somme de 3 francs. Le menu de ce dîner, fort copieux pour son prix modique, est rédigé dans un français bizarre, qui le rend assez piquant. En voici la reproduction :

1. Potage à l'écume (lisez : aux légumes).
2. Calantine de vollaille truffé.
3. Merlan frite au citron.
4. Filet de bœuf au champion (lisez : aux champignons).
5. Gicot cresson et haricot blanc et vert au beurre.
6. Fromage. Dessert : marmelade compotte de pommes, poires, biscuit, raisins.

Et une bouteille de vin.

Jongkind, qui a vécu longtemps de privations, se plaît à la bonne chère et, parfois, en abuse. Ses amis se rappellent certain repas de table d'hôte où il n'hésita pas à manger un canard tout entier, à la barbe de ses voisins, ébahis de cette pantagruélique

(1) Du 5 au 16 septembre, d'après une note de son calepin.

prouesse. Son intempérance en faisait un convive fort malaisé à conduire dans le monde. Certain soir qu'il accompagnait Mme Fesser chez une de ses connaissances de Hollande habitant Paris, le repas une fois terminé, tandis que les dames passaient au salon, captivé par un carafon de liqueur dont il avait commencé de goûter, il restait à table sans souci des bienséances, se versait petits verres sur petits verres et invitait le maître d'hôtel qui avait servi le dîner à lui tenir tête en buvant avec lui. Il arrivait que l'estomac ainsi malmené regimbât contre le régime. Alors, notre homme se croyait empoisonné. Il se précipitait chez le médecin et le suppliait de le sauver. Celui-ci se bornait à lui prescrire un « régime sobre », comportant l'« abstention de vin pur, de bière et de liqueurs fortes ». Ce sont les termes d'une ordonnance rapportée d'une consultation que, se sentant mal à son aise, pendant un séjour à Paris, il avait été demander, le 12 novembre 1886, à un praticien de l'hôpital du Midi. Il gardait précieusement le papier médical, mais s'était empressé d'en oublier les sages prescriptions.

Une note consignée sur un de ses albums nous dit que, le 4 octobre 1884, il s'est rendu à Grenoble pour assister à l'enterrement du paysagiste Achard. Cette démarche et le soin avec lequel il met de côté le numéro d'un journal local qui contient un article nécrologique sur le défunt témoignent de la force qu'ont acquises ses attaches dauphinoises. Dans la dépouille mortelle d'Achard, il salue à la fois un confrère et un enfant du pays dont il a choisi d'être lui-même un citoyen. Mû par un sentiment du même genre, il s'intéresse ardemment aux fêtes par lesquelles la municipalité de la Côte-Saint-André célèbre, les 21 et 22 juin 1885, le centenaire de l'illustre rejeton auquel la cité a donné le jour en la personne d'Hector Berlioz. Il constate avec joie l'apposition sur sa maison natale d'une plaque commémorative, dont il relève l'inscription ; puis, l'érection sur une

place publique de l'expressive effigie créée par le statuaire Alfred Lenoir, dont l'inauguration, présidée par un ministre, est l'objet d'une solennité à laquelle ont été conviées toutes les notabilités de la région. Mais, le croirait-on? sur l'estrade officielle, personne n'a pensé à réserver une place pour le grand artiste qui termine sa carrière dans le lieu où débuta celle de l'homme que ses compatriotes honorent. Jongkind n'a pas été convié davantage au banquet de gala que sa fourchette eût été si joyeuse de déguster. Le peintre reste perdu dans la foule, et nul ne s'aperçoit de sa présence à la fête.

Le talent qui vit dans la retraite et s'abstient de l'intrigue obtient rarement les faveurs du pouvoir et la consécration du ruban rouge. Tel fut le cas de Jongkind. Le fameux pamphlétaire Henri Rochefort s'en plaignait violemment après une visite à l'atelier de la rue de Chevreuse, qu'il avait faite sous la conduite de son ami Victor Desfossés le 19 avril 1887. Cette année-là, le peintre et sa compagne faisaient à Paris un séjour relativement prolongé. Quand il faisait beau, Jongkind allait se promener dans le jardin du Luxembourg. Tantôt, il s'arrêtait sous le couvert des grands arbres abritant des reines en marbre ; tantôt, il errait sur les terrasses où s'ébattait l'enfance couvée par l'œil des mères et des bonnes, où les amoureux soupiraient leur flamme, où les oisifs promenaient leur désœuvrement. Ces spectacles mettaient le dessinateur en verve (*Fig. 169 et 170*). A l'exemple de son ami Boudin, qu'on avait vu se délasser du paysage en crayonnant les élégants et les élégantes sur la plage de Trouville, il avait rencontré une veine d'inspirations inédites dans les réunions de jeunes mamans et de nourrices, dans l'amusement affairé des bambins accroupis sur un tas de sable, dans les cercles de causeurs et les isolements silencieux des lecteurs plongés dans un livre ou une feuille publique. Ces croquis se transformaient à l'atelier en des espèces de petits

tableaux de genre, qui ne tardaient pas à séduire un marchand. Le 16 septembre 1887, il en vendait cinq d'un coup à Beugniet, avec un effet de lune « représentant l'intérieur du port de Rotterdam » pour la somme globale de 1.500 francs. Le reçu qu'il donnait à son acquéreur mentionnait le sujet de chacun de la façon suivante :

1° L'enfant, la dame et la bonne.
2° Le monsieur lisant le journal.
3° Une dame de la province.
4° Les 2 sœurs.
5° La bonne et l'enfant.

Le lendemain du jour où il traitait cette affaire, notre homme repartait de Paris, où il venait de passer plus d'une année, y étant arrivé le 2 mai 1886. Il s'arrêtait à Dijon, puis à Lyon, et rentrait à la Côte le 20 septembre au soir. Son agenda nous le montre se rendant à Grenoble le mercredi 9 novembre et y séjournant, « à l'hôtel de Marseille », jusqu'au mercredi 16, c'est-à-dire une semaine entière. Le même agenda contient la note suivante :

Visite au musée de Grenoble le dimanche 13 novembre, le mardi 15 et le mercredi 16 novembre 1887. Tableau remarquable : portrait de Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande, peint par Van den Eckhout en 1669. Et puis, tableau par Willem van de Velde le jeune : embarquement du prince d'Orange à bord d'une escadre anglaise.

A 68 ans, Jongkind s'était livré à un travail de débutant. Il avait fait une copie de la marine de Van de Velde, objet de son admiration. Il se rendait, d'ailleurs, rarement à Grenoble sans visiter son musée et sans en rapporter au moins quelque furtif souvenir griffonné sur un de ses carnets de poche. L'un de ces fidèles compagnons a contenu un croquis d'après une vue de la cité dauphinoise peinte en 1830 par le paysagiste Dagnan. Il n'avait pas dédaigné de regarder ce jour-là la nature par les

yeux d'un fort médiocre interprète de ses charmes. D'ailleurs, à défaut de la nature elle-même, il arrivait que la première image venue mît en mouvement le crayon de cet endiablé griffonneur. Son besoin de dessiner le jetait sur le premier modèle venu, et les journaux illustrés lui en fournissaient plus d'un. C'était une chasse sur l'eau d'Alphonse de Neuville, illustrant un article du *Tour du Monde ;* c'était une vue du boulevard du Temple en 1816 par Drolling, trouvée dans un numéro du *Magasin pittoresque ;* c'étaient même des scènes de genre un peu mièvres signées Kæmmerer ou Pinchart. N'importe quelle gravure, si banale fût-elle, satisfaisait sa soif de crayonnage. Ses yeux se contentaient plus rarement du texte nu d'un livre. Le 19 décembre 1887 (c'est son agenda qui nous renseigne), le frère du pensionnat de la Côte, avec lequel nous l'avons vu en rapports, lui a prêté un volume de Louis Viardot intitulé *les Merveilles de la Peinture.* Je gage que ce sont surtout ses illustrations qu'il goûta.

Le dessin est la seule joie de ce vieillard que tracasse trop souvent la maladie. En dépit des douleurs qui l'excèdent et influent tristement sur son moral, pendant tout l'hiver de 1887 et le printemps de 1888, le feu sacré le possède : il butine sur ses motifs favoris de la Côte-Saint-André et de ses environs ; son pinceau distille des sucs puissants, qui parfument un radieux bouquet de peintures et d'aquarelles. Retenons-en deux fleurs. *La grande place de la Côte-Saint-André* est une toile datée de 1887 *(Fig. 171)*. Sur la gauche se dresse le clocher de l'église, dominant un tertre planté d'arbres, que quelques marches séparent d'une vaste esplanade bordée de maisons. La dernière à droite est un café, et le peintre s'est gardé d'omettre les quatre lettres évocatrices des tentations auxquelles il lui arrive trop souvent de succomber. *La chapelle de Balbins*, aquarellée le 14 août 1888, nous transporte en pleine campagne *(Fig. 172)*.

C'est une humble construction rustique, dont le pignon bas porte à son faîte le plus modeste des campaniles. Elle est bâtie sur une terrasse habitée par les défunts du village voisin, dont la dépouille, marquée par de primitives croix de bois, repose dans le calme champêtre, en face d'un grandiose horizon de montagnes aux cimes neigeuses, sans qu'aucune barrière coupe l'immensité sereine du firmament.

Les charmes d'une existence campagnarde embellie par l'art retiennent Jongkind loin de Paris pendant toute l'année 1888. En fait de déplacement, il se contente, cette année-là, de quelques jours passés à Grenoble sur la fin de juin et au début de juillet. En 1889, l'Exposition Universelle l'attire dans la capitale. Il y part, dans le courant d'août, avec M^me^ Fesser et ses petits-enfants. Il prend un plaisir de grand-père à promener cette jeunesse à travers les divertissements éclos dans la grande ville. L'excellent vieillard, qui n'a pas vu sans une triste émotion l'aîné des garçons de M. Jules Fesser quitter le giron de la famille pour entrer, à Toulon, dans une école de marine, retourne à Paris pendant l'été de 1890, sans autre société que celle de sa compagne habituelle. Il n'y séjourne que peu de temps ; toutefois, à peine rentré à la Côte, il pense à y retourner. Témoin le billet suivant, adressé le 16 octobre à son propriétaire de la rue de Chevreuse.

Monsieur Lapeyre,

Depuis près de 2 mois que nous avons quitter Paris, Madame Fesser et moi, nous sommes près les enfants à la Côte St-André. Je vous écris donc pour le terme du 15 octobre, que vous aurez la bonté d'attendre notre retour à Paris. Je suis toujours soufrant ainsi [que] Madame Fesser. Mais, pour mon travaille et pour revoir mes amis, j'espers bien d'être à Paris l'hiver prochain. Nous avons la faveur que les enfants et les petits enfants sont tous bien portants, sauve que l'aîné de 14 ans a voulu être au lycée de marine à Toulon, et que le papa a été obligé de le faire revenir à la Côte à cause de maladie pour le pays.

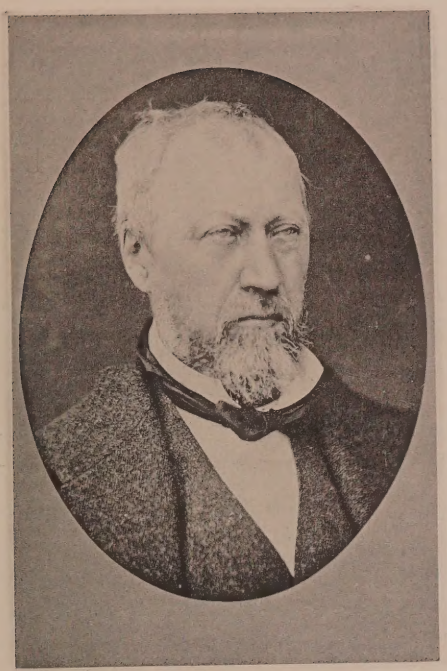


Fig. 166. — Jongkind en 1877.

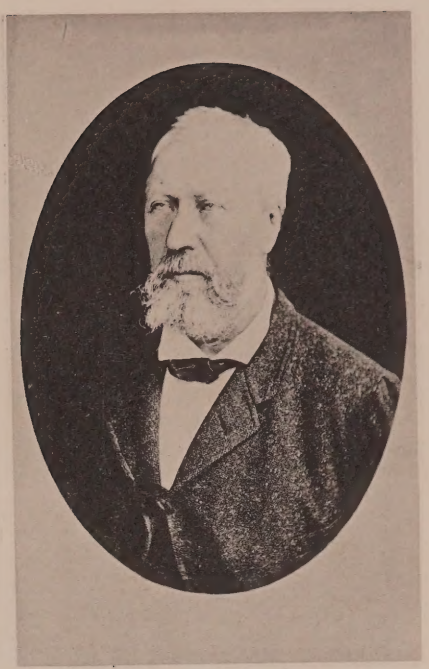


Fig. 167. — Jongkind en 1881.

Fig. 168. — Maison de Jongkind à la Côte-Saint-André (1884).

Fig. 169. — Au Luxembourg (1887).

Fig. 170. — Au Luxembourg (1887).

Fig. 171. — La grande place de la Côte-Saint-André (1887).

Fig. 172. — La chapelle de Balbins (1888).

Fig. 173. — Tombeau de Jongkind.

Cher Monsieur Lapeyre, Madame Fesser vous prie ainsi que moi recevoir nos bons souhaits le plus sincère...

JONGKIND.

Nous avons assister hier et avant-hier à la vendange. La récolte était superbe en abondance et en qualité. Monsieur Fesser fils a obtenu à l'exposition de raisin la 1re médaille, comme résultat de la récolte de ses vignes.

Monsieur Lapeyre, nous espérons de vous voir en bonne santé.

En donnant à son propriétaire le rendez-vous pour l'hiver contenu dans cette lettre, le malheureux valétudinaire comptait sans une défaillance définitive de sa trop précaire santé. Aussi bien, sa main, toujours alerte, avait attaqué quatre tableaux, qui prenaient place tour à tour sur le chevalet dans la petite chambre qui lui servait d'atelier. C'étaient une *vue de la rue de l'Hôtel de Ville à la Côte Saint-André*, un site pris à *Sardieu ;* puis, deux souvenirs de visions plus lointaines : *le polder de Zouteveen, près Delft* et une *galiote normande sortant du port de Honfleur*. Pendant qu'il se livrait à cette besogne, un beau matin, une attaque de paralysie le frappait. Il perdait l'usage de ses deux membres du côté droit. Puis, peu à peu, le mal progressait. Une dernière crise, survenue le 9 février 1891, mettait fin à ses jours. Le surlendemain, on le portait au cimetière, qu'une faible distance séparait de sa demeure. Un pasteur de la religion réformée avait été mandé de Vienne pour bénir ses restes avant que la terre les prît. Son deuil n'était conduit par aucun parent de son sang. C'étaient les descendants de la chère compagne associée depuis trente années à son existence qui l'accompagnaient à sa dernière demeure. C'était par leur mère et par eux qu'avaient été conviés les amis qui suivaient le cercueil de l'homme si étroitement uni à leur personne dans la vie. L'invitation à ses obsèques était conçue dans les termes suivants :

Madame veuve Fesser, M. et Mme Jules Fesser et leurs enfants ont la douleur de vous faire part de la perte qu'ils viennent de faire en la personne

de leur ami *Jean-Baptiste* JONGKIND, peintre, décédé dans sa soixante-douzième année.

Francisé dans son nom de baptême à l'heure où le sol de la France allait recevoir la garde de son corps, Johan-Barthold Jongkind s'était vu octroyer un des prénoms les plus français, un de ceux qu'avait portés notre grand Jean-Baptiste-Camille Corot. Cette transformation *in extremis* de son état-civil ressemble à une adoption définitive par le pays auquel il avait donné le meilleur de son cœur.

Adopté par la France, Jongkind appartenait par ses dernières attaches à la province dauphinoise. Le plus touchant des hommages posthumes lui était rendu par une plume du cru, dans la gazette régionale intitulée *le Gratin*. Il émanait d'un professeur attaché à un établissement scolaire de la Côte-Saint-André, qui avait su apprécier avec une rare perspicacité l'hôte apporté par le hasard à la petite cité et devenu l'un de ses meilleurs titres de gloire. Son article ressuscite si bien la physionomie de l'artiste qu'il faut le reproduire intégralement. Je cède donc la parole à M. Jean Celle.

La Côte-Saint-André. Mercredi 11 février 1891. Les funérailles de Jongkind. Le corbillard est arrêté à l'Esplanade. Au moment où j'arrive, on dispose les couronnes : une, aux vives couleurs françaises, éclate sur tout ce noir. La foule est assez grande pour un beau jour de semaine. Pas de bourgeois, mais des paysans et des ouvriers, qui, tous, connaissaient bien Jongkind, car il était familier et arrêtait volontiers les gens croisant son chemin pour leur causer de leurs petites affaires. Eux le jugeaient un peu toqué, — comme tous les artistes ! — mais bien bonhomme. D'imaginer qu'il ait eu quelque talent, quoique chacun l'ait rencontré cent fois, l'album à la main, assis sur son pliant, dans tous les sentiers des environs, depuis douze ans qu'il habite ici, — pas un ne l'a jamais fait ! Seulement, là-bas, Berlioz sourit de son piédestal.

Jongkind était protestant ; le *ministre* de Vienne accompagne le *corps*, et les assistants semblent très curieux d'une cérémonie rare dans ce pays

catholique. Mais nous sommes bien peu, tandis que le petit enterrement va au cimetière, en troupeau comme à l'ordinaire, à songer à la pitoyable existence du grand artiste...

Que de déboires dans sa vie, et comme ses confidences, qui me reviennent, me font mal!

C'est sur la route des Crozes. Je l'entends encore me dire la misère de ses débuts à Paris, en jeu aux railleries des rapins, qu'égayaient ses allures étrangères et sa langue hollando-française, si pittoresque pourtant, et aussi parfois si éloquente en sa bizarrerie ; ses études chez Isabey et dans l'atelier de Picot ; ses maladies de jeune homme, isolé, en proie à tous les besoins ; sa détresse quand la pension que lui faisait le roi de Hollande fut supprimée et que, se voyant abandonné, il se crut persécuté, accusé de conspiration, surveillé par la police... ; ses ennuis avec les marchands de tableaux, qui l'exploitaient indignement, qui l'exploitèrent pendant toute sa vie, payant d'un morceau de pain des toiles qui se sont vendues au poids de l'or à l'Hôtel Drouot trente ans après, achetées par des artistes. Ah! avec quelle ironie amère il en parle, de ces misérables qui abusaient de sa pauvreté et, tout en lui donnant cent sous d'un chef-d'œuvre, ajoutaient : « Si j'étais Jongkind, je voudrais avoir un équipage et des valets ! » Il est resté bon, pourtant, et généreux et, quand il s'interrompt, c'est pour s'attendrir sur un mouton familier, qui partout l'accompagne ; il me dit : « Regarde ce joli petit bête. ».

... Tout cela me revient derrière son cercueil.

On arrive au chemin creux qui conduit au cimetière et, en passant sous la maison de Jongkind, je songe à un tableau qu'il a peint, l'un des derniers peut-être : un enterrement de pauvre, vu de la haut, de sa fenêtre. Hélas ! à sa fenêtre, où tout le monde regarde, c'est une vieille femme à cheveux blancs qui se désole, et dont on voit remuer les lèvres, parlant au cher mort qui s'en va... C'est M^me^ Fesser, une Hollandaise du même village, qui garda plus de trente ans Jongkind ainsi qu'on garde un enfant, et que Jongkind aimait « comme une sœur. »

Au cimetière, le ministre protestant a choisi pour entretien les paroles de Jésus aux Juifs curieux qui lui demandent s'ils seront nombreux dans la demeure du Père, auxquels il répond que la porte de la demeure est une porte étroite... Il parle lentement, avec un léger accent du Midi, faisant des sautes de voix brusques, de l'octave aigu aux sons graves... Du reste, pas

un mot de Jongkind, qu'il ne connaissait pas, qu'il n'a jamais vu. Au retour, des gens disent : « Il parle mieux que notre curé. »

C'est toute l'oraison funèbre du grand artiste.

Moi, je retourne par la pensée à nos causeries anciennes. Il me parle de son art, une chose difficile, « qui fait suer du sang »; il dit qu'il commence seulement à savoir peindre, à voir la nature — (et je ne pense pas qu'il ait, en effet, de meilleures aquarelles que celles peintes ici dans notre Dauphiné, et qui lui donnent droit de cité au *Gratin*). Il parle aussi, mais peu facilement, des grands artistes qu'il a fréquentés : d'Isabey, son vénéré maître ; de Corot, un paysan comme lui, qui l'estimait beaucoup ; de Diaz, d'autres encore. Il les admire sans envie, se sentant de leur famille, quoique les honneurs l'aient oublié. Il ne critique jamais d'ailleurs. Des médiocres même, il dit qu' « il y a du bon. »

Puis, je me rappelle le bonheur que j'eus à feuilleter ces albums où Jongkind aura laissé le meilleur de son œuvre en ces dernières années... Je les feuilletai un soir pour la première fois, et cela remplit ma nuit de visions intenses. Jamais on n'a rendu avec plus de force la vie de la nature !...

Il y a des ciels pleins de colère, où l'on entend gronder la foudre, — et des ciels pleins de bonté et de poésie, encore baignés de la rosée du matin, ou magnifiquement diaprés par les jeux du soleil couchant au milieu des nuages. Il y a des arbres verts, forts, luxuriants, poussant dans l'air leurs frondaisons puissantes ; — et les arbres phtisiques des boulevards parisiens, qui tendent leurs bras suppliants. Il y a des coins de campagne charmants, — d'abord quand la nature s'éveille aux premiers groseillers des haies, — plus tard, quand elle se chauffe au grand soleil qui dore les moissons dans la plaine immense — plus tard encore, quand la vigne des coteaux teint ses feuilles de carmin et que les cerisiers flambent comme des torches au bord des chemins creux. Il y a, pour les heures tristes, des effets d'hiver pénétrants, où l'on rentre en soi pour psychologuer un peu à la façon des héros de Paul Bourget, mais pas bien longtemps, car... voyez ce soleil qui se lève sur la neige comme un sourire. Jongkind est un fort, lui pour qui la vie fut si amère, et sa peinture âpre est vaillante et saine, sans mièvreries.

Et, encore, dans les pages feuilletées, — des rues pleines de mouvement, des rues où grouille le Paris pittoresque des vieux quartiers, avec les grandes affiches murales multicolores : *La maison n'est pas au coin du quai !* — des rues désertes et sinistres aux boulevards extérieurs, sous un

ciel de misère, où les maisons isolées éveillent à la fois des idées de crime et de police ; — puis, les bonnes vieilles rues de la Côte où les maisons se penchent : cent pages peut-être où pointe toujours la silhouette du vieux clocher ; puis, des environs de Grenoble, ou de Grenoble même, des aquarelles achevées, lumineuses, qui seraient l'orgueil du Musée. — Et encore, des moulins de Hollande, des patineurs, ses premiers succès ; des navires qui entrent au port voiles déployées, à Anvers, à Honfleur, à Marseille... et c'est, avec les ciels, un des plus grands charmes de Jongkind, ces eaux trsnsparentes ou opaques, calmes ou agitées, toujours fluides, mouillantes. — Et encore des paysages du Nivernais, des paysages de notre Dauphiné, qu'il aimait, et qu'il trouvait beau...

Et, dans tout cela, une évocation de l'âme des choses, qui les rend plus vivantes que dans la vie même, avec une perspective qui s'en va, profonde, infinie... C'est une des habiletés du talent de Jongkind, cette perspective qu'un mathématicien pourrait dire outrée, et qui lui permet de nous ouvrir des horizons immenses en quelques coups de crayon. Parfois, sans rien au premier plan, on voit la plaine s'étendre là-bas, jusqu'aux montagnes bleuâtres.

La touche est rude, grossière, volontairement imparfaite. Elle ne plaira jamais aux amateurs bourgeois ni aux artistes à prétentions. Il faut être initié à la cuisine de l'art pour comprendre que les observations les plus minutieuses et les plus patientes ont préparé tout ce désordre, exécuté avec des manches de pinceau, sur des papiers quelconques ! Et qui supposerait que l'artiste capable d'évoquer la poésie d'un tas de pierres au bord d'un chemin, mît tant de soin à choisir sa place dans le paysage à peindre ? Pourtant, un des mots bien drôles de Jongkind me revient, et je le cite parce qu'il n'avait rien de grossier dans son jargon : « Sais-tu, B... (B. est maintenant au Luxembourg, où Jongkind n'a jamais eu un tableau (1)), tu fais mal : tu te poses au hasard, comme une mouche sur un m... »

Les derniers jours de Jongkind furent tristes. La fêlure au cerveau contractée au temps sombre de sa jeunesse parisienne, et que Goncourt signale dans son journal, s'était agrandie. Plus fréquemment, il s'interrompait au milieu d'un discours pour se plaindre de maux imaginaires. Ce n'étaient plus seulement des espions et des traîtres qu'il voyait dans les passants indifférents, mais des assassins à ses trousses. On voulait le tuer... On voulait le guillotiner comme Louis XVI ! Toute la nuit, la guillotine

(1) C'est de Boudin qu'il s'agit.

avait fonctionné dans la chambre voisine. Cran! cran ! ah ! on en avait coupé, des têtes ! ! !

Maintenant, il dort dans le cimetière de la Côte-Saint-André, si loin de sa Hollande. Celle qui fut la compagne de sa vie lui a acheté une concession perpétuelle, pour qu'il ne soit pas dérangé. Elle y fera planter un tilleul, dont les sucs sont calmants et doux. Et quand, par hasard, son nom sera prononcé chez nos paysans, il évoquera l'image d'un grand bonhomme aux yeux bleus et bons, qui allait dans les chemins, son pliant sous le bras, en pauvre diable, avec un chapeau de feutre gris, les souliers éculés et la chemise ouverte; qui parlait familièrement à tous et, bâti pour vivre cent ans, se disait toujours malade ; qui marchait tout joyeux derrière le cortège officiel au 14 juillet, chantonnant notre Marseillaise en hollandais et, à chaque occasion, se mêlait joyeusement au populaire dans nos fêtes publiques.

Aucun des portraits de Jongkind que tracèrent des écrivains plus notoires ne vaut, selon moi, ce croquis vibrant des récentes et chaudes émotions subies au contact du modèle qu'il fait revivre. Il avait quelques semaines seulement de date [1] lorsque la « vieille femme à cheveux blancs », que son auteur avait aperçue envoyant de sa fenêtre un dernier adieu « au cher mort qui s'en allait », suivait au cimetière le regretté compagnon de sa vie. Neuf mois après avoir pris Jongkind, le 23 novembre 1891, la mort emportait M^me^ Fesser. Une tombe contiguë à celle du peintre *(Fig. 173)* recevait ses restes, pieusement rapprochés par son fils de ceux de son ami.

*
* *

Pendant les trente années qu'il avait vécues auprès de cette compagne si dévouée et si « maternelle » pour lui, Jongkind n'avait cessé de réserver à M^me^ Fesser la meilleure part de sa production artistique. Cet hommage continu de son affectueuse reconnaissance se chiffrait par un nombre important de toiles

(1) Cet article avait paru dans *le Gratin* de juillet-août 1891.

et d'aquarelles. Aussitôt après la mort de la pauvre femme, bénéficiaire de ces largesses amicales, son héritier mettait en vente une partie des œuvres en question. Deux journées d'enchères sous le marteau du commissaire-priseur Tual, assisté de l'expert Détrimont, étaient consacrées à la dispersion de 66 tableaux ou études à l'huile et 121 aquarelles. C'était le lundi 7 et le mardi 8 décembre 1891. La vente produisait 286.955 francs. Plusieurs toiles avaient atteint un prix élevé. Une *tuilerie à Honfleur*, datée de 1865, avait été payée 8.000 fr. ; un *quai à Honfleur*, de 1866, 9.000 ; un *canal de l'Ourcq*, de 1871, 10.800 ; un *canal à Bruxelles*, de 1870, 16.000. Enfin, un grand tableau représentant *la Meuse aux environs de Rotterdam* avait été poussé par l'industriel Georges Lutz, un des clients les plus ardents de Jongkind, jusqu'à 27.605 francs. C'était l'œuvre rejetée par le jury de 1873, que son exclusion avait fait rendre à son auteur par son acquéreur primitif : retouchée l'année suivante, elle n'était jamais sortie depuis de l'atelier où elle avait été peinte.

Pour le catalogue de cette vente de 1891, une préface avait été demandée au critique d'art Louis de Fourcaud. Il avait répondu à cette demande en écrivant une importante étude sur Jongkind, dont j'ai reproduit quelques passages marquants. Le mercredi 15 mars 1893, l'hôtel Drouot voyait exposer un nouveau lot d'aquarelles provenant du même fonds, que Me Tual, assisté de M. Durand-Ruel, vendait le lendemain. Au nombre de 134, elles produisaient la somme totale de 21.860 francs, soit une moyenne de 160 francs environ chacune. Cette seconde vente avait été annoncée par un article enthousiaste de Roger Marx, publié dans *le Voltaire*, qui avait reparu en tête d'un modeste catalogue, dépourvu d'illustrations, consacré à la divulgation de cette nouvelle série d'enchères. A la suite de celles-ci, les aquarelles ainsi dispersées se répandaient dans les principales

boutiques de la rue Laffitte, notamment dans celles de Diot et de Tempelaere, deux fervents divulgateurs de ces notations si brillantes et si suggestives. La vente après décès de Diot, survenue les 8 et 9 mars 1897, en remettait encore une trentaine sur le marché. Après quoi, l'héritier indirect de Jongkind recommençait, le 28 avril 1899, une nouvelle adjudication à son profit, comprenant 16 tableaux et 27 aquarelles. Le produit en était de 102.390 francs. Pour la première fois, des aquarelles avaient atteint des prix élevés, approchant ceux qu'on donnait pour les tableaux de l'artiste. L'une d'elles, représentant *le Col de Balbins*, avait été vendue 1.900 francs. D'une autre, ayant pour sujet *le Pont de Lesdiguières, près Grenoble*, on en avait donné 2.000. Un *Intérieur du port de Rotterdam près de la Bourse* avait été payé 2.150. Enfin, l'*Entrée du vieux port* de la même ville était montée jusqu'à 5.000.

En mai 1899, la dispersion de la galerie du comte Armand Doria, un des plus anciens appréciateurs de Jongkind, faisait sortir de la galerie Georges Petit, où elles avaient été vendues par le ministère de Me Paul Chevallier, 53 œuvres de l'artiste, c'est-à-dire 10 tableaux, 27 aquarelles et 16 dessins. Parmi les tableaux, quatre avaient dépassé 10.000 francs. C'étaient des *Patineurs* de 1858, vendus 10.100 ; un *Panorama de Rouen* vers 1850, vendu 11.000 ; une vue d'Overschie de 1856, dite l'*Eglise au Cadran*, vendue également 11.000, et, enfin, une *Vue de Delft éclairé au schiste*, de 1858, vendue 16.100. Parmi les aquarelles, plusieurs avaient atteint ou dépassé 2.000 francs ; une, notamment, représentant un canal avec une *femme sur un radeau* avait été adjugée pour 3.300. Avec la vente de la collection réunie par le musicien Charles de Bériot, un passionné plus tardif du peintre et de sa peinture, la progression des prix s'accentuait encore. Treize toiles, mises aux enchères le 11 mars 1901, produisaient la somme ronde de 128.630 francs.

Une *Entrée du port de Rotterdam au clair de lune*, de 1870, avait été payée 12.700 francs. Un *Canal à Dordrecht*, daté aussi de 1870, avait fait 16.600; des *Patineurs*, de 1874, 19.100. Une *Vue de Maasluis*, peinte en 1871 d'après un dessin de 1841, avait été poussée jusqu'à 31.100 par un amateur frappé d'un coup de foudre subit par les œuvres de Jongkind. M. Laurent-Barrault, ce nouvel et enthousiaste adepte, s'était également offert pour 7.000 francs, une *Notre-Dame de Paris* de 1849, dont il a été parlé à son heure comme de la *vue de Maasluis*; et puis, il avait donné 4.200 francs d'un *Canal de l'Ourcq* à l'aquarelle, du 16 juillet 1865. Un autre amateur féru de Jongkind ayant disparu deux ans plus tard en la personne de Georges Lutz, treize tableaux du peintre compris dans sa riche collection d'œuvres modernes passaient avec celle-ci, le 27 mai 1902, sous le marteau du commissaire-priseur : les prix montaient encore. Ces treize tableaux produisaient le chiffre énorme de 202.300 francs. Un *port de Rotterdam* de 1856 avait été payé 20.000 ; une autre œuvre de la même année, inspirée par le même port, s'était vendue 27.500. Enfin, la toile achetée par le défunt, en 1891, à la vente posthume de Jongkind, pour 27.605 francs, avait atteint, à ces nouvelles enchères, le prix de 42.000.

Profitant de la faveur croissante auprès du public d'un talent dont il détenait tant d'intéressantes manifestations, M. Jules Fesser envoyait, sur ces entrefaites, à l'hôtel Drouot un nouveau paquet d'aquarelles, que dispersait, le 17 décembre 1902, Me Paul Chevallier, assisté de M. Georges Petit. Ces aquarelles, au nombre de 45, étaient présentées aux amateurs par un catalogue illustré précédé d'une préface due, comme celle de 1891, à la plume de Fourcaud. L'écrivain y constatait le succès de jour en jour plus marqué d'un artiste qui « n'avait jamais été un méconnu », mais dont la mort seule avait révélé tout le mérite en étalant au grand jour une partie de son œuvre

conservée jusque-là dans l'atelier où elle avait été produite. Après avoir rappelé le « vif éclat » des ventes posthumes de 1891 et de 1899, il se louait pour la mémoire et la gloire de l'homme, dont la maîtrise était désormais reconnue, de la consécration provenant de deux expositions récentes, la première exclusivement composée d'aquarelles qu'on avait vues rue Laffitte n° 20, à la galerie Laffitte, du 14 au 30 avril 1898, et la seconde ayant compris 131 tableaux réunis à 43 aquarelles, qui avait eu lieu, en mai 1899, dans les galeries Durand-Ruel. Cette troisième vente d'œuvres provenant de l'héritage de Jongkind, patronnée par la même voix écoutée que la première, se terminait par un triomphe éclatant de l'aquarelliste, gratifié d'une salve d'enchères particulièrement retentissantes. Le total montait à 85.110 francs. Sur les quarante-cinq numéros de la vente, treize avaient été adjugés au même enchérisseur et étaient passés entre les mains du comte Isaac de Camondo. Cet amateur, dont la collection d'aquarelles de Jongkind, formée depuis la mort du peintre et enrichie à toutes les ventes marquantes où il en avait paru, n'avait pas hésité à donner 9.900 francs pour une certaine *vue d'Overschie* ayant fait partie, le 13 mars 1901, d'une vente composée de vingt pièces provenant plus ou moins directement de l'atelier de leur auteur, comme dix-sept autres vendues séparément le 20 mars 1902. Le goût du comte de Camondo ne le portait point vers les œuvres à l'huile de Jongkind, qu'il délaissait en faveur de ses aquarelles. Pour les amateurs plus éclectiques, la vente de la collection de tableaux formée par M. Alexandre Blanc, qui avait lieu les 3 et 4 décembre 1906, était une mine d'acquisitions précieuses. Cet Alexandre Blanc n'avait pas réuni moins de 78 toiles de Jongkind, que les enchères dispersaient. Cette vente, qui avait été précédée, le 8 juin 1903, par celle de la collection Zygomalas, riche aussi en Jongkind, était suivie par mainte autre adjudication où la pein-

ture et les aquarelles de l'artiste conservaient l'estime sonnante du public.

L'année 1907 leur ouvrait les portes du Louvre. L'admirateur passionné du maître dont la plume paie aujourd'hui un pieux tribut à sa mémoire fut celui qui eut l'honneur de procurer à son talent l'accès de notre Musée National. Le don qu'il faisait à l'Etat d'une réunion d'œuvres d'art, héritée en partie de ses ascendants et augmentée par ses acquisitions personnelles, introduisait dans nos collections publiques 15 ouvrages de Jongkind, savoir un tableau, douze aquarelles et deux dessins. A ce premier hommage rendu par un musée parisien à l'homme dont plusieurs musées de province possédaient des échantillons avant que Paris jouît du même avantage, une libéralité plus récente a ajouté 35 nouvelles aquarelles de cet aquarelliste incomparable. La jouissance de cette donation, provenant du legs fait à l'Etat, en mourant, par le comte de Camondo de la précieuse collection réunie entre ses mains, était offerte aux Parisiens en juin 1914. A l'heure où s'inauguraient les salles réservées à la magie de ces joûtes avec les subtilités de l'atmosphère, deux manifestations rivales du même génie éclataient à Paris, dans les galeries de MM. Bernheim jeune, et, à Grenoble, chez M. Emmanuel Fenoglio. La guerre n'arrêtait pas cet essor. A plusieurs reprises pendant le cours des hostilités, des expositions faisaient connaître des productions inédites de l'aquarelliste. On y offrait au public les dernières feuilles tirées de ses cartons et les débris de ses albums dépecés pour être mis en vente. L'artiste y apparaissait dans la franchise de ses impressions et dans la spontanéité de ses efforts pour les traduire. Vous pénétriez dans l'intimité de son art et vous l'en aimiez davantage.

En face d'une de ces exhibitions, je sentais renaître en moi le désir, caressé naguère, d'étudier la physionomie si captivante

de l'individu qu'elle incitait à approfondir. Mis au courant par moi du vœu que je formais, M. Emile Bernheim, de la maison Bernheim jeune, qu'une importante affaire récemment conclue avec M. Jules Fesser avait fait pénétrer chez l'héritier de Jongkind, s'offrait à lui révéler mes desseins et à m'introduire auprès de lui. Le plus encourageant des accueils m'y était réservé. Reçu avec bienveillance et cordialité dans l'hospitalière demeure de la Côte-Saint-André où revit partout le souvenir de l'homme qui l'anima de son génie, j'apprenais de sa bouche que l'idée dont j'étais féru avait hanté avant moi un autre admirateur de Jongkind. Cet émule de ma ferveur s'était appelé Adolphe Poitout. Professeur à Lyon, au collège de la Martinière, il avait eu pour élève un des petits-fils de la compagne de Jongkind. Le père de son disciple lui avait fait parcourir, quelques années avant la guerre, sa collection encore fort riche d'aquarelles du maître, contenue dans les cartons et les albums passés entre ses mains. Il avait mis à sa disposition toutes ses archives documentaires. Le personnage s'était attelé à l'ouvrage. Il en était résulté un travail consciencieux et suggestif, tout prêt à partir chez l'imprimeur lorsque la mort avait pris son auteur un peu avant la grande tourmente de 1914. Devenu possesseur du manuscrit inédit de Poitout, M. Fesser s'en dessaisissait en ma faveur. J'y puisais une importante documentation, qui se complétait par la communication directe des papiers utilisés par l'auteur. Le livre dont tel était le point de départ bénéficiait de bien d'autres apports. Mais il n'est que juste de proclamer ce qu'il doit à ce fonds initial, sans lequel il n'aurait sans doute pas vu le jour. L'ayant entrepris en 1917, pendant une trêve momentanée de mes soucis pour mes enfants jetés dans la mêlée depuis le début de la guerre, j'en écris les dernières lignes à l'heure la plus douloureuse pour moi de cette longue épreuve. Le fils chéri à qui je me plaisais tant à parler

de mes travaux et que j'entretins si souvent, de près ou de loin, de la confection de celui-ci, ne tiendra pas dans ses mains le volume sortant de la presse. Mais j'entends que son souvenir sacré plane sur ses feuillets. Plaise au Ciel qu'au moment où il paraîtra, la paix, pour laquelle ont combattu les vaillants martyrs que nous pleurons, surgissant enfin de nos ruines et de notre sang, ait répandu sur nous les rayons bénis de son aurore. Puisse l'an 1919, qui amènera avec lui le centenaire du pacifique Jongkind, inaugurer un monde débarrassé des haines meurtrières et rallié, grâce à Dieu, après tant de cruels sacrifices, au régime idéal de l'humaine fraternité.

Paris, 30 juin 1918.

TABLE DES MATIÈRES

I

ORIGINE, VOCATION, DÉBUTS.

(1819-1845)

Humilité d'origine. — Naissance à Latrop (3 juin 1819). — La famille : père, mère, frères et sœurs. — La vocation. Premières études artistiques (1837). — L'atelier de Schelfhout. La Haye et Maasluis. — Tendresse du jeune homme pour sa mère veuve. — Camaraderie avec Rochussen, Weissenbruch et Coster. Encouragements de Van Bronckhorst. — Anciens albums. Premières aquarelles. Maîtrise précoce. — Maasluis peint en 1841. — Gêne pécuniaire. Œuvres mises en loterie (1843). — Pension accordée par le roi (1843). — Exposition au cercle *Arti et Amicitiæ* (1843). — Commencement de notoriété. Rencontre d'Eugène Isabey (1845).

II

MONTMARTRE ET L'ATELIER D'ISABEY. PREMIÈRES EXPOSITIONS A PARIS.

(1846-1855)

Le paysage français en 1846. Isabey préféré comme maître. — La place Pigalle (1846-47) et l'impasse Cauchois (1848). Picot et le père Dupuis. Les camarades d'atelier. — Un article du *Handelsblad* (1847). Le Salon de 1848. — Vues de Paris :

Notre-Dame, le Pont-Neuf, etc. (1849). — Visite d'Achille Jubinal 19 *bis*, rue Pigalle (1849). — Voyage en Normandie avec Isabey et Salon de 1850. — Physionomie de Jongkind en 1850 : portraits et caricatures. — Voyage en Bretagne (1851). — Le coup d'Etat et le Salon de 1852. Succès et médaille. — Détresse soulagée par l'amitié : Van Kuyk et Sano. — Correspondance avec Eugène Smits. Confidences intimes. La vie à Montmartre en 1852. « Clairs de lune » et « Combats navals ». — Nouvelles vues de Paris : *la passerelle de l'Estacade*, *le pont de la Tournelle*, etc. — Serviabilité amicale de Willems, de Stevens et de Troyon. — Sano froissé. Lapati et Mathilde. — La rue Pigalle quittée pour la rue Bréda (juin 1853). — Le Salon de 1853 et l'œuvre de Courbet. — Les affaires commencent à marcher. — Les récompenses du Salon. Voyage en Angleterre. Fin de la pension du roi (septembre 1853). — Détresse matérielle ; assistance dévouée de Sano (1854). — Les sculpteurs Prouha et de Mesmay ; les littérateurs Jean Rousseau et Pelloquet. — Le café de la rue Fontaine ; villégiature à Pontoise (septembre 1854). — Commandes par l'intermédiaire de Prouha et de Mesmay. — Velléités de mariage (décembre 1854) et démarches de Smits pour trouver une femme à son ami (janvier 1855). — L'Exposition Universelle de 1855. Amer mécompte d'amour-propre.

III

RETOUR EN HOLLANDE. SÉJOUR A ROTTERDAM.

(1855-1860)

Départ pour Utrecht. — Le marchand de tableaux Martin et sa clientèle. — Lettre à Alfred Lebrun (décembre 1855). — Vente du 11 mars 1856. — Dévouement et affectueuse bienfaisance de Sano ; sévérité d'Isabey. — Bouderie des Hollandais de Rotterdam contre leur compatriote. — Séjour à Klaaswaal (mai 1856). Retour à Rotterdam (juin). — Nostalgie de Paris. — Confidences à Smits sur le logeur du Kruyskade. Appréciation des Hollandaises par leur compatriote (juillet 1856). — Visite de Beugniet (juillet 1856). — Rivalité de Beugniet et de Martin. — Tableaux peints d'après des aquarelles prises sur nature. — L'église d'Overschie ; le port de Rotterdam et son vieux Campanile. — L'originalité du paysage hollandais. Le patinage. — Paris foyer d'art unique. — Les absents du Salon de 1857. Jongkind regretté. — Visites du docteur Piogey et de Nadar au Kruyskade. — Retour momentané à Paris (juillet 1857). Dîner avec Courbet, etc. — Nouvelle fuite à Rotterdam (novembre 1857). — Acharnement au travail. — Salon de 1859. — Dérèglement et détresse. Aspirations nouvelles au retour en France. — Sollicitation du secours des artistes parisiens. — Le « bon Martin », le « petit Cals » et le comte Doria. — Souscription et vente publique au profit du confrère malheureux (7 avril 1860). — Rentrée définitive à Paris.

IV

LA RENTRÉE A PARIS.
Mme FESSER ET LA RUE DE CHEVREUSE.
LE NIVERNAIS ET LA NORMANDIE.
L'ŒUVRE DE HONFLEUR.
(1860-1865)

Jongkind considéré à tort comme mort pour l'art. — Son aspiration à la vie d'intérieur. — Mme Fesser : ses origines, sa famille. — La rue Saint-Nicolas et la rue Servandoni. Correspondance de Jongkind avec son amie (juillet-décembre 1860). — Idées de déménagement. — Mme Fesser, élève de Jongkind, travaille avec lui. — Installation rue de Chevreuse. — Croquis à Paris et aux environs (mai 1861). Voyage en Nivernais (août). — Le Chautay et Saint-Parize-le-Châtel. Rosemont. — Martin caissier du peintre. — Refus au Salon de 1861. Paris apprécié quand même comme foyer artistique (juillet 1862). — Le Havre et Sainte-Adresse (août 1862). Amitié avec Boudin. — Correspondance d'affaires avec Martin. — La Société des Aquafortistes. — Vues de Hollande à l'eau-forte (1862). Article de Baudelaire. — Lettre mélancolique à Boudin (3 décembre 1862). — Le Salon de 1863. Le Salon des Refusés. Éloges d'Arthur Stevens et de Pelloquet. — Nouvelles vues de Paris. La barrière de Vanves (mai 1863). — Le Nivernais délaissé à cause de Martin. — Boudin consulté sur Honfleur (août 1863). Premier séjour à Honfleur (août-septembre 1863). — Installation de Mme Fesser rue de Chevreuse. Règlement de comptes avec Martin. — Autres marchands : Beugniet, Détrimont, Brame, etc. — Acquisitions nombreuses de Théophile Bascle. — Le Salon de 1864. Second séjour d'été à Honfleur (août-septembre 1864). — L'hôtellerie Saint-Siméon et ses hôtes. Relations avec Claude Monet. — Développement de la clientèle d'acheteurs. Situation matérielle améliorée. — Le Salon de 1865. — Troisième séjour à Honfleur (août-septembre 1865). Prouha invité par son ami. Excursions aux environs. — Santé défectueuse et dérangement cérébral. — Portraits photographiques de 1862 et 1865.

V

SUCCÈS ET PROSPÉRITÉ.
NOUVEAUX SÉJOURS EN HOLLANDE.
LA GUERRE. NEVERS ET PUPETIÈRE.
(1866-1877)

Fin de la gêne. Voyage en Belgique et en Hollande. — Bruxelles, Anvers et Rotterdam (août-septembre 1866). — Les toiles à 200 et 250 francs. — Salons de 1866

et 1867. — Séjours à Rotterdam en 1867 et 1868. Salons de 1868 et 1869. — Nouvelles vues de Paris. Bords de Seine. Démolitions des vieux quartiers (1868). — Lettres de Sano et de Cals (janvier 1868). — Tableaux à 500 et 800 francs. Séjour à Dordrecht (août-septembre 1869). — Salon de 1870. Mme Fesser peint le Nivernais. Son mari quitte ce pays pour le Dauphiné. — Portraits photographiques de 1867 et 1870. — La guerre. Départ pour Nantes et retraite sur Nevers. — Séjour à Nevers chez les sieurs Connot et Bresson. — Lettre au préfet de la Nièvre (6 octobre 1870). — Correspondance avec Jules Fesser, engagé dans les chasseurs à pied. — Vues de Nevers à l'aquarelle. Copies d'images. Cartes géographiques. Lectures. — Retour à Paris en mai 1871. La guerre civile. — Reprise des affaires. — Visite d'Edmond de Goncourt avec Philippe Burty (4 mai 1871). — Nouveau séjour à Nevers (août-octobre 1871). — Buste par Philippe Solari (décembre 1871). — Article de Zola dans *la Cloche* (24 janvier 1872). — Vues de Paris en 1872. — Succès de vente croissant et crises de maladie. Repos à Nevers (août-octobre 1872). — Tableaux refusés au Salon de 1873. Lettre d'Alfred Lebrun (mars 1873). — Contre-exposition privée. — L'atelier de la rue de Chevreuse. Les pigeons. Jongkind peint sa maison. — Été de 1873 : Nevers, Pupetière, voyage dans le Midi de la France. — Vues de Marseille et de Nevers. — Été de 1874 : Nivernais et Dauphiné. — Mort d'Alexandre Fesser (24 mars 1875). L'été de 1875 à Pupetière. Excursion en Suisse. La perdrix et la tourterelle. — Portrait photographique par Jules Fesser (22 octobre 1875). — Mauvaise santé de Jongkind et de Mme Fesser. — Les étés de 1876 et de 1877 passés à Pupetière. Excursion à Lyon en 1876. — Vie familiale de Pupetière. — Conséquences d'une soirée à l'Eldorado. — Le repos parmi les plaisirs champêtres. — Acquisition par M. Jules Fesser d'une demeure à la Côte-Saint-André, qui sera celle de sa mère et de Jongkind (1878).

VI

LA COTE-SAINT-ANDRÉ.
LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT.
(1878-1891)
LES DESTINÉES DE L'ŒUVRE
JUSQU'A NOS JOURS.

Premier séjour à la Côte-Saint-André (1878). — La neige à Paris et autres vues de Paris. *Le Corbillard de l'hôpital Cochin.* — Dérangement cérébral ; allures originales. La tutelle de Mme Fesser. Dernière lettre à Smits (28 juin 1879). — Portrait de Jongkind par Louis de Fourcaud. — Sa bonhomie et ses excentricités. — Second séjour à la Côte-Saint-André (1879). Etudes dans la campagne environnante. — Croquis

d'après les indigènes. — L'hiver à la campagne. Dessin en chambre et d'après nature. Effets de neige (janvier 1880). — La palette de l'aquarelliste. Emploi de la gouache. — *Vue de l'église de Gillonay* (13 juillet 1880). Voyage dans le Midi : Avignon, Nîmes, Cette, Narbonne, Port-Vendres, Béziers, la Ciotat, Toulon, Marseille, etc. Séjour à Tournebelle (septembre-octobre 1880). — Le printemps de 1881 à Paris : vues de Marseille. — Lettre au frère qui enseigne le dessin au pensionnat de la Côte (mars 1881). — Mauvaises habitudes; nouvel abus de l'alcool. — Les dernières photographies (Pupetière, 1877, et la Côte, 1881). — Exposition chez Détrimont en 1882. — L'influence de Jongkind sur ses contemporains constatée par Goncourt (1882). — La vente Bascle (avril 1883) et la vente Clapisson (mars 1885). — Liste des vues de Paris peintes par Jongkind. — Vues de Grenoble et de ses environs (1882 et 1883). Menu d'un dîner à Grenoble. — Intempérance de Jongkind et ses fâcheuses conséquences. — L'enterrement du paysagiste Achard (4 octobre 1884); l'inauguration de la statue de Berlioz (juin 1885). — Séjour à Paris en 1887. Croquis au Luxembourg. — Copie du Van de Velde de Grenoble (novembre 1887). Autres crayonnages au Musée de cette ville. — Hiver de 1887 et printemps de 1888 : études à la Côte-Saint-André et dans les environs. — Derniers séjours à Paris, en 1889 et 1890. Lettre de Jongkind à son propriétaire (16 octobre 1890). — Dernières œuvres entreprises à la Côte. Attaque de paralysie suivie de la mort (9 février 1891). — La famille Fesser conduit le deuil de son ami, enterré en terre dauphinoise. — Article de M. Jean Celle dans *le Gratin* (juillet-août 1891). — Mort de M^me^ Fesser (23 novembre 1891). — Première vente posthume de Jongkind (décembre 1891). — Vente d'aquarelles le 15 mars 1893. — Seconde vente posthume de Jongkind (avril 1899). — Ventes Doria (mai 1899), de Bériot (mars 1901) et Lutz (mai 1902). — Vente d'aquarelles du 17 décembre 1902. — Les acquisitions du comte de Camondo. — Les ventes Zygomalas (juin 1903) et Alexandre Blanc (décembre 1906). — Entrée de Jongkind au Louvre (1907). Legs de la collection Camondo; son inauguration (juin 1914). Expositions à Paris, chez Bernheim jeune, et à Grenoble, chez Fenoglio (1914). — L'étude inédite d'Adolphe Poitout sur Jongkind. Mes relations avec M. Jules Fesser. La préparation d'un livre qui paraît dans une heure tragique. — Vœux pour le centenaire prochain de son héros.

(28).

TABLE DES GRAVURES(*)

Fig. 1. — Village hollandais.
Fig. 2. — Maisons hollandaises.
Fig. 3. — Page d'album.
Fig. 4. — Barque de pêche.
Fig. 5. — Canal hollandais (1843).
Fig. 6. — Vue de Maasluis (1841-1871).
Fig. 7. — Village hollandais.
Fig. 8. — Jongkind par lui-même (vers 1850).
Fig. 9. — Jongkind par lui-même (vers 1850).
Fig. 10. — Notre-Dame de Paris (1849).
Fig. 11. — Notre-Dame de Paris (1849).
Fig. 12. — Notre-Dame de Paris (1848).
Fig. 13. — Le pont Saint-Charles (1849).
Fig. 14. — Le marché des Innocents (1850).
Fig. 15. — Le Pont-Neuf vers 1850.
Fig. 16. — Notre-Dame de Paris.
Fig. 17. — Le Pont-Neuf.
Fig. 18. — Montmartre vers 1850.
Fig. 19. — Montmartre vers 1850.
Fig. 20. — Jongkind par lui-même (août 1850).
Fig. 21. — Joséphine (vers 1850).
Fig. 22. — Harfleur (vers 1850).
Fig. 23. — Etretat (vers 1850).
Fig. 24. — Jongkind, par Nadar (1852).
Fig. 25. — Jongkind, par E. Cicéri (vers 1850).
Fig. 26. — Le pont de la Tournelle (1851).
Fig. 27. — La passerelle de l'Estacade (1852).
Fig. 28. — Port au clair de lune (1853).
Fig. 29. — Port au clair de lune (1853).
Fig. 30. — Le quai d'Orsay et la Légion d'Honneur.
Fig. 31. — Combat naval.
Fig. 32. — Canal à Klaaswaal (1856).
Fig. 33. — Canal à Rotterdam (1856).
Fig. 34. — Port de Rotterdam (1856).
Fig. 35. — Patinage en Hollande (1858).
Fig. 36. — L'église d'Overschie (1856).
Fig. 37. — Canal aux environs de Rotterdam (1857).
Fig. 38. — Canal près d'Overschie (1857).

(*) Clichés de : Bernheim jeune (Fig. 39, 102, 103, 111, 112, 129, 130, 136, 137, 150, 153, 154, 155, 164, 165) ; Braun (Fig. 64, 78, 156, 157, 162) ; Druet (Fig. 34, 37, 69, 83, 84, 93, 94, 106, 109, 115, 140, 142) ; Durand-Ruel (Fig. 28, 35, 45, 48, 51, 52, 79, 82, 107, 108, 135, 145) ; J. Fesser (Fig. 86, 161, 163, 166, 167, 171, 172, 173) ; G. Petit (Fig. 26, 27, 36, 49, 50, 53, 75, 76, 77, 88, 92, 96, 114, 120, 121, 122, 125, 126, 143, 144, 158, 159, 160) ; et Yvon (le reste).

Fig. 39. — Canal près d'Overschie (1857).
Fig. 40. — A Montparnasse (juin 1861).
Fig. 41. — Souvenir d'une promenade à Clamart (1861).
Fig. 42. — Le Chautay (1861).
Fig. 43. — Le Chautay, par Mme Fesser (1861).
Fig. 44. — Ruines de Rosemont (1861).
Fig. 45. — Souvenir du Nivernais (1862).
Fig. 46. — Sainte-Adresse (1862).
Fig. 47. — Sainte-Adresse (1862).
Fig. 48. — Patinage en Hollande (1862).
Fig. 49. — Notre-Dame de Paris (1863).
Fig. 50. — Fardier sur un boulevard extérieur (1861).
Fig. 51. — La barrière de Vanves (1863).
Fig. 52. — Bateaux dans le port de Honfleur (1863).
Fig. 53. — Chantier de construction à Honfleur (1863).
Fig. 54. — Canal hollandais. Eau-forte (1862).
Fig. 55. — Patinage près de Maasluis. Eau-forte (1862).
Fig. 56 à 62. — Sites de Honfleur (1863).
Fig. 63. — Le canal de l'Ourcq (1864).
Fig. 64. — La Seine à Argenteuil (1864).
Fig. 65. — Honfleur (1864).
Fig. 66. — Honfleur (1864).
Fig. 67. — Notre-Dame-de-Grâce (1864).
Fig. 68. — Ste-Catherine de Honfleur (1864).
Fig. 69. — Villerville (1864).
Fig. 70. — La Seine près de Rouen (1864).
Fig. 71. — Jongkind. Photographie par Nadar (1862).
Fig. 72. — Jongkind. Photographie par Lallemand (1865).
Fig. 73. — Sortie du port de Honfleur (1864).
Fig. 74. — Jetée de bois à Honfleur (1865).
Fig. 75. — L'Escaut près d'Anvers (1866).
Fig. 76. — L'Escaut près d'Anvers (1866).
Fig. 77. — L'Escaut près d'Anvers (1866).
Fig. 78. — L'Escaut près d'Anvers (1866).
Fig. 79. — Canal près de Rotterdam (1867).
Fig. 80. — Jongkind en 1867.
Fig. 81. — Mme Fesser en 1867.
Fig. 82. — Canal près de Rotterdam (1867).
Fig. 83. — La Meuse près de Rotterdam (1867).
Fig. 84. — Le port et la bourse de Rotterdam (1868).
Fig. 85. — Rue des Fossés-St-Marcel (1868).
Fig. 86. — L'église Saint-Médard et la rue Mouffetard (1868).
Fig. 87. — Rue des Francs-Bourgeois Saint-Marcel (1868).
Fig. 88. — Le Pont-Royal (1868).
Fig. 89. — Le Pont Notre-Dame (1868).
Fig. 90. — Jongkind en 1870.
Fig. 91. — Jongkind en 1870.
Fig. 92. — Rue du Champ-de-l'Alouette (1868).
Fig. 93. — Le port et la bourse de Rotterdam. (Salon de 1869.)
Fig. 94. — Le port de Dordrecht. (Salon de 1870.)
Fig. 95. — Maison de Mme Fesser à Bois-le-Duc (1869).
Fig. 96. — Dordrecht (1869).
Fig. 97. — Dordrecht (1869).
Fig. 98. — Dordrecht (1869).
Fig. 99. — Nevers (février 1871).
Fig. 100. — Nevers (octobre 1870).
Fig. 101. — Nevers (septembre 1870).
Fig. 102. — Nevers (1870).
Fig. 103. — Nevers (1870).
Fig. 104. — Carte des environs de Paris (décembre 1870).
Fig. 105. — Carte de France (décembre 1870).
Fig. 106. — Paysage hollandais (1869).
Fig. 107. — Paysage hollandais (1870).
Fig. 108. — Paysage hollandais (1871).
Fig. 109. — Paysage hollandais (1872).
Fig. 110. — Nevers; la Loire (1871).
Fig. 111. — Nevers; la porte du Croux (1871).
Fig. 112. — Nevers; le palais ducal (1871).
Fig. 113. — Jongkind, par Ph. Solari (1871).
Fig. 114. — Le Pont-Neuf de 1851.
Fig. 115. — La Seine près du Pont Marie (1872).
Fig. 116 à 119. — L'église St-Jacques-du-Haut-Pas et la rue Saint-Jacques (1872).
Fig. 120. — La rue Saint-Jacques (1872).
Fig. 121. — La rue de l'Abbé-de-l'Epée (1872).
Fig. 122. — La rue et l'église Saint-Jacques (1877).
Fig. 123. — Demeure de Jongkind rue de Chevreuse (1873).

Fig. 124. — L'hôtel St-Louis à Nevers (1872).
Fig. 125. — Clair de lune à Rotterdam (1873).
Fig. 126. — Coucher de soleil à Rotterdam (1873-74).
Fig. 127. — Atelier de Jongkind rue de Chevreuse (1873).
Fig. 128. — Maison Fesser à Pupetière (1873).
Fig. 129. — Le port de Marseille (1873).
Fig. 130. — Le port de Marseille (1873).
Fig. 131. — Nevers (1873).
Fig. 132. — Lyon (1874).
Fig. 133. — Jongkind en 1875.
Fig. 134. — Jongkind en 1875.
Fig. 135. — Nyon (1875).
Fig. 136. — Le château de Virieu (1877).
Fig. 137. — Negro et Pyrame (1876).
Fig. 138. — Le château de Pupetière (1874).
Fig. 139. — La maison de Jongkind à la Côte-Saint-André.
Fig. 140. — La Côte-Saint-André (1878).
Fig. 141. — La maison de Jongkind à la Côte-Saint-André (1879).
Fig. 142. — La neige rue St-Jacques (1879).
Fig. 143. — La neige boulevard de Port-Royal (1879).
Fig. 144. — L'église Saint-Séverin (1876).
Fig. 145. — Le corbillard de l'hôpital Cochin (1876).
Fig. 146. — Souvenir du boulevard St-Michel.
Fig. 147. — Ballet espagnol au quartier latin (1878).
Fig. 148. — Jongkind par lui-même (1879).
Fig. 149. — Le château de Bressieux (1879).
Fig. 150. — Le col de Balbins (1879).
Fig. 151. — L'église de Gillonay (1880).
Fig. 152. — La neige à la Côte-St-André (1880).
Fig. 153. — La route de Sardieu (1879).
Fig. 154. — Bal populaire à la Côte-Saint-André (1879).
Fig. 155. — Partie de boules à la Côte-Saint-André (1880).
Fig. 156. — La neige à la Côte-St-André (1880).
Fig. 157. — La grande route aux environs de la Côte-Saint-André (1880).
Fig. 158. — Avignon (1880).
Fig. 159. — La Ciotat (1880).
Fig. 160. — Narbonne (1880).
Fig. 161. — Grenoble : le St-Eynard (1882).
Fig. 162. — Le pont de Lesdiguières (1883).
Fig. 163. — L'Isère à Grenoble (1883).
Fig. 164. — La Côte-Saint-André : entrée du bourg (1884).
Fig. 165. — La Côte-Saint-André : route de Pénol (1884).
Fig. 166. — Jongkind en 1877.
Fig. 167. — Jongkind en 1881.
Fig. 168. — Maison de Jongkind à la Côte-Saint-André (1884).
Fig. 169. — Au Luxembourg (1887).
Fig. 170. — Au Luxembourg (1887).
Fig. 171. — La grande place de la Côte-Saint-André (1887).
Fig. 172. — La chapelle de Balbins (1888).
Fig. 173. — Tombeau de Jongkind.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PERSONNES, DES LIEUX ET DES ŒUVRES

MENTIONNÉS DANS L'OUVRAGE

Abbé de l'Epée (Rue de l'). — 112, 146.

About (Edmond), littérateur. — 36.

Achard, peintre. — 148.

Alers junior, logeur. — 44. 45, 46.

Amsterdam. — 39, 40, 41, 47.

Anastasi, peintre. — 47, 52, 58.

Ansart (d'), peintre. — 59.

Anvers. — 60, 92, 93, 95, 99, 157.

Anvers (L'Escaut à), effet du matin. — 94, 144.

Anvers (Vue du port d'). — 26.

Anvers (Vue prise à). — 42.

Argenteuil (La Seine à). — 84.

Arosa, collectionneur. — 40.

Arti et Amicitiæ, cercle. — 9.

Asnières. — 32.

Augé, amateur. — 42.

Avignon. — 118, 138, 139, 140.

Balbins (Isère). — 127, 135.

Balbins (La chapelle de). — 151.

Balbins (Le col de). — 135, 160.

Ballet espagnol. — 129.

Ballot (Georges), peintre. — 115.

Ballue, peintre. — 58.

Baptiste, concierge de l'hôtel de ville de Nevers. — 102.

Barrias, peintre. — 59.

Bas-Meudon. — 87.

Bascle (Théophile), amateur. — 83, 87, 94, 104, 143.

Bataille, peintre. — 58.

Baudelaire (Charles), poète et critique. — 74, 85, 106.

Becq de Fouquières, propriétaire de Jongkind. — 17.

Bellangé (H.), peintre. — 59.

Bellel, peintre. — 58.

Benouville, peintre. — 59.

Bentabole, peintre. — 58.

Berchère, peintre. — 58.

Bercy. — 87.

Bercy (Quai de) avec bateau. — 145.

Bergen-op-Zoom (Hollande). — 2.

Bériot (de), collectionneur. — 28, 160.

Berlioz (Hector), musicien. — 148

Bernheim jeune, marchand de tableaux. — 163, 164.

Beugniet, marchand de tableaux. — 23, 28, 47, 48, 51, 52, 83, 95, 98, 150.

Béziers. — 104, 140.

Bida, peintre. — 58.

Blanc (Alexandre), collectionneur. — 25, 162.

Blumenthal, collectionneur. — 25.

Bœtzel, peintre. — 115.

Boisfort, près Bruxelles. — 92.

Bois-le-Duc. — 99.

Bonheur (Rosa), peintre. — 59.

Bonnaffé, sculpteur. — 58.

Bonnard, entrepreneur. — 142.

Bonnardil (Ernest), peintre. — 12, 18, 21.

Bonvin, peintre. — 58, 74.

Bordeaux. — 104.

Boucher, de Honfleur. — 88.

Boudin (Eugène), peintre. — 61, 70, 71, 75, 77, 79, 80, 81, 83, 85, 86, 89, 149, 157.

Boulanger, amateur. — 42.

Bourges. — 113.

Bourges, marchand de tableaux. — 42.

Boussaton, commissaire-priseur. — 41, 57, 58.

Bracquemond, peintre et graveur. — 58, 74, 76.

Brame, marchand de tableaux. — 83, 94.

Breda (Hollande). — 2.

Breda (Rue) n° 21. — 21, 24, 28, 31, 32, 34.

Bressieux (Isère). — 135.

Bresson, relieur. — 101.

Brest. — 14, 18.

Breton, peintre. — 58.

Bronckhorst (van), peintre et amateur. — 6, 8.

Brown (J.-L.), peintre. — 58.

Bruxelles. — 21, 32, 33, 35, 37, 86, 91, 92, 94, 99, 130.

Bruxelles (Canal à). — 159.

Burght (Wilhelmina-Jacoba van der), épouse de G.-A. Jongkind. — 2, 5, 6, 13, 14, 31, 34, 36.

Burty (Philippe), critique d'art. — 106.

Cadart, éditeur. — 74, 90, 108.

Cals, peintre. — 40, 53, 57, 58, 59, 60, 71. 89, 98.

Camondo (Comte I. de), amateur. — 84, 139, 162, 163.

Canal de l'Ourcq, à Pantin. — 84, 146, 159, 161.

Canal hollandais, soleil couchant. — 76.

Canal Saint-Martin. — 41, 42, 146.

Castagnary, critique d'art. — 115.

Cauchois (Impasse) n° 2. — 12.

Celle (Jean), professeur. — 154.

Cette. — 139.

Châbons (Isère). — 100, 120, 124.

Chambéry. — 120.
Champ de l'Alouette (Rue du). — 97, 146.
Champier (Isère). — 135, 137.
Chaplin, peintre. — 58, 115.
Charenton (Vue de). — 111.
Charité-sur-Loire (La). — 105, 113.
Chartres. — 100.
Chassériau (Théodore), peintre. — 13, 18.
Chassevent, peintre. — 58.
Châteaulin. — 18.
Chautay (Le). — 63, 68.
Chautay (Vue du) par Mme Fesser. — 76.
Chevalier, éditeur. — 74, 90.
Chevallier (Paul), commissaire-priseur. — 160, 161.
Chevreuse (Rue de) n° 9, puis 5. — 67, 69, 81, 95, 99, 100, 106, 112, 116, 117, 131, 132, 140, 149.
Chuzeau (Le), faubourg de la Côte St-André. — 137.
Cicéri (Eugène), peintre. — 13, 59.
Ciotat (La). — 140.
Clamart. — 68.
Clapisson, amateur. — 145.
Clara, amie de Jongkind. — 16.
Colin (G.), peintre. — 58.
Combats navals. — 21, 25.
Comte (Ch.), peintre. — 58.
Corbillard (Le) de l'hôpital Cochin. — 129, 146.
Corot, peintre. — 11, 57, 58, 74, 132, 133, 134, 143, 144, 154, 156.
Costantini, de Bruxelles. — 35.
Coster, peintre. — 6.
Côte Saint-André (La). — 124, 127, 133, 134, 136, 138, 140, 141, 142, 143, 148, 151, 152, 157, 158, 164.
Côte Saint-André (La grande place de la). — 151.
Côte Saint-André (Rue de l'Hôtel de Ville à la). — 153.
Cottini, amateur. — 42.
Cour (Intérieur de). — 42.
Courbet, peintre. — 28, 52, 85.
Courtois, amateur. — 41.
Couture, peintre. — 28.
Couturier, peintre. — 12.
Crémieux, ami de la famille Fesser. — 102.
Cricquebœuf. — 85.
Culverhouse, peintre. — 58.
Dagnan, paysagiste. — 150.
Daubigny, peintre. — 57, 59, 74, 133.
D'Aussy, peintre. — 59.
Davenne, peintre. — 12.
Decamps, peintre. — 28, 57, 59.
De Cock (X.), peintre. — 58.
De Hoeven (Hollande). — 2.
Delatre, imprimeur. — 74.
Delft (Vue de) éclairé au schiste. — 160.
Démolitions de Paris. — 96, 98.
Desfossés (Victor), amateur. — 149.
Détrimont, encadreur et marchand de tableaux. — 26, 57, 83, 114, 143, 159.
Devedeux, peintre. — 58.
Diaz (E.), peintre. — 59.
Diaz (N.), peintre. — 55, 57, 58, 85, 133, 156.
Dijon. — 54, 150.
Diot, marchand de tableaux. — 160.
Dollfus (J.), collectionneur. — 40.
Donzel (Ch.), peintre. — 115.
Dordrecht. — 98, 99.
Dordrecht (Canal à). — 161.
Dordrecht. Entrée du port, effet de lune. — 113.
Dordrecht (La Meuse à). — 96.
Dordrecht (Vue prise à). — 42, 98, 99.
Dore (A.), peintre. — 59.
Doria (Comte Armand). — 24, 40, 49, 56, 57, 58, 71, 98, 160.
D'Orschwiller, peintre. — 58.
Douai. — 92.
Douarnenez. — 18.
Drac (Le), rivière. — 147.
Dreux (Alfred de), peintre. — 13.
Drolling, peintre. — 151.
Dubourg, de Honfleur. — 80.
Dufresne, amateur. — 42.
Dujardin, photographe. — 100.
Dumas (Alexandre), fils. — 55.
Dupré (Jules), peintre. — 55.
Dupré (Victor), peintre. — 59.
Dupuis (Alexandre), peintre. — 12, 13, 23.
Durand-Brager, peintre. — 58.
Durand-Ruel, expert. — 159, 162.
Eckhout (Van den), peintre. — 150.
Ecole de Médecine (Rue de l'). — 111.
Eldorado (Café de l'). — 123.
Elven (Tour d'). — 104.
Elven (van), peintre. — 115.
Enfer (Boulevard d'), chez Bontemps. — 146.
Equemauville. — 89.
Escaut (Souvenir de l'). — 42.
Esnault-Pelterie (Mme). — 18.
Estacade. — Voir : *Passerelle de l'Estacade*.
Etex (Jules), peintre. — 13.
Etretat. — 16, 89.
Etretat (Etude de falaises à). — 42.
Eustache, peintre. — 59.
Fantin-Latour, peintre. — 76.
Faucol (Café). — 44, 77.
Fécamp. — 16.
Fonoglio (Emmanuel), marchand de tableaux. — 163.
Ferdinand, peintre. — 59.
Fesser (Alexandre). — 62, 68, 99, 104, 108, 113, 118, 119.
Fesser (Alexandre), fils de Jules. — 124, 152.
Fesser (Joséphine Borrhée, épouse d'Alexandre). — 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 72, 76, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 88, 91, 97, 99, 100, 101, 105, 108, 114, 117, 118, 119, 121, 130, 131, 135, 139, 140, 141, 142, 148, 152, 153, 155, 158.
Fesser (Jules). — 64, 67, 68, 102, 105, 107, 112, 114, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 124, 130, 138, 139, 140, 142, 143, 152, 153, 159, 161, 164.
Fesser (Mme Jules). — 123.
Firmin-Girard, peintre. — 115.
Flers, peintre. — 59.
Forget (Charles), amateur. — 40.
Fossés Saint-Marcel (Rue des). — 96.
Fourcaud (Louis de), littérateur. — 132, 159, 161.
Francs-Bourgeois Saint-Marcel (Rue des). — 96.
Frère du pensionnat de la Côte-Saint-André. — 141, 151.
Frère (Ed.), peintre. — 58, 115.
Frochot (Avenue). — 12, 13, 18, 21, 23, 28, 29, 30, 45, 53.
Fromont, amateur. — 42.
Garampon, jardinier. — 124.
Garneray, peintre et voyageur. — 104.
Gellée (Claude), dit le Lorrain. — 92.
Genève. — 120.
Géographie en estampes. — 104.
Gervais frères, amateurs. — 25.
Gilbert, peintre. — 18.
Gillonay (Eglise de). — 138.

Goncourt (Edmond de), littérateur. — 106, 130, 132, 143.

Gorkum (Van), ami de Jongkind. — 71.

Gouda (Hollande). — 3.

Gratin (Le), revue dauphinoise. — 154.

Grenelle (Boulevard de), avec les Invalides. — 146.

Grenoble. — 120, 138, 147, 148, 150, 152, 157, 163.

Grévin, dessinateur. — 129.

Guasco, collectionneur. — 25.

Gudin, peintre. — 19, 92.

Guibert, peintre. — 59.

Guillaume II, roi de Hollande. — 9, 13, 15, 21, 30, 35, 102, 155.

Guilliams, hôtelier. — 95, 99.

Hadengue-Sandras, collectionneur. — 40, 57, 58, 71, 76, 98.

Hamelin, de Honfleur. — 80.

Hamman, peintre. — 30, 58.

Handelsblad (Het), journal. — 13, 15.

Harfleur (Vue du port de). — 16.

Harpignies, peintre. — 57, 58.

Havre (Le). — 14, 17, 18, 70, 71, 72, 75, 80, 84, 88, 89.

Havre (Souvenir des environs du) au clair de lune. — 28.

Hazard, collectionneur. — 40.

Hecht (H.), amateur. — 113.

Herbsthoffer, peintre. — 58.

Héreau (Jules), peintre. — 58.

Hersent (F.), peintre. — 59.

Hoguet (Charles), peintre. — 13.

Honfleur. — 75, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 88, 89, 90, 157.

Honfleur (Entrée du port de). — 84.

Honfleur (Galiote sortant du port de). — 153.

Honfleur (Paysage normand près de). — 94.

Honfleur (Quai à) — 159.

Honfleur (Sortie du port de). — 84, 94.

Honfleur (Tuilerie à). — 159.

Hôpital (Boulevard de l'). La neige. — 128.

Housez, peintre. — 12.

Humann (Baron). — 63.

Isabey (Eugène), peintre. — 10, 12, 13, 16, 17, 19, 21, 23, 26, 29, 43, 45, 46, 56, 57, 58, 79, 102, 155, 156.

Isabey (Mme). — 17.

Israels, peintre. — 12.

Issy. — 68.

Jacque (Ch.), peintre. — 58.

Jager (de), logeur. — 55.

Johannot (Tony), peintre. — 17.

Jongkind (Gerrit-Adrianus). — 2.

Jongkind (Gerrit-Adrianus), fils. — 2, 3.

Jongkind (Jacobus). — 2, 3, 15, 16, 18, 30, 36.

Jongkind (Johanna-Elisabeth). — 2, 3.

Jongkind (Johannes). — 2, 3.

Jongkind (Laurens-Christian). — 2, 3.

Jongkind (Magdalena-Geertruy). — 2, 3.

Jongkind (Willem-Jacobus-Marinus). — 3, 30, 36, 39, 122.

Jongkind (Willemina-Jacoba). — 2, 3.

Jonzac. — 104.

Joséphine, amie de Jongkind. — 16.

Jouy (Joseph), peintre. — 13.

Jubinal (Achille), littérateur et député. — 15, 52, 83.

Klaaswaal (Hollande). — 3, 44.

Kæmmerer, peintre. — 151.

Kœnigsveld, peintre. — 12.

Kuyk (van). — 19, 21, 22, 23, 26, 30, 45.

Kuytenbrouwer, peintre. — 12, 13, 14, 21, 29.

Kuwasseg, peintre. — 59.

Lacoste (E.), peintre. — 59.

Lafitte (Th.), peintre. — 58.

Lagarde (Mme), de Pupetière. — 124.

La Haye. — 4, 5, 6, 8.

Lalanne, peintre. — 59.

Lallemand, photographe. — 90.

Lambinet, peintre. — 47, 52, 58.

Landerneau. — 18.

Langeron (Nièvre). — 113.

Lapati, peintre. — 27, 29.

Lapeyre, propriétaire de Jongkind. — 152, 153.

Lapostolet, peintre. — 58, 59.

La Rochenoire (J. de), peintre et écrivain. — 36, 58.

Larrieu, député et collectionneur. — 26, 102.

Latdorp. Voir : Latrop.

Latrop (Hollande). — 2, 3.

Laugée, peintre. — 58.

Laurent-Barrault, amateur. — 161.

Lausanne. — 120.

Lavieille, peintre. — 58.

Lebrun (Alfred), amateur. — 39, 40, 114, 116.

Legros (A.), peintre et graveur. — 74, 76.

Leman, peintre. — 115.

Lemerre (Alphonse), éditeur. — 106.

Lenoir (Alfred), statuaire. — 149.

Lépine (S.), peintre. — 40.

Le Roux, peintre. — 115.

Lesdiguières (Pont de). — 147, 160.

Lesecq, peintre. — 58.

Lobjoie, peintre. — 59.

Londres. — 27, 30.

Louvre (Musée du). — 18, 84, 139, 163.

Lune (Clair de) sur un canal près Rotterdam. — 87.

Lune (Clairs de). — 22, 23, 24, 26, 28, 36, 41, 42, 52, 96, 98, 113, 161.

Lune (Lever de) aux environs de Paris. — 42.

Luquet, éditeur. — 90.

Lutz (Georges), amateur. — 159, 161.

Luxembourg (Jardin du). — 149.

Luzarche (Robert), poète. — 106.

Lyon. — 119, 121, 122, 150.

Maasluis (Hollande). — 3, 4, 6, 8, 12, 14, 18.

Maasluis (Vue de). — 8, 42, 161.

Magny-Cours (Nièvre). — 113.

Magy, peintre. — 58.

Maine (Avenue du). — 146.

Maison (Marquis), peintre et amateur. — 13.

Mandirac (Aude). — 139.

Manet, peintre. — 74, 76.

Marché des Célestins (Le). — 96.

Marché des Innocents (Le). — 15.

Marilhat, peintre. — 59.

Marseille. — 118, 140, 141, 157.

Martin (Firmin), marchand de tableaux. — 39, 40, 41, 42, 47, 48, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 71, 72, 73, 76, 78, 81, 82, 83, 94.

Martin (Mme). — 63.

Martinet, organisateur d'expositions. — 82.

Martinus, peintre. — 58.

Marx (Roger), critique. — 159.

Masson (B.), peintre. — 115.

Mastenbrock, ami de Jongkind. — 49, 93.

Mathilde, amie de Jongkind. — 20, 23, 27.

Meause-sur-Allier (Château de). — 113.

Ménard (R.), peintre. — 59.

Méryon, graveur. — 74.
Mesmay (de), sculpteur. — 31, 32, 34, 43, 45, 46, 52, 53.
Messager, hôte de Jongkind à Tournebelle. — 139.
Meuse (La) à Rotterdam. — 42.
Meuse (Souvenir de la). — 42.
Michelet (Jules), historien et littérateur. — 105.
Michelez, peintre. — 58.
Millet (A.), sculpteur. — 58.
Millet (J.-F.), peintre. — 69, 74.
Monet (Claude), peintre. — 61, 86, 128, 133.
Monginot, peintre. — 58.
Montaignac, marchand de tableaux et collectionneur. — 25.
Montargis. — 108.
Montmartre (Jongkind à). — 17.
Montmartre (Moulins de). — 14, 146.
Montparnasse (Coin du boulevard). — 146.
Montsaulnin (Comte de). — 63, 99.
Moreau (Adolphe), amateur. — 40.
Morel-Fatio, peintre. — 19.
Morlaix. — 18.
Moulignon (de), peintre. — 58.
Moureaux, amateur. — 94.
Nadar, peintre et photographe. — 19, 52, 58, 90.
Nantes. — 100.
Napoléon III. — 76.
Narbonne. — 139.
Nazon, peintre. — 58.
Negro, chien de chasse. — 124.
Neige (La). — 128, 137.
Neuville (Alphonse de), peintre. — 151.
Nevers. — 63, 68, 69, 101, 102, 103, 107, 108, 113, 118, 119.
Nimègue (Hollande). — 2.
Nîmes. — 139.
Nivernais (Le). — 70, 76, 78, 79, 99, 106, 157.
Nivernais (Paysage du). Attelage de vaches descendant une route. — 144.
Notre-Dame de Paris prise du quai de la Tournelle. — 36, 77, 145.
Notre-Dame de Paris, vue du pont de l'Archevêché. — 14, 145, 161.
Notre-Dame de Paris (Vue de). — 42.
Notre-Dame de Paris (Vue de) prise de la berge, près du Pont St-Michel. — 144, 145.
Notre-Dame de Paris vue près du Pont-Neuf. — 145.
Nyon. — 120.
O'Connell, peintre. — 21, 32, 45.
O'Connell (Mme). — 21.
Ootmarsum (Hollande). — 2.
Orléans. — 113.
Orléans (Duchesse d'). — 27.
Ornacieux (Isère). — 135.
Otton, amateur. — 41.
Ottoz, marchand de tableaux. — 94.
Oudinot, peintre. — 58.
Overschie. — 49, 93.
Overschie (Canal à), effet d'hiver ; patineurs. — 94, 144.
Overschie (L'église d'). — 49, 160.
Overschie (Vue d'). — 162.
Overschie (Vue de la rivière d'). — 95.
Palizzi, peintre. — 59.
Pantin. — 63, 84.
Pantin. — Voir : *Canal de l'Ourcq.*
Passerelle de l'Estacade. — 24, 42, 145.
Patineurs de Hollande. — 76, 82, 95, 144, 160, 161.
Paul (A.), peintre. — 59.
Pêche (La) au saumon, effet de lune. — 41.
Pelloquet (Théodore), littérateur. — 31, 32, 33, 45, 77.
Pénol (Isère). — 135.
Petit (Francis), marchand de tableaux. — 82.
Petit (Georges), expert. — 161.
Peyralongue, marchand de tableaux. — 24.
Picard, ami de Mesmay. — 52.
Picot, peintre. — 12, 13, 155.
Picpus (Rue). — 146.
Pigalle (Place) n° 1. — 12, 17, 21, 22.
Pigalle (Rue) n° 60. — 24, 28.
Pigalle (Rue neuve) n° 19 bis. — 15, 17.
Pils, peintre. — 12, 59
Pinchart, peintre. — 151.
Piogey (Docteur). — 52
Pissarro (C.), peintre. — 128.
Pitre-Chevalier, auteur de *La Bretagne ancienne et moderne.* — 104.
Poitout (Adolphe), professeur à Lyon. — 164.
Pont d'Arcole (Vue prise au). — 42, 146.
Pont d'Austerlitz (Bateau à vapeur près le). — 145.
Pont de Grenelle (Vue près le). — 146.
Pont de la Tournelle (Le). — 25, 145.
Pont des Arts (Bateaux de Rouen près du). — 146.
Pont Marie (Le). — 112, 145.
Pont-Neuf (Le). — 14, 42, 111, 145.
Pont Notre-Dame (Le). — 96.
Pont-Royal (Le). — 96.
Pont Saint-Charles (Le). — 15.
Pont Saint-Michel (Le) avec Notre-Dame. — 145.
Pont Saint-Paul (Rive de la Seine aux abords du). — 25.
Pont-de-Claix. — 147.
Pont-l'Evêque. — 85.
Pontoise. — 33.
Port-Royal (Boulevard de). La neige. — 128, 146.
Id. L'été. — 146.
Id. et couvent de la Glacière. — 146.
Port-Vendres. — 140.
Portraits de Jongkind. — 17, 19, 90, 100, 121, 133, 143.
Pottin, peintre. — 12, 59.
Pougues. — 105.
Poulardière (Isère). — 135.
Prouha, sculpteur. — 31, 32, 33, 34, 43, 45, 46, 51, 52, 53, 87, 88, 131.
Pupetière (Isère). — 99, 100, 102, 105, 118, 119, 120, 121, 122, 124, 143.
Pyrame, chien de chasse. — 124.
Quai (Le) de l'Horloge avec bateau-lavoir. — 145.
Quai (Le) de l'Hôtel-de-Ville avec bateau à vapeur. — 145.
Quai d'Orsay (Le) et la Légion d'Honneur. — 25, 36, 145.
Quillebœuf. — 42.
Radeau (Femme sur un). — 160.
Randier, garde-chasse. — 68.
Renault, peintre. — 59.
Ribot, peintre. — 71.
Richer (Atelier de la rue). — 12, 13.
Robin, peintre. — 59.
Robinson Crusoë. — 104.
Robinson Suisse (Le). — 104.
Rochefort (Henri), journaliste. — 149.
Rochette, charbonnier. — 105, 134.
Rochussen, peintre. — 6.
Rosemont (Nièvre). — 68.
Rosemont (Ruines de). — 76.
Rotterdam. — 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 89, 93, 95, 99, 102.
Rotterdam (Coucher de soleil sur la Meuse à). — 116, 159.
Rotterdam (Entrée du port de) au clair de lune. — 161.
Rotterdam (Entrée du vieux port de). — 160.
Rotterdam (Environs de), soleil couchant. — 144.

Rotterdam (*Intérieur du port de*). — 150, 161.
Rotterdam (*Intérieur du port de*) *et vue de la Bourse*. — 96, 160.
Rotterdam (*Souvenir de*), *effet de lune*. — 113, 116.
Rotterdam (*Souvenir du vieux port de*). — 48, 84.
ROUART (Henri), collectionneur. — 49.
Rouen. — 18, 22, 84, 87, 88.
Rouen (*La Seine près de*). — 87.
Rouen (*Panorama de*). — 160.
ROUSSEAU (Jean), littérateur. — 31, 32, 33, 45, 46, 51, 52, 69, 70, 91.
ROUSSEAU (Philippe), peintre. — 55, 56, 59, 133.
ROUSSEAU (Théodore), peintre. — 57, 59.
ROZIER (J.), peintre. — 59.
Ruysdaël (*Copie du*) *du Louvre*. — 41.
SAIN, peintre. — 59.
Saint-Clair (*La route de*), *près de Honfleur*. — 87, 144.
Saint-Eloi-sur-Loire. — 119.
Saint-Jacques-du-Haut-Pas (*Eglise*). — 112, 146.
St-Jacques (*Faubourg*). *La neige*. — 128, 146.
Saint-Jacques (*Place*). — 146.
Saint-Jacques (*Rue*). — 112, 146.
Saint-Médard (*L'Eglise*). — 96, 107, 110, 144, 146.
Saint-Michel (*Promeneurs du boulevard*). — 129.
Saint-Nicolas (Rue) n° 8. — 63, 65, 66, 67.
Saint-Ouen. — 32, 51.
Saint-Ouen (*Vue de*), *effet de lune*. — 42, 146.
Saint-Parize-le-Châtel (Nièvre). — 68, 105, 119.
Saint-Séverin (*Rue et église*). — 129, 146.
Saint-Siméon (Hôtellerie), près de Honfleur. — 85, 86.
Saint-Valery-en Caux. — 16.
Saint-Valery-en-Caux, *soleil couchant*. — 19.
Sainte-Adresse. — 70, 71.
SALMON, peintre. — 59.
SAMSON, photographe. — 100.
SANO (Emmanuel). — 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 30, 31, 33, 42, 43, 44, 45, 46, 56, 70, 97.
Santé (*Boulevard de la*). — 111.
Sardieu (Isère). — 135.
Sardieu (*Vue de*). — 153.
SAVIGNAT, acheteur. — 41.
SCHELFHOUT, peintre. — 4, 5, 6, 7, 9, 50, 122.
Scheweningue (*La plage de*). — 72.
Schiedam, *effet de lune*. — 144.
SCHOT, logeur. — 44.
Seine (*Embouchure de la*). — 41.
Seine (*La*) *près le pont de Sèvres*. — 146.
Seine (*La*) *près des Invalides*. — 145.
Seine (*La*) *près des Tuileries*. — 145.
Seine (*La*) *près Meudon*. — 146.
Seine (*Souvenir de la*). — 42.
Seine (*Vue de Paris au bord de la*). — 28.
Seine (*Vue prise sur la*). — 41.
SENSIER (Alfred), amateur. — 40.
Servandoni (Rue) n° 23. — 63, 102.
SEYMOUR-HADEN, graveur. — 74.
SIEURAC, peintre. — 43, 45, 46, 53, 59.
SISLEY (A.), peintre. — 128.
SMELZER, pasteur protestant. — 3, 44.
SMITS (Eugène), peintre. — 19, 20, 21, 22, 23, 26, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 43, 44, 45, 47, 48, 50, 51, 53, 54, 62, 70, 86, 87, 89, 118, 119, 129, 130, 131.
SNELL, beau-père de Mme Fesser. — 99.
SOLARI (Philippe), sculpteur. — 108.
Sorgues (Vaucluse). — 138.
STEFFENS, logeur. — 6.
Steenbergen (Hollande). — 2.
STEVENS (Alfred), peintre. — 21, 23, 24, 26, 28, 29, 30, 32, 56.
STEVENS (Arthur). — 77.
SUE (Eugène), littérateur. — 25, 104.
TABAR, peintre. — 59.
Tekken-Academie. — 4.
TEMPELAERE, marchand de tableaux. — 160.
THIERS (Ad.), homme politique. — 120.
THIRAULT, expert. — 41, 42.
THIOLLET, peintre. — 59.
THOLLOT, peintre. — 59.
Toulon. — 140.
Tournebelle, près Gruissan (Aude). — 139.
TOUTAIN (Mme), hôtelière à Honfleur. — 85.
Tréport (*Le*), *effet du matin*. — 19.
Trouville. — 70, 71, 75, 80, 89, 149.
TROYON, peintre. — 24, 26, 55, 57, 59, 85, 133.
TUAL, commissaire-priseur. — 159.
ULYSSE, peintre. — 59.
Utrecht (Hollande). — 3, 30, 31, 36, 39, 40, 41.
Vanves (*Barrière de*). — 78, 111, 146.
VARENNES (de), peintre. — 59.
VELDE (Wilhem Van de), peintre. — 92, 150.
VERLAT, peintre. — 30.
VEYRASSAT, peintre. — 59.
VIARDOT (Louis), littérateur. — 151.
Villemant (Château de). — 113.
Villerville. — 85.
VILLEVIEILLE. — peintre. — 59.
Virieu (Château de). — 119.
VIRIEU (Marquis de). — 99, 102, 105.
VIRIEU (Marquise de). — 121.
Vlaardingen (Hollande). — 3, 6, 8.
WEISSENBRUCH, peintre. — 6.
WHISTLER, peintre et graveur. — 74, 76.
WILDT, propriétaire d'un moulin. — 8.
WILLEMS (F.), peintre. — 21, 23, 24, 26, 28, 29, 30, 41, 42, 56, 131.
WOLFF (Albert), journaliste. — 132.
Yport. — 16.
ZIEM, peintre. — 21, 24, 57, 59, 115.
ZOLA (Emile), littérateur. — 108, 112, 128, 132.
Zouteven (*Polder de*), *près Delft*. — 153.
ZYGOMALAS, collectionneur. — 162.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 31 OCTOBRE 1918

TYPOGRAPHIE DE FRAZIER-SOYE
(ÉMILE LECLERC, PROTE).

ILLUSTRATIONS HÉLIOTYPIQUES
DE LÉON MAROTTE
(LÉON LECLER, PROTE)
D'APRÈS
CLICHÉS PHOTOGRAPHIQUES
D'ALBERT YVON

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01277 6601